

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Le Travailleur et les intellectuels de la survivance franco-américaine face au déclin des
communautés francophones de la Nouvelle-Angleterre (1945-1978)

par
Alexandre Patenaude
Mémoire présenté pour obtenir
la Maîtrise ès Arts (histoire)

Université de Sherbrooke
Décembre 2015

RÉSUMÉ

Ce mémoire propose une analyse de la réaction des intellectuels faisant la promotion de la survivance intégrale du fait français en Nouvelle-Angleterre face à l'assimilation progressive des communautés franco-américaines, entre 1945 et 1978. Principal organe dédié à cette cause après la Deuxième Guerre mondiale, le contenu du journal *Le Travailleur* montre bien l'évolution de la perception des élites intellectuelles face à la progression du processus d'anglicisation du groupe. Du ton virulent et accusateur utilisé à la fin des années 1940 pour dénoncer les responsables de la situation qu'ils déplorent, les artisans du journal s'ouvrent progressivement aux débats et véhiculent au milieu des années 1950 des idées normalement défendues par les promoteurs d'une plus grande intégration à la société américaine. S'ils restent muets quant aux phénomènes structuraux qui affectent l'ensemble de la population américaine à mesure qu'avancent les Trente Glorieuses, les solutions mises de l'avant par les intellectuels de la survivance, centrées sur l'unité, l'identification d'un idéal à atteindre et la valorisation du passé par la commémoration, n'auront que bien peu d'impact face aux grandes tendances alors en cours. Autrement, après y avoir accordé bien peu d'attention depuis sa création en 1931, *Le Travailleur* dirige son regard vers un Québec en pleine effervescence au cours des années 1960, sans toutefois tirer profit du contexte favorable aux revendications des minorités culturelles américaines au cours des mêmes années. Une nouvelle élite, en marge des promoteurs traditionnels de la survivance, prendra la relève au cours des années 1970 dans l'espoir de générer une renaissance culturelle franco-américaine chez une population de laquelle *Le Travailleur* se sera montré, au final, complètement déconnecté.

Mots-clés : Franco-Américains, Nouvelle-Angleterre, intellectuel, élite, presse, journalisme de combat, survivance, assimilation.

REMERCIEMENTS

Le dépôt de ce mémoire représente l'aboutissement d'un parcours pour le moins sinueux. J'adresse d'abord mes plus sincères remerciements à mon directeur Harold Bérubé pour sa grande rigueur, ses commentaires toujours pertinents, ses suivis rapides, mais surtout pour sa patience et son précieux soutien au fil de ce long processus. Je le remercie aussi pour la confiance qu'il m'a témoignée en m'offrant d'œuvrer comme auxiliaire de recherche pour ses multiples projets. Je remercie également Marie-Pier Luneau et Martin Pâquet pour leur lecture attentive de ce mémoire et pour leurs précieux commentaires.

Je m'en voudrais de ne pas saluer le personnel qui a assisté mes recherches à la Boston Public Library. Connaissant aujourd'hui un peu plus leur réalité quotidienne, j'ai été le chercheur le plus exigeant qu'un archiviste puisse imaginer.

Je remercie chaleureusement mes amis et complices Andréanne LeBrun, Vicky Fleurent, Annie Poulin, Paul Bazin, Marie-Christine Genest, Émilie Malenfant et Marc-André Dion, qui se sont tous avérés de merveilleux compagnons de route. Merci aussi à mes collègues de travail et confrères entraîneurs, qui ont toléré les signes de fatigue qu'ont engendrés les différentes étapes de réalisation de ce mémoire.

Je profite de l'occasion pour saluer mes parents, mes sœurs et ma belle-famille et les remercier pour leurs encouragements et leur soutien. Enfin, à ma douce Émilie, qui a subi mes nombreuses absences, tant physiques que mentales, et qui a su, lorsque nécessaire, appuyer sur les bons boutons : merci pour ton amour, merci d'être qui tu es, merci de partager ton chemin avec le mien.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	I
LISTE DES TABLEAUX	V
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES.....	VI
INTRODUCTION	1
HISTORIOGRAPHIE.....	4
PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSE	11
CHAPITRE I :	
LES INTELLECTUELS FRANCO-AMÉRICAINS ET LEUR PRESSE.....	15
1.1. LES INTELLECTUELS DE LA SURVIVANCE FRANCO-AMÉRICAIN.....	15
1.1.1. Portrait des intellectuels franco-américains	16
1.1.2. Entre radicaux et modérés : la survivance au cœur des débats	17
1.2. LA PRESSE FRANCOPHONE : UNE INSTITUTION CENTRALE EN NOUVELLE-ANGLETERRE.....	23
1.2.1. Un bref historique	25
1.2.2. Caractéristiques et fonctions de la presse franco-américaine.....	31
1.2.3. Les luttes de la presse et de ses intellectuels pour la survivance	35
1.3. <i>LE TRAVAILLEUR</i>	43
1.3.1. Portrait de Wilfrid Beaulieu, fondateur et unique directeur du <i>Travailleur</i>	45
1.3.2. Idéologie et ligne éditoriale du journal.....	49
1.3.3. Collaborateurs et représentativité des intellectuels publiés du <i>Travailleur</i>	51
1.3.4. Contenu, diffusion et format	52
1.4. MÉTHODOLOGIE.....	55
CHAPITRE II :	
LA FRANCO-AMÉRICANIE À UN TOURNANT DE SON HISTOIRE : PERCEPTION DU DÉCLIN ET DE SES CAUSES (1945-1949)	58
2.1. LES FRANCO-AMÉRICAINS APRÈS 1945 : UN PORTRAIT	59
2.1.1. Le bouleversement des années de crise	59
2.1.2. La guerre et ses conséquences directes.....	62
2.1.3. L'Amérique de l'après-guerre : ruée vers la banlieue et rêve américain.....	65
2.2. PERCEPTION DES ENJEUX ET IDENTIFICATION DES CAUSES DU DÉCLIN DANS <i>LE TRAVAILLEUR</i> ..	69
2.2.1. La trahison des dirigeants des institutions franco-américaines.....	72
2.2.2. Une élite inactive et indifférente.....	76
2.2.3. L'apathie d'un peuple sans tête et sans destinée	80
2.2.4. Des foyers qui négligent de préserver l'âme française.....	83
2.2.5. Une jeunesse américanisée	87
2.3. RETOUR SUR LES ENJEUX IDENTIFIÉS.....	90
2.3.1. Entre phénomènes structurels et responsabilités internes	90
2.3.2. Des forces anglicisantes?.....	94

CHAPITRE III :**« Y AURA-T-IL DEMAIN UNE VIE FRANCO-AMÉRICAIN EN NOUVELLE-ANGLETERRE? » : DES INTELLECTUELS EN QUESTIONNEMENT97**

3.1. RENSER LA TENDANCE : IDÉES AVANCÉES ET MESURES PROPOSÉES.....	98
3.1.1. Création du Comité d'orientation franco-américaine.....	100
3.1.2. Une justification historique et providentielle de l'expérience franco-américaine.....	104
3.1.3. Le centenaire et le manifeste <i>Notre vie franco-américaine</i>	108
3.2. DES INTELLECTUELS EN QUESTIONNEMENT : UN DISCOURS EN ÉVOLUTION	115
3.2.1. Autour d'un centenaire : un effort de bilan et de prospective	116
3.2.2. Des élites déconnectées?.....	123
3.2.3. Le Troisième congrès de la langue française : entre cri d'alarme et constat d'échec.....	128
3.2.4. Le vase clos et la porte ouverte.....	136

CHAPITRE IV :**ENTRE EFFERVESCENCE ET AGONIE : LES INTELLECTUELS FRANCO-AMÉRICAINS FACE AUX MUTATIONS QUÉBÉCOISES ET AMÉRICAINES144**

4.1. LES FRANCO-AMÉRICAINS FACE À UNE SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE EN MUTATION.....	146
4.1.1. Rapport aux pays d'origine : des références culturelles malléables.....	146
4.1.2. Rapport à la France et au Québec après 1945 dans <i>Le Travailleur</i>	153
4.1.3. La rupture des années 1960 et la promotion de l'émancipation du Québec.....	156
4.2. LE RENOUVEAU CULTUREL FRANCO-AMÉRICAIN DES DÉCENNIES 1960 ET 1970	168
4.2.1. Un contexte américain favorable : entre espoir et passivité	170
4.2.2. « La Franco-Américanie s'en va chez le diable! ».....	174
4.2.3. Un renouveau en marge des tenants du discours traditionnel de la survivance.....	181
4.2.4. Une remise en question des élites traditionnelles.....	186
4.2.5. Le gouffre entre l'élite intellectuelle et la population franco-américaine	192

CONCLUSION199**BIBLIOGRAPHIE206**

I. SOURCES.....	206
II. OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MONOGRAPHIES	206
III. ARTICLES DE REVUES SCIENTIFIQUES ET D'OUVRAGES COLLECTIFS	211

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1. Journaux franco-américains dont la longévité a dépassé trois décennies, par ordre de création	28
Tableau 1.2. Circulation des principaux journaux franco-américains, en 1938	30
Tableau 2.1. Émigration nette vers les États-Unis, population née au Québec, de 1840 à 1940	60
Tableau 2.2. Répartition des Américains de langue française selon l'âge et la région, en 1976	68

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

ACA : Association Canado-Américaine

CODOFINE : Conseil pour le développement du français en Nouvelle-Angleterre

COFA : Comité d'orientation franco-américaine

FAROG : Franco-American Resource Opportunity Group

FFFA : Fédération féminine franco-américaine

NMDC : National Materials Development Center

SHFA : Société historique franco-américaine

USJBA : Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique

Pour des années, on a proposé à nos jeunes que leur avenir devrait être notre passé. Prenez et conservez tous, car ceci est notre essence qui doit rester immuable *per omnia*. Prenez et ne changez pas, car on se souvient. [...] Après qu'on a passé un siècle de temps à les tanner, les jeunes sont partis pour de bon. Y se sont créés une réalité dans un domaine auquel nous, par notre propre choix, n'avons pas accès : l'avenir¹.

Greg Chabot

Le texte d'où provient ce passage, rédigé par un écrivain franco-américain du New Hampshire, est paru au printemps 2012 dans *Le FORUM*, un périodique bilingue publié depuis 1972 par le Centre franco-américain de l'Université du Maine à Orono. Sans même considérer son contenu, la seule parution de ce texte atteste d'une réalité qui semble échapper à la plupart des Québécois : il existe, encore au XXI^e siècle, une vie francophone en Nouvelle-Angleterre². Cette dernière tient en grande partie son origine de l'exil de près d'un million de Canadiens français vers les six États du Nord-est américain, une véritable saignée démographique qui s'est étirée à intensité variable de 1840 à 1930. Ces migrants, qui proviennent principalement des milieux ruraux québécois, sont alors attirés par le développement industriel américain et se dirigent massivement vers les usines textiles de la Nouvelle-Angleterre, où ils se mêlent aux ouvriers américains et aux autres populations migrantes à la recherche de meilleures conditions de vie. Le début du phénomène semble indiquer une tendance aux voyages éphémères, ponctués d'allers-retours multiples n'impliquant qu'une installation

¹ Greg Chabot, « V'la du sort. Première partie : Je me rappelle pas... », *Le FORUM*, vol. 35, no 4, printemps 2012, p. 36. Les fautes grammaticales, gages d'authenticité selon l'éditeur, sont tolérées.

² Les États de la Nouvelle-Angleterre sont le Maine, le Vermont, le New Hampshire, le Massachusetts, le Rhode Island et le Connecticut. Quelques centres textiles du sud-est de l'État de New York, notamment la ville de Cohoes, ont également accueilli un nombre non négligeable de migrants canadiens-français.

temporaire, souvent même saisonnière, en terre américaine. L'exil apparaît alors comme une stratégie de survie : les Canadiens français migrent avec leur famille et mettent tous ses membres à contribution pour amasser le plus d'économies possible avant de retourner au nord de la frontière. Or, le phénomène prend graduellement de l'ampleur et il appert à la fin du siècle que les migrants, souvent après quelques migrations temporaires, quittent vers les États-Unis pour y rester.

Au contraire de ce que craignent alors les élites politiques et cléricales du Québec, les migrants canadiens-français résistent à l'assimilation et semblent avoir à cœur la préservation de leur héritage culturel. Les migrants se regroupent et s'organisent graduellement, avec l'appui du haut clergé canadien³, autour d'institutions semblables à celles qu'on pouvait retrouver à Montréal ou dans les centres régionaux québécois. Avec la création des premières paroisses nationales apparaissent peu à peu dans les années 1860 les premières écoles et les premières églises catholiques francophones. Rapidement, l'origine socio-économique des migrants se diversifie. Des bureaux d'avocats, des commerces aux spécialités variées, de grandes sociétés de secours mutuel et plusieurs journaux francophones font rapidement leur apparition un peu partout en Nouvelle-Angleterre. Ils contribuent à former un véritable réseau institutionnel francophone et catholique et à donner une allure exclusivement « canadienne » à un quartier de la plupart des grands centres industriels du Nord-est américain. La présence

³ Craignant au départ pour la survie même de la race canadienne-française, les élites politiques et religieuses s'efforcent de discréditer les migrants, qui sont considérés comme des lâches, des dévoyés et des traîtres à leur patrie. Impuissantes face à un phénomène dont elles saisissent mal les raisons d'être, elles finissent par se laisser convaincre d'une volonté providentielle derrière l'exil. Les élites cléricales québécoises se résignent ainsi, à la fin des années 1860, à répondre favorablement aux appels provenant de la Nouvelle-Angleterre et à envoyer un nombre important de prêtres et de missionnaires pour assurer la survivance culturelle des migrants. Cf. Yves Roby, « Les Canadiens français des États-Unis (1860-1900) : dévoyés ou missionnaires », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, no 1, 1987, p. 5.

de ces institutions, en encadrant la vie sociale des migrants et de leurs enfants, a en quelque sorte rendu possible la survivance culturelle des communautés d'origine canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Cela dit, malgré tous les efforts consentis, ces institutions et les élites qui en ont longtemps assuré le maintien se sont montrées impuissantes face à certaines variables endogènes et exogènes qui ont progressivement mené à l'acculturation des Franco-Américains⁴ et à l'effritement des « Petits Canadas », desquels il ne reste aujourd'hui que très peu de traces.

L'extrait cité en exergue, outre le fait qu'il rappelle la subsistance d'un esprit français en Nouvelle-Angleterre, témoigne d'une réalité plus précise qu'il importe de souligner : les Franco-Américains ont eu et ont vraisemblablement encore aujourd'hui un rapport trouble avec leur héritage canadien-français et le passé de leur communauté en terre américaine. L'auteur du passage remet clairement en question un discours envers lequel une grande partie de la jeunesse issue des familles franco-américaines a pris ses distances, plusieurs décennies auparavant. Ce discours correspond à l'idéologie de la survivance, une pensée importée du Canada français et véhiculée en Nouvelle-

⁴ À la fin du XIX^e siècle, les migrants passent progressivement d'une identité canadienne-française à une identité proprement franco-américaine. Évidemment, une telle transformation dans les mentalités ne se fait que très graduellement, ce que révèlent de nombreux chercheurs. Ainsi, l'appellation *Franco-Américain* s'impose de plus en plus, selon Yves Roby, à partir des années 1890 pour désigner les habitants canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre. Alors que plusieurs hésitent encore à utiliser ce vocable, les enfants des deuxième et troisième générations nées dans les Petits Canadas, qui ne se définissent pas comme des Canadiens français établis en terre américaine, mais bien comme des Américains d'origine canadienne-française, viendront consolider l'appellation. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Québec, Septentrion, 2000, p. 12; André Sénécal, « De "Canadiens français aux États-Unis" à "Franco-Américains" : What's in a name? », *Francophonies d'Amérique*, no 2, 1992, p. 209-217. Il semble d'ailleurs que cette étiquette ne sert qu'à identifier les communautés francophones situées en Nouvelle-Angleterre, sans égard aux membres des autres communautés francophones dispersées un peu partout aux États-Unis, comme en Louisiane ou dans le Midwest américain. Les contemporains franco-américains font par ailleurs fréquemment allusion à la *Franco-Américanie* pour décrire la diaspora francophone de la Nouvelle-Angleterre, alors que les autres diasporas, plus dispersées, font généralement partie de ce qu'on appelle l'Amérique française. Nous nous en tiendrons donc à ces appellations tout au long de notre étude.

Angleterre, à divers niveaux et avec certaines variations, par la majorité des intellectuels franco-américains, qu'ils soient cléricaux ou laïcs. Depuis le 19^e siècle, c'est précisément cette idéologie qui, par le biais des institutions et des élites qui les dirigent, oriente les destinées des communautés franco-américaines. Or, comme en témoigne ledit extrait, le discours de ces intellectuels militant pour la survivance franco-américaine et l'idéal vers lequel ils ont cherché à guider les Franco-Américains ont été grandement remis en question *a posteriori*.

Les intellectuels de la survivance franco-américaine sont-ils responsables dans une certaine mesure du déclin de la Franco-Américanie, comme semblent le prétendre certains contemporains? Ce raisonnement paraît simpliste et la réalité semble avoir été éminemment plus complexe. Cela dit, considérant les fonctions essentielles qu'elles ont endossées dans la préservation culturelle et identitaire de leurs communautés, les élites culturelles franco-américaines n'en sont pas moins incontournables pour comprendre la longue agonie du fait français en Nouvelle-Angleterre, un lent déclin dont l'analyse, nous le verrons, semble avoir été somme toute négligée par l'historiographie. Comprendre, par le biais de leur presse, la réaction et l'évolution du discours des intellectuels franco-américains face à l'assimilation progressive de leurs communautés, tel sera l'objet de ce mémoire.

HISTORIOGRAPHIE

Bien que leur histoire soit souvent passée sous silence dans les ouvrages consacrés à l'histoire américaine et québécoise, l'historiographie des Franco-Américains cache une abondante littérature. Pierre Anctil a d'ailleurs catalogué, en 1979, plus de

800 écrits concernant l’histoire des différentes communautés francophones du Nord-est américain depuis leur formation progressive au XIX^e siècle⁵. Une masse impressionnante d’études diverses s’est ajoutée depuis. Nous nous contenterons ici de soulever les grandes tendances et de ne rapporter que les travaux qui font autorité.

Avant la Deuxième Guerre mondiale, la grande majorité des écrits traitant de l’histoire franco-américaine étaient de nature apologétique ou militante. Les auteurs de ces textes sont pour la plupart des témoins engagés dans la défense des intérêts des communautés francophones et de leur survivance culturelle en Nouvelle-Angleterre⁶. Ces écrits, bien imprégnés du contexte dans lequel ils s’inscrivent, constituent dans les circonstances autant des études que des sources. Il faut attendre les années 1950 et 1960 pour voir apparaître dans la littérature des travaux plus rigoureux et distancés. Souvent l’œuvre de Canadiens ou d’Anglo-Américains, ces études soulignent les silences à combler sur le sujet. Les études quantitatives et démographiques qu’ont réalisées Gilles Paquet, Ralph Vicero et Yolande Lavoie⁷ ont comblé l’un de ces silences de façon magistrale. En démontrant l’ampleur du phénomène et en lui donnant une solide base statistique, leur débroussaillage démographique, auquel s’ajoute l’émergence d’une

⁵ Pierre Anctil, *A Franco-American Bibliography, New England*, Bedford, National Materials Development Center, 1979, 137 p.

⁶ Certains ouvrages n’en sont pas moins incontournables. Nous pensons notamment à ceux publiés au lendemain de la crise sentinelliste, sur laquelle nous reviendrons, et qui ont dressé un portrait fort éclairant de la Franco-Américanie des années 1930. Cf. Josaphat Benoit, *L’âme franco-américaine*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, 245 p.; Association canado-américaine, *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, 284 p.

⁷ Gilles Paquet, « L’émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910 : prises de vue quantitatives », *Recherches sociographiques*, vol. 5, no 3, 1964, p. 319-370; Ralph Dominic Vicero, *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900 : A Geographical Analysis*, Thèse de Doctorat, Université du Wisconsin, 1968, 449 p.; Yolande Lavoie, *L’Émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : mesure du phénomène*, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 1972, 87 p.; Yolande Lavoie, *L’Émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel du Québec – Conseil de la langue française, 1979, 57 p.

nouvelle histoire sociale et de nouvelles préoccupations de recherche en faveur des minorités, contribue à une véritable explosion du nombre de travaux consacrés aux communautés franco-américaines. L'étude de leur expérience en Nouvelle-Angleterre s'insère progressivement dans les divers courants historiographiques et champs de recherche qui émergent au cours des années 1970 et 1980, qu'il s'agisse de l'histoire ouvrière, de l'histoire des identités, des religions ou encore de l'immigration. Plusieurs chercheurs contribuent aussi à cette historiographie par le biais de l'histoire orale, une manière pour eux de faire une « histoire par le bas » et de saisir la mentalité des migrants de l'époque⁸. Ainsi, une imposante littérature s'est graduellement construite, décrivant et expliquant l'expérience franco-catholique en Nouvelle-Angleterre dans toutes ses facettes. Les travaux de qualité issus de cet âge d'or, qu'on peut délimiter aux années 1975 à 1995, sont trop nombreux pour être énumérés et présentés ici⁹. Une tendance saute cependant clairement aux yeux : les chercheurs tentent surtout de comprendre le développement de la Franco-Américanie et les phénomènes entourant la migration qui en est à l'origine. Rares sont ceux qui s'aventurent à étudier de front les années de son déclin.

⁸ Les entrevues reproduites dans ces ouvrages représentent des sources inestimables. Voir notamment : Tamara Hareven et Randolph Langenbach, *Amoskeag. Life and Work in an American Factory-City*, New York, Pantheon, 1978, 395 p.; Tamara Hareven, *Family Time and Industrial Time: The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*, New York, Cambridge University Press, 1982, 474 p.; Jacques Rouillard, *Ah les États! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*, Montréal, Boréal Express, 1985, Coll. « Histoire et société », 155 p.; Dyke Hendrickson, *Quiet presence. The true stories of Franco-Americans in New England*, Portland, Guy Gannett publishing, 1980, 266 p.

⁹ Bien des chercheurs ont consacré une partie importante de leur carrière à l'histoire franco-américaine. Nous pensons à Yves Roby, mais aussi à Yves Frenette, Armand Chartier, Bruno Ramirez, Claire Quintal, Pierre B. Perreault, Gérard-J. Brault, François Weil, Pierre Anctil, Richard Sorrell et André Sénécal, pour ne nommer que ceux-là. Leur contribution respective se doit d'être soulignée.

Au tournant des années 1990, quatre ouvrages synthèses sur l'histoire des Franco-Américains viendront faire un bilan des recherches sur le sujet¹⁰. Les deux premiers ouvrages, publiés en 1986 par le Franco-Américain Gérard-J. Brault et en 1989 par François Weil, représentent de solides synthèses, mais ils sont relativement courts et le portrait qu'ils brossent reste en surface¹¹. Il faudra attendre en 1990, soit à la publication par Yves Roby de l'ouvrage *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*¹², pour découvrir une première synthèse encensée par la communauté historienne de part et d'autre de la frontière. L'ouvrage, dense et fouillé, déborde de statistiques éclairantes et son auteur, ne négligeant aucune facette de l'histoire franco-américaine, met en valeur les études existantes tout en y apportant nuances et approfondissements. En 1991, le professeur franco-américain Armand Chartier publie une nouvelle synthèse¹³ qui, bien que critiquée pour sa méthode et son ton sympathique à la cause franco-américaine, a le mérite de couvrir en profondeur les aspects littéraire et culturel de l'expérience franco-américaine, négligés par les auteurs précédents.

La contribution majeure de Chartier, en ce qui nous concerne, vient cependant du fait qu'il comble un trou jusqu'alors béant dans l'historiographie en consacrant plus de

¹⁰ Il importe de mentionner que Robert Rumilly a publié, en 1958, la première véritable synthèse consacrée à l'ensemble de l'histoire franco-américaine. Son ouvrage s'inscrit cependant dans le même courant que les écrits à caractère apologétique écrits avant la Deuxième Guerre mondiale. Il est d'ailleurs critiqué par ses contemporains franco-américains, qui trouvent que l'ouvrage « sent la poudre » et qu'il est trop centré sur les conflits, les obstacles surmontés et les héros franco-américains. Néanmoins, son livre rassemble une panoplie d'informations tirées de nombreux journaux et de fonds d'archives divers, notamment ceux des grandes sociétés mutuelles de l'époque. Si le ton complaisant de l'ouvrage appelle à une certaine vigilance, sa consultation nous paraît fort pertinente. Cf. Robert Rumilly, *L'histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.

¹¹ Gérard-J. Brault, *The French-Canadian heritage in New England*, London, University Press of New England, 1986, 282 p.; François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Éditions Belin, 1989, Coll. « Modernités XIX^e-XX^e », 251 p.

¹² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, Québec, Septentrion, 1990, 434 p.

¹³ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, 436 p.

la moitié de son ouvrage aux années qui suivent la crise économique de 1929. Cette longue période avait été couverte très rapidement par les premières synthèses, souvent même sous la forme d'essais en conclusion. L'apport de Chartier paraîtra cependant bien maigre à la publication de la deuxième monographie¹⁴ d'Yves Roby, parue en 2000 et consacrée au processus de construction identitaire des Franco-Américains et à l'évolution du discours identitaire des différents groupes impliqués dans leur survivance. Veillant à bien replacer cette évolution dans son contexte, Roby prolonge son analyse aux impacts de la crise économique des années 1930 et de la Deuxième Guerre mondiale sur les communautés franco-américaines, pour terminer son analyse en 1976, date vers laquelle il estime que « les Petits Canadas appartiennent à une époque révolue¹⁵».

Quelques études plus ciblées ont aussi apporté un éclairage sur les années post-1929. En droite ligne avec nos préoccupations de recherche, Dean Louder s'est intéressé dans un court article à l'impact de l'éveil ethnique des années 1960 aux États-Unis et aux conséquences de la Révolution tranquille sur les Franco-Américains¹⁶. Yves Roby et Claire Quintal, dans leurs articles respectifs sur les paroisses franco-américaines et leurs institutions, mentionnent en fin d'article leur anglicisation progressive, allongeant pour ce faire leur analyse aux années 1960 et 1970¹⁷. Soulignons enfin que quelques

¹⁴ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit.

¹⁵ *Ibid.*, p. 420.

¹⁶ Dean Louder, « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques », dans Eloïse Brière, dir., *Les Franco-Américains et leur héritage québécois*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1986, p. 7-16.

¹⁷ Claire Quintal, « Les institutions franco-américaines : pertes et progrès », dans Dean Louder, dir., *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 61-84; Yves Roby, « La paroisse franco-américaine (1850-1976) », dans Serge Courville et Normand Séguin, dir., *Atlas historique du Québec : La paroisse*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 251-263. Roby a aussi consacré un article traitant exclusivement des années post-1929, où il relate rapidement les étapes de l'assimilation et du déclin de la Franco-Américanie. Cf. Yves Roby, « From Franco-Americans to Americans of French-Canadian Origin

linguistes se sont intéressés à l'identité linguistique et au processus d'assimilation de différentes communautés franco-américaines. Les contributions sur le sujet de Cynthia A. Fox, entre autres, nous semblent incontournables¹⁸.

Institution au cœur de l'expérience franco-américaine et principale tribune de l'élite intellectuelle, la presse franco-américaine a été l'objet spécifique de quelques travaux qu'il importe ici de souligner. Après quelques contributions fort intéressantes qui ont cependant été publiées avant les années qui nous intéressent¹⁹, Robert B. Perreault et Paul Paré ont chacun consacré un article à l'histoire de la presse franco-américaine, allongeant leur étude respective jusqu'au dernier tiers du XX^e siècle²⁰. Leurs textes prennent cependant la forme de survols et ne comportent pas d'analyses historiques fouillées sur le contenu des journaux, encore moins sur l'influence qu'ils ont pu avoir sur la population franco-américaine. Quelques mémoires et thèses ont également mobilisé les journaux franco-américains pour étudier divers épisodes de

or Franco-Americanism, Past and Present », dans Claire Quintal, dir., *Steeple and Smokestacks. A collection of essays on the Franco-American experience in New England*, Worcester, Éditions de l'Institut Français, 1996, p. 609-625. Ce texte est repris avec plus de détails dans sa deuxième monographie, mentionnée précédemment.

¹⁸ Voir notamment : Cynthia A. Fox et Louise Charbonneau, « Le français franco-américain : nouvelles perspectives sur les communautés linguistiques », *Francophonies d'Amérique*, no 8, 1998, p. 65-84; Cynthia A. Fox, « Franco-American Voices : French in the Northeastern United States Today », *The French Review*, vol. 80, no 6, mai 2007, p. 1278-1292.

¹⁹ La consultation de ces études n'en est pas moins pertinente. Cf. Alexandre Belisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens français aux États-Unis*, Worcester, Ateliers typographiques de « L'Opinion publique », 1911, 434 p.; Maximilienne Tétrault, *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre avec une liste chronologique des journaux publiés dans les États de l'Illinois, Michigan, Minnesota, New-York et de la Nouvelle-Angleterre*, Thèse de doctorat, Marseille, Imprimerie Ferran, 1935, 143 p.; Edward Billings Ham, « Journalism and the French Survival in New England », *The New England Quarterly*, vol. 11, no 1, mars 1938, p. 89-107.

²⁰ Robert B. Perreault, « The Franco-American Press : An Historical Overview », dans Claire Quintal, dir., *Steeple and Smokestacks, op.cit.*, p. 315-342. Cet article est une version révisée d'un premier texte présenté au colloque de l'Institut français sur le journalisme en 1983. Cf. Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis, Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 9-34.; Paul Paré, « A History of Franco-American Journalism », dans Renaud S. Albert, dir., *A Franco-American Overview*, Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979, p. 237-260.

l'histoire franco-américaine²¹. Autrement, à l'occasion d'un colloque entièrement consacré au journalisme franco-américain tenu à l'Institut français du Collège l'Assomption²², plusieurs études de qualité ont été consacrées à certains journaux et intellectuels qui ont marqué l'histoire franco-américaine.

Ces intellectuels ont été au cœur de différentes études. Yves Frenette et Sylvie Beaudreau analysent le rôle de l'historiographie provenant des élites religieuses et laïques franco-américaines dans la construction de l'identité nationale des Franco-Américains²³. Rosaire Dion-Lévesque s'est quant à lui consacré à la biographie des plus importants personnages de l'histoire franco-américaine, parmi lesquels figurent la plupart des intellectuels ayant milité ou militant alors encore pour la survivance culturelle franco-américaine²⁴. Enfin, Yves Roby a publié plusieurs articles ayant pour sujet l'élite franco-américaine, dont il analyse les écrits ou les allocutions publiques selon divers angles d'étude²⁵. Cette même élite est également au cœur de sa deuxième

²¹ Soulignons entre autres la contribution de Richard Sorrel sur la crise sentinelliste des années 1920 et celle de Martin Pâquet, qui a comparé les perceptions qu'ont eu deux journaux du Rhode Island du premier gouverneur franco-américain des États-Unis, Aram-J. Pothier. Cf. Richard-S. Sorrell, *The Sentinelle Affair (1924-1929) and the Militant Survivance: The Franco-American Experience in Woonsocket, Rhode Island*, Thèse de doctorat (histoire), State University of New York at Buffalo, 1975; Martin Pâquet, *Perception de la presse franco-américaine au Rhode Island face à la politique américaine: Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island (1908-1915)*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 1987, 290 p.

²² Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, op.cit., 162 p.

²³ Sylvie Beaudreau et Yves Frenette, « Historiographie et identité collective en Amérique française : le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1872-1991 », dans Simon Langlois, dir., *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Québec, PUL, 1995, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 233-254.

²⁴ Son ouvrage, qui réunit des textes qu'il a écrits pour *La Patrie* de Montréal de 1952 à 1957, nous paraît inestimable malgré le ton bienveillant et hagiographique que l'auteur emploie à l'égard des figures dont il raconte la vie. Cf. Rosaire Dion-Lévesque, *Silhouettes franco-américaines*, Manchester, Publications de l'Association Canado-Américaine, 1957, 933 p.

²⁵ Voir entre autres : Yves Roby, « Les élites franco-américaines et le recours au passé (1880-1940) », dans Jacques Mathieu, *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, 1995, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 113-136; Yves Roby, « De Canadiens français des États-Unis à Franco-Américains : discours de l'élite franco-américaine », dans Simon Langlois, dir., *Identité et cultures nationales*, op.cit., p. 207-232.

synthèse, où il est grandement question des tiraillements idéologiques et des débats qui ont mis en opposition certaines franges intellectuelles franco-américaines.

PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSE

De la migration des Canadiens français à leur insertion dans l'économie américaine, de la précarité de leurs conditions à l'instauration d'un solide réseau d'institutions semblables à ce qu'ils trouvaient au Québec, l'histoire des Franco-Américains jusqu'à la crise économique de 1929 a été relativement bien couverte par l'historiographie. Le précédent survol nous indique cependant qu'on ne peut en dire autant du déclin des communautés après la crise, encore moins après la Deuxième Guerre mondiale. La pensée des intellectuels de la survivance franco-américaine nous semble tout indiquée pour saisir sous un nouvel angle la longue agonie culturelle franco-américaine. Or, le discours de ces intellectuels francophones, élaboré en temps d'essor et d'effervescence, a de toute évidence évolué face à l'effritement du fait français, qui, au lendemain de la guerre, paraît rapidement irréversible. Tout indique que ce discours se renouvelle également en fonction du contexte propre aux minorités ethniques américaines dans lequel il s'insère et des nombreux changements qui s'opèrent au Québec dans les années 1960. C'est de ces constats que s'inspire la problématique générale qui servira de base à notre étude : comment évolue le discours des intellectuels de la survivance franco-américaine²⁶ face au déclin irréfrenable des communautés

²⁶ Nous détaillerons davantage ce que nous entendons par ce qualificatif « d'intellectuel de la survivance » au cours du chapitre I. Mentionnons cependant que notre analyse sera centrée sur leur cas précis, et non à la pensée de tous les intellectuels franco-américains dans leurs différentes mouvances idéologiques.

francophones de la Nouvelle-Angleterre, entre 1945 et 1978²⁷? À cette problématique s'ajoutent de nombreux sous-questionnements auxquels viendront répondre les différents chapitres de notre étude.

En réponse à cette problématique générale, nous suggérons que la majorité des intellectuels de la survivance, par le biais des journaux de combat francophones de la Nouvelle-Angleterre, a d'abord déploré vigoureusement l'abandon progressif de l'héritage canadien-français par la population franco-américaine. Par contre, nous démontrerons que le ton vigoureux, voire réfractaire, initialement employé a progressivement laissé place à un discours plus nuancé et à des réflexions plus ouvertes et plurielles. Nous affirmons cependant que, malgré ce changement de ton, la majorité des idées avancées n'ont pas évolué en fonction de l'aggravation de la situation et les solutions qu'ils considéraient comme essentielles à la survie culturelle de leur communauté n'avaient rien d'original. Nous ferons également la démonstration que les intellectuels franco-américains semblent avoir été imperméables aux diverses conjonctures sociopolitiques nord-américaines des années 1960 et 1970. L'évolution du Québec, bien qu'elle n'ait pas laissé les intellectuels franco-américains indifférents, n'a pas influé sur le discours relatif à leur propre survivance en Nouvelle-Angleterre, pas plus que la période d'effervescence qui a mis le statut des différentes minorités ethniques américaines au cœur des débats sociaux et politiques au cours des années 1960. Au final, le discours de cette élite de la survivance, brouillé par la nostalgie d'un passé idéalisé, a tout simplement fini par ne plus rejoindre une population qui, face

²⁷ L'année 1945 représente une date charnière pour la Franco-Américanie, la fin de la Deuxième Guerre mondiale engendrant plusieurs phénomènes qui viendront grandement accélérer le déclin des communautés franco-américaines. Le choix de l'an 1978 s'explique par la disparition du journal *Le Travailleur*, dernier journal d'opinions véhiculant l'idéologie de la survivance franco-américaine.

aux différents impératifs de la vie américaine, s'est en grande partie fondue dans la masse anglo-saxonne.

La démarche derrière notre démonstration sera à la fois thématique et chronologique. Dans un premier temps, il nous est d'abord paru essentiel de bien définir les intellectuels qui militent pour la survivance franco-américaine tout en veillant à décrire la situation et l'évolution de leur presse, médium principal qu'ils utilisent pour véhiculer leurs idées. Ces descriptions viendront appuyer et justifier le choix de la source qui sera au cœur de notre étude : le journal *Le Travailleur*, publié à Worcester de 1931 à 1978. La description de notre source et de notre méthodologie de recherche viendra clore le premier chapitre de ce mémoire. Nous chercherons dans un deuxième temps à démontrer comment les intellectuels perçoivent les signes du déclin et de l'assimilation grandissante de leur communauté, entre 1945 et 1950, tout en ciblant les causes auxquelles ils l'attribuent et ceux qu'ils ciblent comme en étant les responsables. Un état de la situation franco-américaine après la Deuxième Guerre mondiale précédera cet examen, histoire de bien mettre en contexte l'articulation de leur discours.

Au chapitre trois, nous examinerons la réaction concrète des élites intellectuelles franco-américaines en fonction de leur interprétation du déclin, notamment par le biais des différentes solutions proposées et des mesures entreprises pour pallier aux différents constats qu'ils émettent. Ce chapitre nous amènera également à observer l'évolution de leur discours et de leurs réflexions à mesure que progresse l'anglicisation de leur communauté au cours des années 1950. Enfin, nous nous interrogerons dans le dernier chapitre de ce mémoire sur la façon dont les intellectuels du *Travailleur* se sont représenté le Québec à partir de 1945. Nous chercherons à examiner les modulations de

leur attitude face à la « mère patrie » et à déterminer si leur regard sur son évolution a pu influencer les idées émises à propos de ce qui devait être fait pour veiller à la survivance des communautés franco-américaines. Notre regard se portera en parallèle sur l'impact des mutations sociales qui ont cours dans les années 1960 aux États-Unis sur la pensée véhiculée dans *Le Travailleur*. En nous attardant aux indices d'une éventuelle renaissance culturelle franco-américaine dans les écrits des collaborateurs du journal, nous démontrerons que ce renouveau s'est principalement fait en marge du discours traditionnel de la survivance et qu'il a plutôt été l'affaire d'une nouvelle élite qui s'est montrée plus en phase avec les perceptions et les aspirations de la population franco-américaine.

CHAPITRE I :

LES INTELLECTUELS FRANCO-AMÉRICAINS ET LEUR PRESSE

J'affirmerai mordicus, avec toute la sincérité de mon âme, qu'un journal éditorial, du genre du "Travailleur", est ce qui répond le plus exactement à nos besoins, et pour relever le niveau intellectuel des nôtres, brasser des idées, répandre des mots d'ordre, lancer des mouvements, montrer les obstacles à surmonter et les dangers à éviter¹.

Wilfrid Beaulieu

Il importe dans ce premier chapitre de poser les bases de notre étude, tant aux points de vue méthodologique et conceptuel qu'au niveau de la contextualisation historique. Dans un premier temps, il nous paraît essentiel de bien définir les intellectuels qui militent pour la survivance franco-américaine tout en veillant à décrire la situation et l'évolution de leur presse, médium principal qu'ils utilisent pour véhiculer leurs idées. Nous chercherons à mettre au jour les divergences idéologiques existantes, tant entre intellectuels qu'entre journaux de différentes allégeances. Ces descriptions viendront appuyer et démontrer toute la pertinence de la source qui sera au cœur de notre étude : le journal *Le Travailleur*, publié de 1931 à 1978 à Worcester, au Massachusetts. La description détaillée de notre source et de son positionnement précis dans l'ensemble de la presse franco-américaine, suivie du dévoilement de notre méthodologie de recherche, viendra clore le premier chapitre de ce mémoire.

1.1. LES INTELLECTUELS DE LA SURVIVANCE FRANCO-AMÉRICAINNE

Qui sont les intellectuels de la survivance franco-américaine? En quoi se distinguent-ils des autres intellectuels franco-américains? Il nous paraît d'abord essentiel

¹ Wilfrid Beaulieu, « Au Connecticut », *Le Travailleur*, 7 mars 1946, p. 2.

de clarifier ce que nous entendons par cette étiquette d'« intellectuel » que nous accolons aux personnages qui nous intéressent. Un survol des différents discours idéologiques en circulation durant la période qui nous concerne, tous positionnés d'une façon ou d'une autre autour du principe de la survivance, servira également à bien circonscrire le groupe que nous étudierons.

1.1.1. Portrait des intellectuels franco-américains

Il semble ne pas y avoir de réelle unanimité quant à la signification de ce qu'est un intellectuel et des critères qui le définissent comme tel. À cet égard, François Dosse avance avec pertinence que « la notion d'intellectuel est polysémique, qu'elle recouvre des conceptions différentes selon les périodes et les aires civilisationnelles² ». Une définition avancée par Jean-François Sirinelli et Pascal Ory semble cependant faire consensus. Celle-ci décrit l'intellectuel comme « un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie³ », qui participe donc aux débats et aux luttes de son temps⁴. L'intellectuel est ainsi défini non pas en fonction de ce qu'il est et de son occupation sociale ou professionnelle, mais en fonction de ce qu'il fait. Dans l'esprit de cette définition, certaines caractéristiques semblent incontournables : engagement dans la vie de la cité,

² François Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, Éditions La découverte, 2003, coll. « Armillaire », p. 16. Selon ce raisonnement, il est légitime pour Dosse d'utiliser le terme de façon anachronique, avançant que les activités de nombreuses figures des siècles précédents s'apparentent bien à ce que nous considérons aujourd'hui des fonctions intellectuelles. Yvan Lamonde n'est pas du même avis, du moins en ce qui concerne le cas des francophones du Québec avant le XX^e siècle. Cf. Yvan Lamonde, « Les intellectuels francophones au Québec au XIX^e siècle : questions préalables », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, no 2, 1994, p. 153-185.

³ Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 10; cité dans Yvan Lamonde, « Les intellectuels francophones au Québec », *op.cit.*, p. 177.

⁴ Jean-François Sirinelli. « Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier : l'histoire des intellectuels », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, no 9, janvier-mars 1986, p. 99.

distanciation nécessaire de l'intellectuel par rapport à toute partisanerie ou pouvoir, reconnaissance et influence d'un individu et de ses idées auprès d'un auditoire plus ou moins élargi⁵. C'est cette définition large que nous retiendrons dans le cadre de notre étude.

Les acteurs franco-américains qui répondent à notre définition de l'intellectuel sont nombreux. En fait, les personnages engagés dans la préservation identitaire de leur communauté se retrouvent souvent impliqués dans l'une ou l'autre des institutions franco-américaines, ou encore dans plusieurs d'entre elles. Qu'ils soient membres du clergé, collaborateurs dans les journaux francophones, dirigeants d'une grande société mutuelle francophone ou membres des professions libérales impliqués dans des organisations culturelles aux vocations diverses, tous les personnages ayant pris parole et ayant contribué à la réflexion globale sur la présence franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, pour sa préservation ou non, correspondent à notre définition et font partie de ce groupe d'individus auxquels nous apposons l'épithète d'intellectuels.

1.1.2. Entre radicaux et modérés : la survivance au cœur des débats

Il importe ici de circonscrire les différents positionnements idéologiques présents en Franco-Américanie. Tout en évitant de s'enfermer dans des conceptions et des catégorisations trop étanches des idées véhiculées, on peut avancer que trois positionnements idéologiques semblent ressortir du milieu intellectuel franco-américain. En premier lieu, certains penseurs avancent qu'il est inévitable, voire préférable, que les Franco-Américains s'anglicisent et s'intègrent complètement à la société américaine.

⁵ François Dosse, *La marche des idées, op.cit.*, p. 25-32 *passim*.

Yves Roby fait état de l'influence qu'aurait par exemple eue l'abbé Hormidas Hamelin, qu'il présente comme un chef de file de cette ligne de pensée, auprès d'un nombre non négligeable de disciples franco-américains⁶. Armand Chartier, qui présente Hamelin comme étant « le Voltaire de la survivance », avance plutôt que le curé se serait tout simplement mis à dos tous ses confrères par ses prises de position controversées⁷. Tout porte à croire que le nombre d'adeptes de ce positionnement idéologique aura somme toute été marginal, bien qu'il ait selon toute évidence augmenté en corrélation avec l'accélération du processus d'assimilation.

Les deux autres regroupements idéologiques se distinguent en fonction du sens et de l'importance accordés aux différentes caractéristiques de l'idéologie de la survivance. Ce principe, importé du Canada français par les élites migrantes, soutient que la promotion et la préservation de la langue française, de la foi catholique et des traditions canadiennes-françaises sont essentielles pour assurer la survie culturelle du groupe en Amérique. Ces composantes culturelles sont d'ailleurs intimement liées, si bien que l'une ne peut s'effriter sans risquer de compromettre les autres. Or, pour assurer la pérennité du groupe, l'isolement autour d'institutions précisément dédiées à leur préservation paraît primordial⁸. Cette idéologie est véhiculée en Nouvelle-Angleterre, avec parfois quelques nuances, par la majorité des intellectuels franco-américains depuis

⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Québec, Septentrion, 2000, p. 218, 283-285.

⁷ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 133.

⁸ Les ouvrages et études consacrés à la survivance sont multiples. Nous nous limitons à souligner l'essai incontournable de Fernand Dumond, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1996 (1993), 393 p. Gérard Bouchard confronte également la survivance au concept de l'américanité dans un article fort éclairant. Cf. Gérard Bouchard, « Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance », dans Yvan Lamonde et Gérard Bouchard, *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995, p. 15-59.

le dernier tiers du XIX^e siècle, qu'ils soient cléricaux ou laïcs. Par le biais des institutions et des élites qui les dirigent, ce discours oriente ainsi les destinées des communautés franco-américaines dès leur origine.

Évidemment, la confrontation du principe de la survivance à la réalité américaine a nécessité un certain ajustement. La notion d'isolement en est un exemple probant; si celle-ci est en quelque sorte inhérente à la ruralité dans laquelle se joue la survivance québécoise, elle est plus difficile à soutenir au sud de la frontière considérant la concentration des migrants au cœur des villes industrielles américaines. Les paroisses nationales fondées dans les centres urbains de la Nouvelle-Angleterre serviront de remparts contre « le virus de l'américanisation » et deviendront de véritables forteresses pour la sauvegarde des caractéristiques de la nationalité canadienne-française, puis franco-américaine⁹. Cette confrontation à la réalité anglophone et protestante, jumelée aux premiers signes d'une assimilation grandissante, a rapidement engendré certaines remises en question chez les intellectuels quant à la prédominance de certaines des composantes de la survivance franco-américaine.

Ces réflexions et les repositionnements qui en émergent sont au cœur d'un clivage idéologique qui se manifeste au tournant du XX^e siècle. Dès lors, certains intellectuels sont considérés comme des « militants à tous crins de la survivance¹⁰ » et tiennent à la préservation en terre américaine des caractéristiques fondamentales de la

⁹ Claire Quintal, « Les institutions franco-américaines : pertes et progrès », dans Dean Louder, dir, *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 63.

¹⁰ Yves Roby, « Les élites franco-américaines et le recours au passé (1880-1940) », dans Jacques Mathieu, *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, 1995, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 119.

nationalité canadienne-française. L'historiographie les présente comme des radicaux¹¹. D'autres, reconnus comme modérés, se montrent plus souples dans leurs convictions et prônent l'adaptation des institutions paroissiales à la réalité américaine. Évidemment, la ligne est parfois mince entre les deux catégories, d'autant plus que leurs positions respectives évoluent parallèlement à l'avancée de l'assimilation. Certaines tendances ressortent cependant très clairement et des distinctions apparaissent en fonction de l'enjeu en question.

L'enjeu principal qui semble diviser les élites franco-américaines concerne la place du français dans les institutions paroissiales. Les radicaux considèrent généralement comme dangereuse toute place laissée à l'anglais dans les communautés franco-américaines. Propageant l'idée selon laquelle « qui perd sa langue perd sa foi », ils considèrent que la langue française est la gardienne de la foi catholique et apparaît comme le seul rempart de la nationalité canadienne-française. Sa protection doit donc être priorisée¹². Selon eux, le français doit occuper une place prédominante dans la paroisse et ses institutions, devant être la seule langue utilisée à l'église et dans les sociétés nationales, tout en étant la langue dominante à l'école¹³. Sur cette question, les modérés se montrent plus souples, notamment pour s'ajuster au phénomène grandissant d'anglicisation. Ils croient qu'un peu d'anglais à l'église y retiendrait la jeunesse, qui maîtrise de moins en moins le français. Un meilleur enseignement de l'anglais à l'école et des programmes mieux adaptés au milieu amèneraient également selon eux plus de

¹¹ Cette appellation est la plus utilisée dans l'historiographie. D'autres, comme Armand Chartier et Gérard Brault, préfèrent identifier ces élites intellectuelles comme étant des « patriotes ». Nous empruntons pour notre étude l'étiquette utilisée par la majorité.

¹² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 279.

¹³ *Ibid.*, p. 262

parents à choisir l'école paroissiale, au détriment de l'école publique anglophone¹⁴. En fait, aux yeux des modérés, bien que la préservation de la langue soit importante, elle n'est pas primordiale ; la sauvegarde du catholicisme prime et ce serait selon eux « une hérésie de faire dépendre la foi de la langue¹⁵ ». Ils peuvent, d'une certaine façon, être considérés comme les défenseurs d'une survivance dite partielle.

Les deux groupes s'opposent évidemment sur bien d'autres enjeux. Les liens à préserver avec le Québec, le degré d'ouverture à la société américaine, l'autonomie des paroisses nationales face au pouvoir diocésain anglophone, le respect de l'autorité des évêques irlando-américains, les objectifs ou les perspectives d'avenir qu'ils espèrent pour la Franco-Américanie représentent quelques-unes de ces thématiques où les positions des deux camps divergent. On distingue également une différence de ton et d'attitude dans leurs discours respectifs. Souvent alarmistes, les radicaux emploient un discours plutôt rude, très critique et parfois cinglant. Moins axés sur l'accusation virulente et le ton agressif, les modérés se montrent plus passifs. Un passage écrit par le modéré Josaphat Benoit illustre ce fait de façon probante :

Le vrai nationalisme n'est pas fait de pétarades et de dénonciations virulentes, de fanfares et de grands coups d'épée; c'est la connaissance et l'amour des traditions religieuses et sociales de ses ancêtres, la foi aux destinées de sa race, l'espoir en un avenir fondé sur le présent où l'on joue un rôle honorable dans la famille, l'Église et la société¹⁶.

¹⁴ *Ibid.*, p. 283.

¹⁵ Joseph-Albert Foisy, *Histoire de l'agitation sentinelliste dans la Nouvelle-Angleterre, 1925-1928*, Woonsocket, La Tribune Publishing Co., 1928, p. 283; cité dans Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 265.

¹⁶ Josaphat Benoit, *L'âme franco-américaine*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p. 228. Dans le même ordre d'idées, Benoit ajoute : « Quand ces trois institutions [que sont le foyer, la paroisse et l'école] ont fait pleinement leur œuvre, les Franco-Américains peuvent entrer sans crainte dans la lutte pour la survivance, cette bataille où il s'agit moins d'assaut que de durée, moins de victoire que de défense, moins de gestes éclatants que de fidélité obscure des esprits à l'héritage du passé ». Ce passage est cité, sans

Les penseurs des deux allégeances s'entendent cependant à bien d'autres égards. Tous participent avec intensité à l'effort de guerre lors des deux conflits mondiaux et se considèrent comme de vrais patriotes américains. Il faut comprendre que bien que les radicaux soient fortement attachés à leurs racines culturelles, ils n'en sont pas moins de vrais Américains. Ils réclament du peuple une participation entière à la vie politique américaine, par le biais de la naturalisation et du droit de vote, pour que puissent être défendus les intérêts franco-américains¹⁷. Radicaux et modérés sont également unis face aux différentes mesures assimilatrices que tente d'implanter le gouvernement américain et considèrent que leur attachement à la langue française n'altère en rien leur dévouement à la république américaine¹⁸.

Malgré les positions qui scindent le milieu intellectuel franco-américain, un certain consensus y subsiste depuis l'origine des communautés. La majeure partie des élites culturelles et intellectuelles sont unies par l'objectif central de préserver l'héritage canadien-français en Nouvelle-Angleterre, et même s'ils ne s'entendent pas toujours sur les moyens d'y arriver, ils se montrent ouverts aux compromis dans la majorité des cas. Un épisode particulier de l'histoire franco-américaine, connu sous les noms de crise sentinelliste ou d'Affaire du Rhode Island, est cependant venu rompre pour de bon ce fragile consensus au milieu des années 1920. La presse franco-américaine, tribune des confrontations d'idées des intellectuels, a été au cœur de cette affaire. Il nous paraît

référence, dans Armand Chartier, *L'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, op.cit., p. 191.

¹⁷ Armand Chartier, *L'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, op.cit., p. 190.

¹⁸ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 229.

essentiel ici de dresser le portrait de cette institution centrale de la survivance franco-américaine pour bien saisir la rupture que constitue cet épisode.

1.2. LA PRESSE FRANCOPHONE : UNE INSTITUTION CENTRALE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

Si la paroisse nationale, avec les églises et les écoles tenues sous son égide, a servi de forteresse pour la préservation culturelle des communautés canadiennes-françaises puis franco-américaines, elle aurait été bien démunie sans la présence de certaines institutions laïques pour la soutenir. Une presse francophone vigoureuse, d'imposantes sociétés de secours mutuel, une panoplie de caisses populaires¹⁹ ainsi que d'innombrables fédérations et associations locales et régionales ont été créées au fil des années, constituant un solide réseau veillant à la survivance du fait français en Nouvelle-Angleterre.

Dans la plupart des centres industriels où les migrants canadiens-français se regroupent au cours des années 1860, les sociétés de secours mutuel²⁰ sont les premières institutions mises sur pied. Veillant d'abord à l'accueil des nouveaux migrants au niveau local et à l'organisation des communautés, elles prennent alors la forme de sociétés de bienfaisance ou de charité. Très tôt, les animateurs des sociétés multiplient les

¹⁹ La première a été fondée en 1908. Ces caisses sont calquées sur le modèle d'entraide financière créé par Alphonse Desjardins au Québec. Cf. Claire Quintal, « Les institutions franco-américaines : pertes et progrès », *op.cit.*, p. 70. Notons que la St-Mary's Bank de Manchester, anciennement la Caisse populaire Sainte-Marie, est encore active en 2015.

²⁰ Bien que le rôle primordial des sociétés soit souvent mentionné dans l'historiographie, le faible nombre de travaux qui leur a été consacré détonne. Dans les dernières décennies, aucun chercheur ne semble s'être attaqué de front au sujet. Soulignons néanmoins la contribution d'Edward Billings Ham, « French National Societies in New England », *The New England Quarterly*, vol, 12, no 2, juin 1939, p. 315-332. Robert Rumilly, dans sa synthèse parue en 1958 et commanditée par l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, est sans doute celui qui a le mieux mis à profit les archives des grandes sociétés mutuelles et qui a le plus examiné leur contribution à l'histoire franco-américaine. Cf. Robert Rumilly, *L'histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.

démarches au nord de la frontière pour que les communautés naissantes puissent être desservies par un prêtre de leur nationalité, qui plus tard veillerait à son tour à la fondation d'une paroisse. Les sociétés veillent également à recruter rapidement quelques journalistes canadiens dans le but de créer une presse locale, qu'elles soutiennent très souvent financièrement ou qu'elles encouragent par l'achat d'espace publicitaire. L'existence des sociétés est donc, en quelque sorte, indissociable de la naissance d'une presse écrite en Nouvelle-Angleterre. D'ailleurs, par l'entremise de celle-ci, les sociétés et leurs dirigeants prennent position dans les nombreux débats d'idées qui ont parsemé l'histoire franco-américaine, tout comme dans les fréquents conflits qui ont opposé les élites franco-américaines aux diverses institutions américaines. Dans ces derniers cas, les sociétés se limitent cependant bien souvent au rôle de groupe de pression, une implication certes non négligeable, mais dont la portée est somme toute limitée. Tout compte fait, c'est surtout la presse franco-américaine et ses intellectuels qui ont mené de front les multiples campagnes franco-américaines face aux instances politiques et religieuses américaines.

À cet égard et à bien d'autres, la presse s'inscrit assurément comme l'une des institutions centrales de la survivance franco-américaine. Plusieurs articles ont résumé son histoire et en ont brossé un portrait éclairant. Nous nous contenterons ici d'en dresser un rapide historique pour ensuite en souligner les caractéristiques principales et le rôle que ses intellectuels ont joué lors de différents épisodes de l'histoire franco-américaine.

1.2.1. Un bref historique

Plus de 330 journaux franco-américains ont été fondés de 1838 à la fin du XX^e siècle²¹. Ce nombre, qui peut sembler étonnant de prime abord, doit être relativisé : la majeure partie de ces publications ont eu une durée de vie éphémère. D'une part, plusieurs journaux ont été créés de façon circonstancielle, avec une vocation précise liée à un événement particulier, comme une élection ou une campagne contre le clergé irlandais. De telles publications disparaissent bien souvent à la fin de l'épisode en question, quelques semaines après leur fondation²². D'autre part, la plupart des communautés francophones ont leur propre journal, mais cette situation les contraint paradoxalement à un lectorat dépassant rarement quelques milliers, voire quelques centaines d'abonnés. La base économique de ces journaux est de ce fait très fragile et plusieurs sont condamnés à disparaître au moindre imprévu. Malgré cela, il appert bien souvent que dès qu'un journal s'éteint, un nouveau est appelé à prendre la relève²³. Paul Paré a compilé à cet égard des statistiques révélatrices sur le nombre de journaux ayant été fondés au fil des années dans certains des principaux centres franco-américains. Un

²¹ Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis, Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 17.

²² Plusieurs historiens mentionnent par exemple le cas de Benjamin Lenthier qui, à partir de 1892, achète et fonde un total de 16 journaux, qu'il voue à la campagne du candidat démocrate Glover Cleveland pour la présidence américaine. Après l'élection, ses journaux disparaissent les uns après les autres. Cf. Gerard-J. Brault, *The French-Canadian heritage in New England*, London, University Press of New England, 1986, p. 80; Paul Paré, « A History of Franco-American Journalism », dans Renaud S. Albert, dir., *A Franco-American Overview*, Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979, p. 243.

²³ Claire Quintal, « Préface », dans Claire Quintal, *Le journalisme de langue française aux États-Unis, op.cit.*, p. 1.

total de 36 journaux auraient été fondés à Manchester seulement, alors que les villes de Lowell et de Fall River auraient vu apparaître respectivement 24 et 22 journaux²⁴.

Les premières années de la presse franco-américaine ont été laborieuses. Avant 1880, les entreprises journalistiques ayant connu un certain succès sont rares. Elles se limitent probablement aux publications qu'a lancées Ferdinand Gagnon, reconnu comme le père du journalisme franco-américain, qui a lui-même dû fonder trois journaux²⁵ avant qu'un quatrième, *Le Travailleur* de Worcester, ait des assises assez solides pour perdurer. Ce journal, hebdomadaire à sa création en 1874, puis bihebdomadaire à partir de 1879, survivra à son fondateur, décédé subitement en 1886 à l'âge de 37 ans. Évidemment, les conditions sont alors loin d'être favorables : les ressources financières et techniques sont limitées, la population est instable et les migrants lettrés sont minoritaires. Les journaux sont d'ailleurs bien souvent l'affaire d'un seul homme, chargé de toutes les facettes liées à la parution d'une édition, des éditoriaux aux reportages, en passant par la gestion, la publicité et la distribution²⁶.

Avec l'essor des communautés et l'établissement de plus en plus permanent des migrants, la situation de la presse s'améliore, d'autant plus que sa présence paraît de plus en plus nécessaire aux yeux des élites locales. Dans les seules décennies 1880 et 1890, quelque 190 journaux sont fondés²⁷. Bon nombre parviennent à une certaine

²⁴ Paul Paré, « A History of Franco-American Journalism », *op.cit.*, p. 244.

²⁵ En 1869, il a fondé *La Voix du peuple* à Manchester, disparu après sept mois, et *L'Étendard national* de Worcester. Il crée ensuite *Le Foyer canadien* en 1873, dont les éditions sont distribuées à Worcester et à Woonsocket.

²⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, Québec, Septentrion, 1990, p. 131.

²⁷ Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », *op.cit.*, p. 17. Ces deux décennies correspondent aux années où arrivent le plus de migrants du Québec. Environ 150 000 Canadiens français

rentabilité et quelques-uns réussissent même à atteindre un lectorat francophone répandu dans tout un État, voire à la grandeur de la Nouvelle-Angleterre. Certaines publications sont aussi parvenues à étirer leur existence sur plusieurs décennies (voir tableau 1.1) et à accroître la fréquence de leur parution. Bien qu'une majorité soit hebdomadaire, un nombre appréciable de journaux est progressivement publié plusieurs fois par semaine et certains deviennent assez prospères pour paraître quotidiennement à un moment de leur existence. En 1898, alors que la population canadienne-française s'élève à près de 575 000 habitants en Nouvelle-Angleterre²⁸, il y existe quatre quotidiens francophones : *L'Indépendant*, *La Tribune*, *L'Étoile*, *L'Opinion publique*²⁹. Alexandre Belisle en compte sept en 1911, auxquels s'ajoutent alors vingt-quatre publications semi-hebdomadaires, hebdomadaires ou autres³⁰.

Dynamique et vigoureuse, la presse franco-américaine est de tous les débats qui marquent la Franco-Américanie au cours des premières décennies du XX^e siècle. Plusieurs journaux sont solidement établis et certaines figures intellectuelles deviennent de plus en plus influentes au cours des années 1910 et 1920. C'est notamment le cas d'Alexandre Belisle de *L'Opinion publique*, de Jean-Baptiste Couture du *Messenger*, de Godfroi de Tonnencour et de Philippe-Armand Lajoie, tous deux de *L'Indépendant*, pour

s'installent en Nouvelle-Angleterre entre 1880 et 1890. Ils sont 140 000 la décennie suivante. Cf. Yolande Lavoie, *L'Émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel du Québec – Conseil de la langue française, 1979, p. 45.

²⁸ Ralph Vicero, « L'exode vers le sud – Survol de la migration canadienne-française vers la Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle », dans Claire Quintal et André Vachon, dir., *La situation de la recherche sur la Franco-Américanie. Premier colloque de l'Institut français*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1980, p. 6.

²⁹ Armand Chartier, *L'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, op.cit., p. 134.

³⁰ Aux quatre quotidiens déjà mentionnés s'ajoutent *L'Avenir national* (Manchester), *L'Écho* (New Bedford) et *Le Journal* (New Bedford). Cf. Alexandre Belisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens français aux États-Unis*, Worcester, Ateliers typographiques de « L'Opinion publique », 1911, p. 203-217.

ne nommer que ceux-là. Elphège J. Daignault, Élie Vézina et Eugène-J. Jalbert sont d'autres figures importantes qui, tout en collaborant à divers journaux, occupent des postes centraux dans les grandes sociétés de secours mutuel.

Tableau 1.1. : Journaux franco-américains dont la longévité a dépassé trois décennies, par ordre de création³¹.

<i>Le Messager</i>	Lewiston (Maine)	1880-1968
<i>L'Indépendant</i>	Fall River (Massachusetts)	1885-1962
<i>L'Étoile</i>	Lowell (Massachusetts)	1886-1957
<i>Le Jean-Baptiste</i>	Pawtucket (Rhode Island)	1892-1933
<i>L'Opinion publique</i>	Worcester (Massachusetts)	1893-1931
<i>L'Avenir national</i>	Manchester (New Hampshire)	1894-1949
<i>La Tribune</i>	Woonsocket (Rhode Island)	1895-1934
<i>La Justice</i>	Biddeford (Maine)	1896-1950
<i>L'Impartial</i>	Nashua (New Hampshire)	1898-1964
<i>Le Courrier</i>	Salem (Massachusetts)	1902-1950
<i>La Justice</i>	Holyoke (Massachusetts)	1902-1964
<i>Le Citoyen</i>	Haverhill (Massachusetts)	1906-1939
<i>La Liberté</i>	Fitchburg (Massachusetts)	1908-1965
<i>Le Travailleur</i>	Worcester (Massachusetts)	1931-1978

Source : Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis, Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 18.

La presse franco-américaine n'échappe cependant pas au contexte difficile des années 1930 : la baisse des revenus publicitaires, la chute du pouvoir d'achat des ménages francophones, la fermeture de la frontière canado-américaine à l'émigration canadienne-française, qui avait jusqu'alors permis de renouveler constamment le lectorat des journaux franco-américains, et l'assimilation progressive des communautés

³¹ Ce tableau est en partie tiré d'une liste que Perreault présente comme une sélection des journaux « les mieux connus » de l'époque. Nous y avons fait quelques ajouts.

francophones ébranlent les journaux les plus solides. Pour reprendre les mots de Robert B. Perreault, à partir de la Grande Dépression, « [newspapers] were disappearing more rapidly than others could be founded, and most new attempts, in spite of the efforts and good will of their creators, were doomed to die out³² ». Financièrement affaiblie, contrainte à emprunter et à traduire l'information diffusée par les agences de presse et les grands journaux anglophones qu'elle ne peut plus concurrencer, la presse d'information francophone est vouée à disparaître³³. Les Franco-Américains, bien qu'ils ne délaissent pas complètement l'usage du français, sont de plus en plus nombreux à opter pour les « grands quotidiens de langue anglaise, qui, selon certaines gens, étaient plus faciles à lire, avaient une apparence plus attrayante et offraient une plus grande variété de nouvelles et d'autres matières³⁴ ». Devenue un véritable média de masse au cours des années 1920, la presse anglophone offrait beaucoup plus pour un prix risible³⁵.

Face à cette réalité, les intellectuels franco-américains se replient sur les journaux militants qui, selon eux, peuvent et doivent survivre³⁶. Ils se donnent le devoir, par le

³² Robert B. Perreault, « The Franco-American Press : An Historical Overview », dans Claire Quintal, dir., *Steeple and Smokestacks. A collection of essays on the Franco-American experience in New England*, Worcester, Éditions de l'Institut Français, 1996, p. 331.

³³ Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, op.cit., p. 474-475. Quelques réussites sont toutefois à mentionner. La création du *Travailleur* de Worcester par Wilfrid Beaulieu en 1931, qui succède au quotidien *L'Opinion publique* disparu quelques mois plus tôt, est chaudement accueillie par les militants les plus convaincus de la survivance. En 1934, *Le Messenger* de Lewiston, principal journal franco-américain du Maine, devient quotidien, un véritable fait d'arme considérant la tendance générale. Aussitôt disparue en 1934, *La Tribune* est remplacée par une seconde édition quotidienne de *L'Indépendant* à Woonsocket. Cf. Edward Billings Ham, « Journalism and the French Survival in New England », *The New England Quarterly*, vol. 11, no 1, mars 1938, p. 101.

³⁴ Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », op.cit., p. 24.

³⁵ D'après Josaphat Benoit, « pour quelques centimes, les journaux américains offrent à leurs lecteurs quarante, soixante pages d'information, de faits sensationnels, de publicités alléchantes ». Les journaux francophones reçoivent évidemment moins de revenus publicitaires et ne s'étirent la plupart du temps que sur six à douze pages. Leurs tarifs, déjà plus élevés que leurs concurrents américains, suffisent à peine à l'impression et à la distribution. Cf. Josaphat Benoit, *L'âme franco-américaine*, op.cit., p. 143, 144, 148.

³⁶ Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, op.cit., p. 475; Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 335.

biais des feuilles d'opinion, de « se faire les porte-parole, les champions, les défenseurs du groupe et se limiter à l'information d'intérêt général pour tous les Franco-Américains, quels que soient la ville et l'État où ils demeurent³⁷ ». Edward Billings Ham a publié en 1938 de précieuses données (tableau 1.2.) sur la circulation des principaux journaux franco-américains, nous donnant ainsi une bonne idée de leur condition respective à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale.

Tableau 1.2. Circulation des principaux journaux franco-américains en 1938

Journal (ville)	Fréquence	Population franco-américaine	Circulation
<i>L'Avenir national</i> (Manchester)	Quotidien	29300	2115
<i>L'Étoile</i> (Lowell)	Quotidien	26341	4245
<i>L'Indépendant</i> (Fall River)	Quotidien	29800	3877
<i>L'Indépendant</i> (Woonsocket)	Quotidien	36020	3511
<i>Le Messenger</i> (Lewiston)	Quotidien	18800	5220
<i>L'Impartial</i> (Nashua)	Tri-hebdomadaire	11875	2140
<i>Le Travailleur</i> (Worcester)	Hebdomadaire	N.D.	13900
<i>La Justice</i> (Holyoke)	Hebdomadaire	11800	4500
<i>La Liberté</i> (Fitchburg)	Hebdomadaire	10700	7120
<i>Le Messenger</i> (New Bedford)	Hebdomadaire	N.D.	5187

Source : Edward Billings Ham, « Journalism and the French Survival in New England », *The New England Quarterly*, vol. 11, no. 1, mars 1938, p. 94-96.

Si une couverture énergique de la Deuxième Guerre mondiale par les journaux francophones semble leur avoir permis de se maintenir, au fur et à mesure qu'avancent les Trente Glorieuses, la vente des journaux franco-américains s'écroule au même rythme que chute le lectorat francophone³⁸. Les contrecoups sont manifestes dès les

³⁷ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 335.

³⁸ Selon Madeleine Giguère, les recensements américains dévoilent qu'en Nouvelle-Angleterre, environ 705 000 personnes ont été identifiées comme étant de « langue maternelle française » en 1940. Elles ne

années 1940. Journal reconnu de Manchester, *L'Avenir national* cesse d'être quotidien pour ne paraître que cinq fois par semaine, avant de s'éteindre en 1949. Scénario semblable pour le réputé quotidien *L'Étoile* de Lowell, qui n'est publié que trois fois par semaine de 1943 à sa disparition en 1957. Seul *L'Indépendant* de Fall River et *Le Messenger* de Lewiston, deux des journaux les plus influents de la Franco-Américanie, restent quotidiens au cours des années 1950 pour finalement étirer leurs parutions et cesser de paraître respectivement en 1962 et 1967. Selon Paul Paré, alors que vingt journaux existent encore en 1948, il n'en reste que sept en 1963 et ils sont pour la plupart agonisants³⁹. Les derniers journaux disparaissent les uns après les autres, si bien qu'après la disparition de *L'Action* de Manchester en 1971, *Le Travailleur* de Worcester est le dernier survivant des journaux franco-américains nés avant la Deuxième Guerre mondiale. Seuls quelques journaux communautaires de faible envergure créés dans les années 1970 dans un contexte de « renaissance culturelle », auxquels s'ajoutent les publications mensuelles des grandes mutuelles, seront encore en fonction à la disparition du *Travailleur* en 1978⁴⁰.

1.2.2. Caractéristiques et fonctions de la presse franco-américaine

Cet aperçu de l'évolution de la presse nous apparaissait nécessaire. Nous l'avons voulu très chronologique, pour bien en discerner les phases d'expansion et de déclin ainsi que pour repérer les publications s'étant distinguées par leur longévité. Celles ayant

sont que 414 000 en 1980. Aux dires de la démographe, rien n'indique dans ces recensements si le français est parlé ou maîtrisé par les répondants. Cf. Madeleine Giguère, « Y a-t-il de nos jours un marché pour le journal franco-américain? », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, *op.cit.*, p. 129, 147.

³⁹ Paul Paré, « A History of Franco-American Journalism », *op.cit.*, p. 258.

⁴⁰ Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », *op.cit.*, p. 22.

franchi les années 1940 sont souvent citées dans le *Travailleur*, parfois avec approbation, d'autres fois pour être rudement critiquées. Il importe à présent de décrire plus longuement les fonctions de la presse telles qu'elles apparaissent dans l'historiographie, en plus de présenter ses caractéristiques générales.

En ouverture du colloque que l'Institut français du Collège l'Assomption de Worcester consacre au journalisme franco-américain en 1984, Claire Quintal opine que « fonder un journal dans un Petit Canada tenait [...] de la gageure et d'un héroïsme forcené⁴¹ ». Nombreux sont les contemporains et les historiens qui, comme Quintal, ont souligné le dévouement, voire l'acharnement des journalistes franco-américains. Selon elle, ils étaient avant tout « des hommes enflammés de zèle pour une cause [...], celle de maintenir vivace le fait français en terre étatsunienne », auxquels elle prête un « désir évident d'encadrer ce peuple d'immigrants⁴² ».

Qui sont ces hommes? Nous soulignons précédemment le rôle des sociétés mutuelles dans le recrutement de professionnels canadiens-français. Inévitablement, les intellectuels à la barre des premiers journaux franco-américains viennent du Québec. Il s'agit souvent de jeunes diplômés qui, souffrant d'un manque de débouchés au Canada, se tournent vers une Nouvelle-Angleterre francophone alors en plein essor et se jettent dans le journalisme un peu à l'aveuglette⁴³. Progressivement, des Franco-Américains nés aux États-Unis, mais ayant pour la plupart fait leurs études au Québec⁴⁴, prennent le

⁴¹ Claire Quintal, « Préface », dans Claire Quintal, *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, *op.cit.*, p. 6.

⁴² *Ibid.*, p. 2.

⁴³ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, *op.cit.*, p. 131.

⁴⁴ En 1910, 3500 jeunes franco-américains étudient dans les collèges classiques du Québec. Cf. André Sénécal, « Journalisme et création romanesque en Nouvelle-Angleterre francophone, 1875-1936 », dans

relais. Les premiers comme les seconds n'ont pas de formation journalistique à proprement dit⁴⁵, ce qui n'empêche pas Ferdinand Gagnon de penser que le journalisme est « la seule profession à laquelle l'enseignement classique les a préparés⁴⁶ ». En somme, ce sont donc des laïcs instruits qui prennent parole et endossent la responsabilité de défendre, de promouvoir et de préserver la culture canadienne-française en Nouvelle-Angleterre.

Les journaux franco-américains et les intellectuels qui étaient à leur barre ont contribué de maintes façons à l'essor et à la vitalité de la présence canadienne-française dans les différents États du Nord-est américain. Louise Péloquin-Faré décrit la nature de cette contribution comme un « appui aux autres bastions culturels et linguistiques, aux milieux familial, scolaire, paroissial et social⁴⁷ ». Plusieurs chercheurs ont, comme elle, présenté la presse comme un instrument complémentaire, qui a « secondé et intensifié l'œuvre des autres institutions ethniques⁴⁸ ». Les journalistes ont plaidé pour la fidélité à la langue française et aux mœurs canadiennes-françaises en plus d'instruire les Franco-Américains, les aidant à mieux s'adapter à « une ambiance anglophone, protestante, urbaine et industrielle, milieu étrange par rapport à celui de leur mère patrie⁴⁹ ». Ils ont

Claude Poirier, dir., *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Québec, PUL, 1994, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 146. Il n'existe pas d'institutions francophones d'études supérieures octroyant le baccalauréat ès arts en Nouvelle-Angleterre avant la fondation à Worcester du Collège de l'Assomption, en 1904. Il sera rejoint par le Collège Mont-Saint-Charles de Woonsocket, créé en 1924.

⁴⁵ Selon Aurélien Leclerc, le journalisme s'enseigne depuis le XIX^e siècle aux États-Unis et depuis le début du XX^e siècle au Canada anglais. Au Québec, la discipline n'est enseignée qu'à partir de 1967. Cf. Aurélien Leclerc, *L'entreprise de presse et le journaliste*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1991, p. 67.

⁴⁶ Cité dans Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, *op.cit.*, p. 131.

⁴⁷ Louise Péloquin-Faré, *L'identité culturelle : Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, Paris, Crédif, 1983, p. 79.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 78.

⁴⁹ Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », *op.cit.*, p. 27.

aussi servi de guides pour leur communauté. En 1938, dans un article qu'il signe d'un pseudonyme dans *Le Travailleur*, Philippe-Armand Lajoie avance qu'« un groupement franco-américain sans journal de langue française est un peu comme un navire sans boussole⁵⁰ ». L'historiographie abonde dans le même sens.

Évidemment, plusieurs journaux francophones se sont voués à l'information, réservant plusieurs pages à l'actualité franco-américaine locale et régionale, mais aussi canadienne et américaine. Maximilienne Tétreault ajoute que les journaux ont « [permis] aux Franco-Américains de se retrouver, malgré les distances entre les villes, de s'apprécier et de constater les progrès qui se faisaient⁵¹ ». On y faisait la promotion de tout ce qui concernait la culture franco-américaine, en annonçant notamment tout événement digne d'intérêt : commémoration, célébration, festival, congrès, convention, etc. Plusieurs journaux ont également ouvert leurs pages à divers penseurs, écrivains ou poètes. De nombreux feuilletons, romans et thèses y ont d'abord été diffusés avant d'être édités. Le roman *Canuck* de Camille Lessard, publié dans les pages du *Messenger* de Lewiston, en représente l'un des exemples les plus connus⁵².

Il ressort cependant très clairement que la presse franco-américaine dans son ensemble est une presse d'idées et de combat beaucoup plus qu'une presse

⁵⁰ Bourdon [Philippe-Armand Lajoie], « Au rucher du New Hampshire », *Le Travailleur*, 9 juin 1938, p. 2; cité dans Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 335. Nous reviendrons plus tard sur les raisons qui ont pu pousser des intellectuels de la trempe de Lajoie, rédacteur en chef d'un des quotidiens les plus influents de la Franco-Américanie, à écrire dans *Le Travailleur*.

⁵¹ Maximilienne Tétreault, *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre avec une liste chronologique des journaux publiés dans les états de l'Illinois, Michigan, Minnesota, New York et de la Nouvelle-Angleterre*, Thèse de doctorat (histoire), Marseille, Imprimerie Ferran, 1935, p. 133.

⁵² André Sénécal, « Journalisme et création romanesque », *op.cit.*, p. 147-148.

d'information. Les enjeux qui mobilisent la presse francophone tout au long de l'histoire franco-américaine sont multiples : les nominations cléricales, la fondation de paroisses nationales, la fondation d'écoles et de collèges franco-américains, la part de l'enseignement du français à l'école, l'anglicisation du culte à l'église, etc. Ces enjeux sont évidemment les mêmes qui divisent les intellectuels franco-américains radicaux et modérés qui en sont à la barre. Ainsi, au fil des campagnes menées pour la défense des intérêts franco-américains, des allégeances intellectuelles se dessinent au sein de la presse franco-américaine. Tentons, pour y voir plus clair, une récapitulation des épisodes les plus marquants ayant impliqué la presse et ses journalistes.

1.2.3. Les luttes de la presse et de ses intellectuels pour la survivance

Dès son apparition en Nouvelle-Angleterre, la presse francophone s'est montrée combative et militante. Ses animateurs ont défendu la présence de leurs communautés dans la société américaine, luttant pour les droits civiques et religieux des émigrés canadiens-français tout en veillant à leur avancement politique. Relevons par exemple le cas de Ferdinand Gagnon qui, après avoir plaidé pour le rapatriement des migrants au nord de la frontière⁵³, mobilise son journal pour défendre la présence canadienne-française aux États-Unis face aux perceptions émises à son endroit, notamment à l'occasion de l'Affaire des Chinois de l'Est⁵⁴. Au lendemain de cet épisode, plusieurs

⁵³ Pour contrer l'exode et veiller au retour des migrants, l'Assemblée législative du Québec vote une loi de rapatriement en 1875. Il crée la colonie de La Patrie et nomme, entre autres, Gagnon comme agent de rapatriement. Cette campagne est un échec. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, op.cit., p. 56.

⁵⁴ Gagnon, avec les principales élites franco-américaines de l'époque, conteste en 1881 le contenu d'un rapport du Massachusetts Department of Labor and Industries dont le responsable, Carroll D. Wright, a utilisé l'appellation « Chineses of the Eastern States » pour désigner les travailleurs canadiens-français de la région. Voir à ce sujet les travaux de Pierre Anctil, « Chinese of the Eastern States, 1881 », *Recherches*

intellectuels, Gagnon en tête, font la promotion de « la naturalisation sans l'assimilation », c'est-à-dire qu'ils encouragent leurs compatriotes à s'établir définitivement en terre américaine et à devenir citoyens américains de manière à défendre les intérêts des communautés francophones en Nouvelle-Angleterre, sans pour autant abandonner leur culture et leur héritage catholique et francophone⁵⁵.

À la fin du XIX^e siècle, la presse œuvre de pair avec les sociétés mutuelles lors de diverses campagnes menées pour obtenir des prêtres de leur langue et de leur nationalité pour les communautés naissantes, puis pour la création de paroisses nationales séparées. Or, si le dénouement est positif pour la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes de Fall River, les campagnes menées à Ware, à Brunswick, à Danielson et à North Brookfield sont moins fructueuses, et ce, malgré la forte prédominance des catholiques francophones sur les catholiques irlandais dans ces paroisses⁵⁶. Au début du XX^e siècle, des démarches du genre sont aussi enclenchées au niveau diocésain, alors

sociographiques, vol. 22, no 1, 1981, p. 125-131; Pierre Anctil, « L'identité de l'immigrant québécois en Nouvelle-Angleterre. Le rapport Wright de 1882 », *Recherches sociographiques*, vol. 22, no 3, 1981, p. 331-359.

⁵⁵ L'Affaire des « Chinois de l'Est » a engendré une importante réflexion chez les élites canadiennes-françaises en Nouvelle-Angleterre quant à la justification de leur existence et de leur survie culturelle en terre américaine. La naturalisation apparaît rapidement comme un enjeu incontournable. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, *op.cit.*, p. 61-77.

⁵⁶ Ces campagnes menées dans les différentes communautés ont beaucoup attiré l'attention des chercheurs. Si Yves Roby en offre un résumé analytique intéressant, Robert Rumilly et Maximilienne Tétreault nous en offre une chronique étoffée. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, *op.cit.*, p. 162-178; Robert Rumilly, *L'histoire des Franco-Américains*, *op.cit.*, Chapitre XII, XVII et XIX; Maximilienne Tétreault, *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain*, *op.cit.*, p. 101-114. Voir aussi : Philip T. Silvia Jr, « The "Flint Affair": French-Canadian Struggle for "Survivance" », *The Catholic Historical Review*, vol. 65, no 3, juillet 1979, p. 414-435. Il importe de mentionner que si ces différentes campagnes ont reçu tant d'attention, c'est surtout à cause des péripéties spectaculaires qui s'y sont déroulées : refus de l'évêque ou de Rome, boycottage par les paroissiens des œuvres paroissiales et diocésaines, manifestations de protestation, non-paiement de la dîme ou des bancs à l'Église, excommunication, etc. Considérant que, selon Rumilly, il existe 138 paroisses nationales en 1911, puis 178 en 1949, on peut avancer sans se tromper que la réponse des évêques américains à leurs paroissiens francophones s'est avérée positive dans une forte majorité de cas. Ce fait n'efface cependant pas les multiples tentatives d'anglicisation du culte qui ont suivi. *Le Travailleur* en traite abondamment.

que la presse se mobilise à plusieurs reprises pour la nomination d'un évêque franco-américain dans les différents diocèses où les francophones représentent la majorité pratiquante. Ils y voient la solution à bien des maux au niveau paroissial. Après quelques échecs, un premier évêque franco-américain, Mgr Georges-Albert Guertin, est finalement nommé à la tête du diocèse de Manchester en novembre 1906.

Au-delà des démarches visant la nomination d'un clergé francophone, la presse s'est élevée contre les différentes menaces assimilatrices auxquelles ont été confrontés les Franco-Américains. Les intellectuels franco-américains de toutes allégeances ont uni leurs efforts à différentes reprises face à l'émergence d'un discours nativiste et américaniste lié à l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, la Première Guerre mondiale ayant suscité une véritable crainte de tout ce qui est « étranger ». Les chefs de file franco-américains cherchent par exemple à contrer les efforts des gouvernements américains, tant au niveau étatique que fédéral, qui tentent par tous les moyens d'assimiler les « Américains à trait d'union », notamment en légiférant pour contrôler la presse non anglophone ou encore pour diminuer la part d'enseignement des langues étrangères dans les écoles privées et paroissiales⁵⁷. Les intellectuels critiquent également le système de la *Corporation Sole* qui garantit le plein contrôle des fonds paroissiaux et même des bâtiments, souvent érigés par les paroissiens eux-mêmes, aux diocèses de certains États, dirigés par des évêques irlandais qui peuvent en disposer à leur guise. Les élites franco-américaines qui mènent les campagnes pour l'autonomie des paroisses s'adressent d'abord à la législature étatique, puis à Rome, où ils essuient échec par-dessus échec.

⁵⁷ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 222-230.

Nous l'avons mentionné, les intellectuels de toutes allégeances se sont la plupart du temps unis dans l'objectif de protéger la langue française et d'assurer l'intégrité des institutions nationales. Or, à mesure qu'avance le XX^e siècle et que l'on constate qu'un nombre inquiétant de jeunes franco-américains abandonnent l'usage du français, des divisions apparaissent et la tension monte au sein du milieu intellectuel franco-américain. Les élites ne s'entendent pas sur les moyens à mettre de l'avant pour assurer la survivance. Aux plus convaincus, bornés à l'idée de recréer « le plus exactement possible le Québec en Nouvelle-Angleterre⁵⁸ » et qui remettent constamment en question l'autorité des évêques, s'opposent des intellectuels plus modérés qui, sans que leurs convictions en soient affaiblies, prônent le respect de l'autorité du clergé et plaident pour l'adaptation des paroisses franco-américaines à la vie américaine. Le clivage du milieu intellectuel franco-américain, manifeste depuis le tournant du siècle, atteindra son paroxysme avec l'agitation sentinelliste. Richard Sorrell, qui a consacré une thèse au sujet, identifie cet épisode comme « l'Armageddon de cinquante années de lutte pour la survivance en Nouvelle-Angleterre⁵⁹ ». Cette crise a été largement couverte et analysée sous toutes ses facettes par une panoplie de chercheurs. Or, comme son dénouement est lié d'une certaine façon à l'apparition de notre source principale, il importe qu'on s'y attarde plus longuement.

Au début des années 1920, en réaction à l'action des nativistes qui prennent le clergé catholique pour cible, les évêques des États-Unis sont préoccupés par la nécessité

⁵⁸ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1776-1930)*, op.cit., p. 270.

⁵⁹ Richard-S. Sorrell, « *La Sentinelle et La Tribune*. Le rôle joué par ces journaux de Woonsocket dans la Sentinelle », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, op.cit., p. 35. Cet article est basé sur sa thèse de doctorat, cf. Richard-S. Sorrell, *The Sentinelle Affair (1924-1929) and the Militant Survivance: The Franco-American Experience in Woonsocket, Rhode Island*, thèse de doctorat (histoire), State University of New York at Buffalo, 1975.

de solidifier l'Église catholique américaine, qu'ils désirent forte, unie et homogène. Cette préoccupation s'ajoute à l'incapacité chronique des paroisses à veiller à un enseignement de qualité au secondaire, qui pousserait trop de familles à préférer l'école publique pour leurs enfants. Dans une logique centralisatrice, l'évêque de Providence, Mgr William Hickey, décide en 1922 de créer des écoles supérieures sous l'égide diocésaine, établies grâce aux contributions des paroisses de leur région. Les radicaux y voient « une menace mortelle à l'intégrité de la paroisse nationale⁶⁰ ». Depuis quelques années, les élites franco-américaines du Rhode Island entretiennent l'idée de fonder un collège franco-américain dans la ville de Woonsocket. L'initiative semble vouée à l'échec par manque de fonds, jusqu'à l'intervention de Mgr Hickey, qui exige cependant que l'institution soit ouverte aux catholiques de toutes origines. L'implication de l'évêque contribue à la mise en œuvre du projet et le Collège Mont-Saint-Charles ouvre ses portes en 1924.

Tout au long du processus, modérés et radicaux sont divisés quant à la gestion du projet. Mgr Hickey s'attire les éloges des intellectuels de *La Tribune*, quotidien de Woonsocket. Un nouveau journal créé en 1924, *La Sentinelle*, tient un tout autre discours. Son principal animateur, Elphège-J. Daignault, avocat et meneur de l'Ordre des Croisés, une société secrète qui réunit les penseurs les plus militants de la survivance franco-américaine, prête au clergé irlandais l'intention d'angliciser les paroisses nationales franco-américaines et d'assimiler pour de bon les francophones de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, non seulement Daignault accuse Mgr Hickey de vouloir contrôler le collège pour faciliter l'anglicisation des Franco-Américains, mais il

⁶⁰ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 244.

pourfend littéralement tout Franco-Américain qui ose appuyer les démarches de l'évêque d'origine irlandaise. Même Mgr Guertin, seul évêque franco-américain, est présenté comme « un apôtre de la déchéance française⁶¹ » pour avoir donné son appui au projet de son homologue de Providence.

Cette opposition au sujet de la fondation du collège, à l'apparence banale, représente l'élément déclencheur d'une querelle qui opposera sur quatre ans *La Tribune* et *La Sentinelle*. Ce duel idéologique, au cours duquel des accusations et des injures virulentes fusent de part et d'autre, s'amplifie continuellement. En 1927, Daignault et une soixantaine de « sentinellistes » lancent des poursuites judiciaires contre douze corporations paroissiales, ce qui met en cause le diocèse même, à qui ils reprochent le détournement des fonds paroissiaux. En parallèle, ils mobilisent *La Sentinelle* pour appeler au boycottage des institutions du diocèse et à l'arrêt du financement des œuvres paroissiales. L'évêque Hickey présente cette campagne comme une « conspiration contre l'existence même de l'Église⁶² », ce que s'empressent de relayer les journaux antisentinellistes. La division de l'élite franco-américaine est à son paroxysme. L'escalade s'achève enfin en 1928 : les militants sentinellistes sont excommuniés et le journal qui leur sert de tribune est mis à l'index par Rome. Les sentinellistes se repentent l'année suivante, ce qui met un terme à ce que Josaphat Benoit décrit comme « l'épisode le plus tragique, la page la plus sombre, le seul passage indigne des annales franco-américaines⁶³ ».

⁶¹ *Ibid.*, p. 253.

⁶² *Ibid.*, p. 257.

⁶³ Josaphat Benoit, *L'âme franco-américaine, op.cit.*, p. 226.

Si, en apparence, l'épisode sentinelliste ne concerne qu'un diocèse, voire qu'une seule ville, il a eu des répercussions partout en Nouvelle-Angleterre et même au Québec⁶⁴, où une grande partie du clergé québécois se montre favorable aux sentinellistes. Cet intérêt général s'explique par l'enjeu sous-jacent de la lutte : la relation entre la langue et la foi. Le camp sentinelliste défend la primauté de la langue, essentielle à la préservation de la foi. L'historiographie relève un certain gallicanisme dans son discours. Les antisentinellistes, identifiés comme des tenants de l'ultramontanisme, soutiennent la primauté de l'Église sur les soucis ethniques et reprochent aux premiers leur nationalisme outrancier⁶⁵. Les principaux journaux de la Nouvelle-Angleterre, tout comme les grandes sociétés mutuelles, ont participé à l'escalade des tensions. S'ils se gardent bien d'employer le ton des deux journaux de Woonsocket, *L'Opinion publique* de Worcester, *L'Indépendant* de Fall River et *L'Impartial* de Nashua prennent position en faveur des sentinellistes, tandis que *L'Avenir national* de Manchester et *La Justice* de Holyoke soutiennent *La Tribune* et se soumettent à l'autorité du clergé. Les grandes mutuelles ne sont pas en reste. L'Association Canado-Américaine (ACA), présidée par Daignault, s'oppose tout au long du conflit à l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (USJBA) qui se range derrière l'épiscopat irlandais⁶⁶. La crise a même déchiré le clergé franco-américain ; des prêtres

⁶⁴ Lionel Groulx fait la promotion de la *Sentinelle* avant d'afficher une certaine neutralité à mesure que les actions des sentinellistes se radicalisent. Cf. Damien-Claude Bélanger, « Chapitre IV. Groulx et la crise sentinelliste », *Lionel Groulx et la Franco-Américanie*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2000, p. 133 à 161. Henri Bourassa pourfendra quant à lui les sentinellistes dans une série d'éditoriaux publiés dans *Le Devoir* du 15 au 19 janvier 1929. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 259-260.

⁶⁵ Richard-S. Sorrell, « *La Sentinelle* et *La Tribune* », op.cit., p. 37.

⁶⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 255.

soutiennent les contestataires, alors que d'autres les dénoncent du haut de leur chaire⁶⁷. Certains curés sont d'ailleurs destitués à la suite du conflit, accusés d'avoir été trop sympathiques aux sentinellistes, alors que certains ardents antisentinellistes reçoivent des décorations ou sont promus dans la hiérarchie ecclésiastique⁶⁸. D'une certaine façon, le dénouement de la crise sentinelliste a refroidi les ardeurs de bien des membres du bas clergé qui militaient jusqu'alors activement pour la survivance intégrale de l'héritage canadien-français en Nouvelle-Angleterre. Après la crise, les élites laïques sont en quelque sorte appelées à prendre la relève, ou du moins, à endosser une part encore plus large de responsabilité dans le destin de la Franco-Américanie⁶⁹.

À la lumière du portrait que nous venons d'en faire, il apparaît avec évidence que la presse écrite représente une source tout indiquée pour étudier de front la pensée des intellectuels franco-américains. Plusieurs journaux ont véhiculé les écrits de ces intellectuels, qui considéraient la presse comme un médium de choix pour commenter l'actualité et diffuser leurs idées et leurs points de vue. Or, la crise sentinelliste, nous l'avons démontré, a provoqué une importante rupture parmi les élites de la survivance. Avec le déclin des communautés franco-américaines, dont les signes sont de plus en plus évidents au cours des années 1930 et 1940, les tenants de la ligne modérée apparaissent de plus en plus comme les promoteurs d'une survivance partielle. Ceux qui tiennent la ligne radicale, rangés derrière les sentinellistes au cours des années 1920, estiment cependant que même s'ils ont subi un affront de taille, « la bataille est morte seulement

⁶⁷ *Ibid.*, p. 255.

⁶⁸ Robert Rumilly, « Chapitre XLV. Destitution de prêtres », *Histoire des Franco-Américains*, *op.cit.*, p. 408-424, 457.

⁶⁹ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 335.

pour ceux qui sont morts⁷⁰ ». Après 1929 et encore plus clairement après la Deuxième Guerre mondiale, ils semblent être les seuls à vouloir poursuivre la lutte pour la survivance intégrale et le maintien coûte que coûte des communautés franco-américaines en Nouvelle-Angleterre. Ce sont ces derniers que nous identifierons, dans les chapitres qui suivent, comme les « intellectuels de la survivance franco-américaine » et c'est à leur discours que nous nous intéressons.

1.3. LE TRAVAILLEUR

Le journal *Le Travailleur*, fondé en 1931 à Worcester par Wilfrid Beaulieu, apparaît rapidement comme l'un des principaux porte-paroles de la survivance franco-américaine au cours des décennies suivant sa création. Il représente ainsi, à notre avis, une source incontournable pour étudier le long déclin du fait français en Nouvelle-Angleterre après 1945 et pour analyser la pensée et la réaction des intellectuels de la survivance devant l'anglicisation et l'assimilation progressive de leurs communautés. Nous tâcherons dans les lignes qui suivent d'en présenter les principales facettes.

Quelques travaux ont déjà accordé une attention particulière au *Travailleur* et à son directeur. Armand Chartier a d'abord consacré un long article à la biographie de Wilfrid Beaulieu⁷¹, accordant au passage beaucoup d'attention aux combats qu'il a menés dans les pages de son journal. Bien qu'on puisse lui reprocher une attitude ouvertement bienveillante à l'égard de l'intellectuel, Chartier a le mérite de s'attarder

⁷⁰ Ces paroles d'Elphège-J. Daignault sont citées dans Richard Sorrell, « *La Sentinelle et La Tribune* », *op.cit.*, p. 44.

⁷¹ Armand Chartier, « Wilfrid Beaulieu : L'homme et l'œuvre », dans Claire Quintal, dir, *Le journalisme de langue française aux États-Unis*, *op.cit.*, p. 50-80.

aux différentes influences idéologiques de Beaulieu tout en accordant beaucoup d'espace à l'analyse de sa pensée. Claire Quintal a quant à elle livré, dans une conférence présentée en marge du dépôt des archives de Beaulieu à la Boston Public Library, un survol de la vie du directeur enrichi par de nombreux extraits d'une entrevue réalisée avec ce dernier peu avant sa mort⁷². Trois mémoires de maîtrise ont aussi été consacrés au *Travailleur*. Steve Harbour a étudié les perceptions contenues dans les pages du journal au sujet des événements liés à la Deuxième Guerre mondiale⁷³. Avant lui, dans une étude plus convaincante, Josiane Moulary a cherché à comparer la réalité sociale franco-américaine selon diverses sources avec l'image qu'en a projetée le *Travailleur* entre 1931 et 1940⁷⁴, un exercice qui lui a permis d'affirmer que le contenu du journal de Beaulieu reflétait une image beaucoup plus positive que ce que la situation laissait présager à ce moment. Janine Thériault, qui consacre son mémoire de maîtrise⁷⁵ à l'étude de l'idéologie de la survivance dans *Le Travailleur*, réfute le constat de Moulary et avance plutôt que les textes publiés dans le journal constituent un long cri d'alarme devant une population en voie d'assimilation. Or, bien qu'elle prétende que les cadres temporels de son étude correspondent à l'ensemble de la parution du *Travailleur*, de 1931 à 1978, Thériault a concentré son attention sur les premières vingt-cinq années

⁷² Claire Quintal, « Wilfrid Beaulieu, Sentinel of "Survivance", the man and his work », dans Oda Beaulieu, dir., *Wilfrid Beaulieu et son journal Le Travailleur. Actes du symposium tenu à l'occasion de l'ouverture des Archives Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur sous les auspices conjoints de la Société Historique Franco-Américaine et de la Bibliothèque Publique de Boston*, Manchester, Imprimerie Lafayette, 1982, p. 45-54.

⁷³ Steve Harbour, *Le Travailleur, les Franco-Américains de Worcester, Massachusetts, et la Deuxième Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 1992, 124 p.

⁷⁴ Josiane Moulary, *Le Travailleur et les Franco-Américains du Massachusetts de 1930 à 1940*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 1980, 136 p.

⁷⁵ Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain : Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, 175 p.

du journal, ne consacrant finalement que cinq pages de son mémoire aux deux dernières décennies de son existence. Enfin, dans une étude plus récente, Mathieu Noël a cherché à analyser le contenu idéologique du journal de sa création à 1950 et à déterminer les enjeux sociopolitiques abordés dans ses pages⁷⁶. On constate ainsi que l'attention portée dans ces quelques travaux aux années qui nous intéressent est pratiquement nulle, surtout en ce qui concerne la période 1960 à 1978. Les contributions respectives de leurs auteurs représentent cependant une solide base qui orientera plusieurs de nos observations.

1.3.1. Portrait de Wilfrid Beaulieu, fondateur et unique directeur du *Travailleur*

Né en 1900 de parents canadiens-français dans le Petit Canada de Lowell, Wilfrid Beaulieu passe son enfance à Trois-Pistoles. Il fait ses études au Séminaire de St-Alphonse à Sainte-Anne-de-Beaupré, au Collège Bourget de Rigaud puis au Collège de Saint-Laurent auprès des Pères de Sainte-Croix. Diplômé de l'Université de Montréal en 1920, Beaulieu se lance dans le monde du journalisme dès la fin de ses études. En fait, il le fait plus par nécessité que par vocation, lui qui, selon Claire Quintal, n'avait jamais pensé y faire carrière⁷⁷. Il œuvre pour *Le Devoir* d'Henri Bourassa pendant quatre ans comme correcteur d'épreuves, puis comme reporter, avant de retourner en Nouvelle-Angleterre en 1924 et de s'installer à Woonsocket, alors que la communauté est en pleine ébullition. S'impliquant auprès des sentinellistes dans leur lutte contre l'épiscopat

⁷⁶ Mathieu Noël, « *Le Travailleur* de Worcester et la lutte pour la survivance de la Franco-Américanie, 1931-1950 », *Francophonies d'Amérique*, no 35, printemps 2013, p. 67-78.

⁷⁷ L'avocat Antonio Perreault aurait aidé Beaulieu, alors « sans ressource », à se trouver un emploi au *Devoir*, qu'il quittera quatre ans plus tard parce que George Pelletier, alors secrétaire de la rédaction, lui aurait refusé une augmentation de salaire. Cf. Claire Quintal, « Wilfrid Beaulieu, Sentinel of "Survivance" », *op.cit.*, p. 46.

irlandais, il travaille successivement pour *La Sentinelle* de Woonsocket, *L'Étoile* de Lowell et *L'Opinion publique* de Worcester, dont il sera le rédacteur en chef de 1927 jusqu'à la faillite du journal en 1931. Beaulieu est d'ailleurs l'un des sentinellistes excommuniés pour avoir participé à l'initiative judiciaire contre le diocèse de Providence en 1927. Le récit qu'il en fait à Claire Quintal révèle qu'il a pris l'annonce de son excommunication avec un grain de sel. Convaincu que l'action des sentinellistes était juste, il sera à ses dires l'un des derniers à se repentir⁷⁸. Beaulieu fondera finalement son propre journal, *Le Travailleur*, à Worcester le 10 septembre 1931. En tant qu'ardent défenseur de la survivance franco-américaine, il occupera différentes fonctions au sein de quelques institutions qui y sont vouées⁷⁹. Cependant, Beaulieu consacre la plus grande part de ses énergies, et ce, jusqu'à la fin de sa vie, à la publication du *Travailleur*, qu'il considère comme un outil beaucoup plus efficace pour arriver à ses fins. Beaulieu s'éteint en 1979.

Quelques chercheurs ont identifié les modèles et les influences intellectuelles de Wilfrid Beaulieu. Armand Chartier lui trouve des affinités avec Louis Veillot et Léon Bloy, auxquels il compare la fougue, la combativité et l'intransigeance de l'intellectuel franco-américain. Chartier avance aussi que les idées de Charles Maurras, ardent

⁷⁸ Claire Quintal, « Wilfrid Beaulieu, Sentinel of "Survivance" », *op.cit.*, p. 48. Il ne faut cependant pas se méprendre : même s'il ne se gêne pas pour pourfendre certaines décisions de l'épiscopat, Beaulieu est profondément catholique. Cela dit, la sauvegarde de la foi catholique chez les Franco-Américains dépend selon lui, comme pour les sentinellistes, de la préservation de la langue française et c'est donc la défense de cette dernière qui doit prévaloir.

⁷⁹ Vice-président de l'Alliance Française de Worcester et militant du groupe gaulliste *France Forever* pendant la Deuxième Guerre mondiale, Beaulieu est nommé membre du Comité permanent de la survivance française en Amérique en 1946, puis est l'un des six fondateurs du Comité d'orientation franco-américaine, créé en octobre 1947. Il démissionnera cependant rapidement de ces deux derniers comités, en 1950 et en 1948 respectivement, pour retrouver une liberté de pensée et d'expression qu'il prétendait alors avoir perdu. Cf. Rosaire Dion-Lévesque, « M. Wilfrid Beaulieu », *Silhouettes franco-américaines*, Manchester, Publications de l'ACA, 1957, p. 43. Sur son départ du Comité d'orientation, voir aussi : Wilfrid Beaulieu, « J'ai choisi », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

nationaliste anticatholique de l'*Action française*⁸⁰, auraient eu une grande influence sur Beaulieu. Le monarchisme de Maurras rejoindrait l'admiration qu'entretient Beaulieu pour la France d'Ancien Régime et tous deux partageraient un même mépris pour le matérialisme et les valeurs capitalistes⁸¹. Il semble cependant que les affinités de Beaulieu avec ces quelques penseurs français ne soient toujours que partielles : Veillot est un ardent ultramontain, l'anticatholique Maurras a quant à lui appuyé le régime de Vichy alors que Beaulieu s'est fait l'un des principaux représentants franco-américains de la France libre du général de Gaulle au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Ces figures plaçaient cependant la nation au sommet de leurs préoccupations et étaient de grands libres penseurs qui, comme Beaulieu, avaient le courage de leurs idées.

Les sources intellectuelles canadiennes-françaises de Beaulieu sont également multiples. Chartier ne manque pas de mentionner les influences de Mgr Laflèche, pour son conservatisme et son attachement aux traditions, de Mgr Paquet pour la vocation qu'il attribue à la race française en Amérique et de Mgr Villeneuve⁸², cardinal et archevêque de Québec de qui Beaulieu dit le plus grand bien dans *Le Travailleur*, soulignant son intérêt sincère pour le sort des minorités francophones en Amérique du Nord⁸³. Les affinités entre Beaulieu et le chanoine Lionel Groulx sautent également aux yeux à bien des égards. Ils partagent un même culte du passé et une même conception du caractère indissociable de la langue et de la religion. Il nous est possible d'avancer qu'Henri Bourassa, grand nationaliste et ardent défenseur des droits des communautés

⁸⁰ Armand Chartier, « Wilfrid Beaulieu : L'homme et l'œuvre », *op.cit.*, p. 50-51.

⁸¹ C'est du moins ce qu'avance Janine Thériault dans son mémoire. Cf. Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain*, *op.cit.*, p. 56.

⁸² Armand Chartier, « Wilfrid Beaulieu : L'homme et l'œuvre », *op.cit.*, p. 51-52.

⁸³ Wilfrid Beaulieu, « Sur la mort d'un grand ami », *Le Travailleur*, 30 janvier 1947, p. 1 et 4.

francophones du Canada dont le franc-parler et la liberté de pensée ont fait le renom, ait pu influencer fortement Wilfrid Beaulieu et qu'il lui ait servi de modèle à son passage au *Devoir*. Les positions ultramontaines de Bourassa au sujet de la crise sentinelliste et sa condamnation des « agitateurs » viendront cependant jeter un froid entre les deux hommes et vaudront quelques boutades au directeur du *Devoir* dans les pages du *Travailleur*⁸⁴.

Terminons en mentionnant l'influence évidente sur Beaulieu de Ferdinand Gagnon, à qui il voue une profonde admiration et de qui il s'inspire pour la ligne idéologique du *Travailleur*, dont le nom même vient du journal fondé par Gagnon à Worcester cinquante-sept ans plus tôt. Le premier numéro du journal rend d'ailleurs hommage au père du journalisme franco-américain et à son combat pour le maintien de la langue française et du catholicisme en Nouvelle-Angleterre. Enfin, Beaulieu mentionne lui-même qu'il a voué une profonde admiration aux opposants du règlement XVII en Ontario, notamment à Samuel Genest, un « personnage extraordinaire » qu'il décrit comme « un combattif de la plus belle eau qui a fait l'admiration de tous les Franco-Ontariens, de tous les Québécois⁸⁵ ».

⁸⁴ Thériault relève quelques articles publiés dans les années 1930, dans lesquels on accuse notamment Bourassa de « brûler ce qu'il a jadis adoré ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « Bourassa devient gâteaux », *Le Travailleur*, 16 mai 1935, p. 1; cité dans Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain*, *op.cit.*, p. 58. Beaulieu revient également sur la crise sentinelliste dans les pages du *Travailleur* à la publication par Robert Rumilly de la biographie de Bourassa, une année après son décès, pour remettre à nouveau en question la réaction de Bourassa au sujet des sentinellistes. Beaulieu republie d'ailleurs, sur trois numéros, les chapitres complets que Rumilly consacre au sujet. Cf. Wilfrid Beaulieu, « L'épisode sentinelliste », *Le Travailleur*, 4, 11 et 18 février 1954.

⁸⁵ Claire Quintal, « Wilfrid Beaulieu, Sentinel of "Survivance" », *op.cit.*, p. 46. Chartier ajoute que Genest aurait même été un « héros de jeunesse » de Beaulieu. Cf. Armand Chartier, « Wilfrid Beaulieu : L'homme et l'œuvre », *op.cit.*, p. 72.

Bien que devenu un sincère Franco-Américain, Beaulieu n'en conserve pas moins un profond attachement au Québec où il a passé les vingt-quatre premières années de sa vie. Jumelées à ses influences intellectuelles, ces années passées au Québec ont assurément solidifié les assises de sa foi catholique et contribué à façonner sa conception de la survivance canadienne-française, une conception qui explique certainement son affiliation aux sentinellistes à son arrivée en Nouvelle-Angleterre.

1.3.2. Idéologie et ligne éditoriale du journal

Le Travailleur est certainement à l'image de son directeur, d'autant plus que ce dernier en est également le copropriétaire, l'éditeur et le rédacteur en chef. Le journal n'a pas été fondé avec l'objectif de rapporter des informations et des nouvelles de manière factuelle et détachée. Comme Beaulieu le mentionne dans le premier numéro qui paraît le 10 septembre 1931, *Le Travailleur* est avant tout un journal d'idées, auquel il donne la vocation de promouvoir la culture franco-catholique et de défendre la survivance de la population franco-américaine en Nouvelle-Angleterre : « *Le Travailleur* est un journal militant, n'en déplaise à certains. Militant veut dire pour nous : tout équipé, prêt au combat et à la défense de nos droits, sans pour cela hurler sans cesse le cri de guerre⁸⁶ ». Fidèle à l'idéologie de la survivance intégrale des communautés telle que promue par les radicaux, il veillera à dénoncer toute tentative assimilatrice, sans toutefois épargner les élites franco-américaines plus modérées, les élites religieuses anglicisantes et le « peuple lâcheur » qui abandonne l'usage du français.

⁸⁶ Wilfrid Beaulieu, « Notre premier numéro », *Le Travailleur*, vol. 1, no 1, 10 septembre 1931, p. 1.

Aux dires de Rosaire Dion-Lévesque, *Le Travailleur* était en 1957 « le plus grand protecteur de nos droits français en pays américains⁸⁷ ». Armand Chartier considère quant à lui que le journal devient rapidement après sa création le porte-parole de la survivance du fait français en Nouvelle-Angleterre⁸⁸. Il nous semble être accompagné dans cette fonction par *L'Indépendant* de Fall River et *L'Étoile* de Lowell, qui ont pris position aux côtés des radicaux lors de la crise sentinelliste. On peut d'ailleurs avancer sans se tromper que *Le Travailleur* prend en quelque sorte la relève de *La Sentinelle* d'Elphège Daignault, lui-même collaborateur au nouveau journal, dans une mouture certes plus diplomate, mais qui sait se faire tout aussi intransigeante. En 1935, Beaulieu positionne lui-même son journal en ce sens : « Après la disparition de *La Sentinelle* de Woonsocket, qui venait de livrer une rude et nécessaire bataille, un journal libre du genre du *Travailleur* s'imposait⁸⁹ ». Quelques indices nous laissent effectivement croire, comme le prétend Beaulieu, que son journal est plus indépendant⁹⁰ que les autres journaux voués à la survivance et qu'il a moins de contraintes quant au contenu qu'il publie. Les rédacteurs en chef respectifs des deux autres journaux, Philippe-Armand Lajoie et Antoine Clément, font paraître à l'occasion dans les pages du *Travailleur*, quelquefois sous un pseudonyme, des textes qu'ils n'auraient selon toute

⁸⁷ Rosaire Dion-Lévesque, « M. Wilfrid Beaulieu », *op.cit.*, p. 44.

⁸⁸ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 234.

⁸⁹ Wilfrid Beaulieu, « Par la presse », dans ACA, *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes*, Montréal, Les Éditions Albert Lévesque, 1936, p. 136.

⁹⁰ Tel que Beaulieu l'annonce dès la première parution du journal, *Le Travailleur* n'a jamais pris parti ni servi d'organe politique. À cette indépendance politique s'ajoute une relative indépendance financière, que Beaulieu et les partenaires qui l'ont au départ accompagné dans l'aventure veilleront à préserver. Rapidement l'unique propriétaire du journal par le biais de son Imprimerie Lafayette, Beaulieu parvient à maintenir sa publication grâce aux abonnements, aux dons de ses lecteurs et supporteurs, aux annonceurs et aux quelques subventions obtenues au cours des dernières décennies d'existence du journal, qui s'ajoutent aux revenus tirés des activités de l'imprimerie.

évidence pas osé publier dans leur propre journal. Une lettre écrite par Beaulieu en 1949 à l'endroit de Lajoie confirme cette assertion :

Si je t'ai suggéré de nous écrire un article pour notre numéro du centenaire, c'était seulement au cas où tu aurais eu quelque chose de vraiment piquant à commenter, et tu n'aurais pu trouver une tribune pour t'exprimer, c'est tout. Je me rends bien compte que tu es surchargé de besogne, comme je le suis également [...]. Seulement, s'il t'arrive un sujet que tu es bien sûr de ne pas pouvoir traiter dans *L'Indépendant*, sache qu'au *Travailleur*, tu es toujours chez toi : prends un pseudonyme ou signe ton propre nom, cela m'est absolument égal, et tu peux être sûr que je publierai le tout sans sourciller⁹¹.

1.3.3. Collaborateurs et représentativité des intellectuels du *Travailleur*

Plusieurs collaborateurs se sont succédé au cours des quarante-sept années de parution du journal. Étant donné leur nombre et leurs contributions inégales, il serait hasardeux de s'aventurer ici dans la biographie détaillée de chacun, même si c'est souvent d'eux que proviendront les articles analysés. Mentionnons néanmoins que la plupart sont des figures relativement connues et respectées à travers la francophonie américaine et même canadienne de l'époque⁹². Malgré leurs origines et leurs champs de compétence très divers, les collaborateurs et chroniqueurs réguliers du journal ne s'en tenaient pas moins à la ligne de conduite éditoriale du journal et présentaient le reflet de la pensée militante du directeur ou contribuaient à leur manière à la promotion du fait

⁹¹ Boston Public Library, Fonds Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur, série I – correspondances, boîte 18, dossier 344, Wilfrid Beaulieu à Philippe-Armand Lajoie, 3 mai 1949. Beaulieu écrit dans la même période une lettre semblable à Antoine Clément.

⁹² Les collaborateurs les plus assidus sont les suivants : les lettrés franco-américains Gabriel Crevier (Désormeaux), Richard Morfit, Hermance Morin et Arthur Milot, le journaliste québécois Harry Bernard, qui signe pendant plus de 25 ans des chroniques littéraires sous le pseudonyme « L'Illettré », les chroniqueuses Yvonne Le Maître et Corinne Rocheleau-Rouleau, les professeurs Antoine Dumouchel, Séraphin Marion, Roger Lacerte et Alexandre Goulet, les Français Rémy Rouge, journaliste, Paul Guth, chroniqueur, et Daniel-Rops, écrivain et historien, les indépendantistes de gauche Joseph Costisella et Pierre Villemure, le Frère Antoine Bernard, c.s.v., ainsi que les chroniqueurs franco-américains Roland Girard, qui agira comme bras droit de Beaulieu dans les dernières décennies du journal, Cyril Lessard et Neptune Marin.

français en Amérique et dans le monde. « Rien ne paraissait dans le journal sans l'autorisation expresse de Wilfrid Beaulieu lui-même⁹³ ».

Beaulieu se sert aussi de son médium pour publier, avec l'accord de leur auteur, tout texte pouvant servir l'idéologie de la survivance ou contribuer à la réflexion sur le sort de l'héritage culturel des Franco-Américains, qu'il s'agisse de textes de conférence, de travaux scientifiques ou d'articles publiés dans d'autres journaux. Beaulieu publiera en ce sens des textes du chroniqueur-historien Robert Rumilly, d'Omer Héroux du *Devoir*, d'Adolphe Robert et Ernest-R. D'Amours, qui se succèdent à la présidence de l'ACA, des prêtres Thomas-M. Landry et Adrien Verrette, tous deux engagés dans les diverses organisations vouées à la survivance, et des journalistes Antoine Clément et Philippe-Armand Lajoie, qui, nous l'avons mentionné, voient plusieurs de leurs textes publiés dans le *Travailleur* avant d'en devenir de véritables collaborateurs à la disparition de leur journal respectif. Les textes regroupés dans *Le Travailleur* en font donc une source idéale, voire incontournable, pour saisir la pensée des intellectuels de la survivance franco-américaine.

1.3.4. Contenu, diffusion et format

Le contenu du journal est relativement varié. Outre les éditoriaux et les chroniques hebdomadaires qu'il contient, quelques nouvelles concernant les différents centres franco-américains y sont souvent rapportées, « mais en autant qu'elles [puissent] faire l'objet de commentaires favorables ou défavorables⁹⁴ ». Le journal ne se limite

⁹³ Armand Chartier, « Wilfrid Beaulieu : L'homme et l'œuvre », *op.cit.*, p. 71.

⁹⁴ Wilfrid Beaulieu, « Notre premier numéro », *op.cit.*, p. 1.

cependant pas à la seule réalité franco-américaine. Fortement attachés à leurs racines culturelles, Beaulieu et ses collaborateurs portent fréquemment leur regard sur l'actualité du Québec, de la France et des différentes communautés francophones ou catholiques du monde. Le journal veille également à la promotion de la culture franco-américaine, de son histoire et de ses traditions, et contient en ce sens de nombreux articles historiques, une façon pour Beaulieu de rappeler aux Franco-Américains la raison même de leur existence en terre américaine. À l'occasion, certaines études de longue haleine sont publiées sur plusieurs semaines dans les pages du *Travailleur* avant d'être éditées quelques années plus tard⁹⁵. Des critiques littéraires et de la poésie viennent compléter ce portrait du contenu des pages du journal.

Bien que Worcester ne soit pas en reste, *Le Travailleur* s'adresse généralement à l'ensemble des Franco-Américains, ce qui fait contraste avec les autres journaux franco-américains, notamment les quotidiens, plus ancrés dans leur localité. Le lectorat du journal ne se limite cependant pas à la Nouvelle-Angleterre. Le journal compte de nombreux abonnés au Québec et même en France, d'où il reçoit de nombreuses lettres d'appui que Beaulieu n'hésite pas à faire paraître dans ses pages. Il faut comprendre cependant que la qualité des textes du *Travailleur* et son cachet « hautement littéraire⁹⁶ » rend son contenu inaccessible, ou du moins inintéressant, à bien des Franco-Américains.

⁹⁵ Nous pensons notamment aux travaux biographiques de Gabriel Nadeau sur Louis Dantin, publié sur deux ans à partir d'avril 1945, ou encore à l'étude de Séraphin Marion sur *La querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle*, publiée dans les pages du *Travailleur* de septembre 1947 à janvier 1949.

⁹⁶ Rosaire Dion-Lévesque, « M. Wilfrid Beaulieu », *op.cit.*, p. 43. Mentionnons au passage que la rédaction et la qualité du français écrit sont irréprochables, ce qui vaudra d'ailleurs à Beaulieu et à son journal de nombreuses distinctions des deux côtés de l'Atlantique. Edward Billings Ham cite à cet égard un professeur de linguistique à la Sorbonne, Charles Bruneau, qui aurait dit du *Travailleur* que « sa langue est d'une correction indiscutable; elle est même supérieure, comme distinction et comme élégance, à la langue de pas mal de journaux français ». Cf. Edward Billings Ham, « Journalism and the French Survival in New England », *op.cit.*, p. 106.

Dans son mémoire, Janine Thériault mentionne à juste titre que le titre du journal, dont la connotation prolétaire saute aux yeux, représente bien mal le réel lectorat du *Travailleur*, qui nous semble limité aux professionnels instruits, aux érudits et aux autres intellectuels franco-américains. Malgré tout, d'après sa parution du 23 juillet 1936, il serait parvenu à rejoindre plus de 50 000 lecteurs⁹⁷. Ce nombre fait sourciller. En 1938, Edward Billings Ham établissait plutôt la circulation du journal à 13 900 exemplaires, ce qui en faisait tout de même le journal francophone ayant la plus grande circulation en Nouvelle-Angleterre⁹⁸. À n'en point douter, *Le Travailleur* aura été l'un des principaux journaux francophones de la Nouvelle-Angleterre, mais surtout le principal phare de la survivance tout au long de son existence.

Bien que plus volumineux dans la première décennie de son existence, à partir de 1945, *Le Travailleur* s'étire généralement sur quatre à six pages, parfois huit ou plus lors des numéros anniversaires du journal ou lors de célébrations importantes comme la Saint-Jean-Baptiste ou Noël. Publié tous les jeudis, le journal est hebdomadaire dès sa création et le sera pour les quatre premières décennies de son existence. Il devient bimensuel au cours de l'année 1971, puis mensuel à partir de 1976, faute de lecteurs et d'un financement adéquat, mais aussi en raison de l'état de santé déclinant de Wilfrid Beaulieu. La dernière parution, un numéro souvenir, sera imprimée en fin d'année 1978, peu avant la mort du directeur.

⁹⁷ Wilfrid Beaulieu, *Le Travailleur*, 23 juillet 1936, p. 1; cité dans Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain*, *op.cit.*, p. 63.

⁹⁸ Edward Billings Ham, « Journalism and the French Survival in New England », *op.cit.*, p. 95.

1.4. MÉTHODOLOGIE

Notre démonstration se basera principalement sur une analyse qualitative du contenu des pages du *Travailleur*. Nous nous sommes restreints d'une part à n'analyser que les éditoriaux, les chroniques et les commentaires sur l'actualité qu'il contient. D'autre part, les nombreux débats qui ont impliqué le journal ou ses contributeurs, particulièrement fertiles en confrontations d'idées, ont aussi retenu notre attention. La sélection des numéros dépouillés varie en fonction de la période étudiée. En ce qui concerne les années 1945 à 1959, nous nous sommes laissé guider par l'historiographie et par les quelques études ayant porté sur la presse franco-américaine de ces années pour repérer dans nos sources les épisodes les plus signifiants. Nous avons ainsi dirigé notre attention vers quelque 300 numéros, dont une plus forte concentration provient des années 1947 à 1949 et de 1952 à 1955. Pour les années allant de 1960 à la disparition du journal en 1978, nous avons concentré notre attention vers les premières parutions de chaque mois, portant le total de journaux dépouillés à environ 220 pour cette période.

Devant l'étendue du corpus et afin d'éviter les dangers d'une étude empirique, une méthodologie basée sur une catégorisation rigoureuse nous est parue incontournable. Les textes au cœur de notre démonstration ont ainsi été sélectionnés et classés dans une grille d'analyse en fonction des thèmes et des contenus suivants : la survivance (langue française et bilinguisme, religion catholique, traditions), l'éducation (foyer, école, jeunesse), la vie franco-américaine (institutions, organismes, commémorations, événements culturels), les réactions face au déclin (fermeture ou anglicisation des institutions, déclin de la presse francophone), le Québec (actualité, langue française, indépendantisme) et la renaissance culturelle (revendications, nouveaux organismes,

nouvelles initiatives, lois en faveur des minorités). De tous les numéros sélectionnés, nous n'avons cependant survolé que les premières pages, où débute généralement entre quatre et sept articles qui se terminent aux pages suivantes, pour repérer les articles qui s'inscrivent de manière satisfaisante dans les thématiques recherchées. Au final, près de 350 articles auront été sélectionnés et indexés pour notre étude.

Au-delà de ces catégories d'analyse, l'examen des silences du *Travailleur* par rapport à certains événements importants de l'histoire franco-américaine et québécoise s'est avéré, dans certains cas, tout aussi intéressant et révélateur que l'étude des opinions ouvertement émises. Certaines sources d'appoint ont également été mises à profit pour compléter ou confronter les écrits des intellectuels du *Travailleur*. Nous avons entre autres effectué un rapide survol des correspondances de Wilfrid Beaulieu, dont les archives ont été déposées à la Boston Public Library en 1982, peu après son décès. Bien que dépouillées très arbitrairement devant les contraintes de temps qui nous étaient imposées, ces correspondances permettent de saisir les dessous de bien des événements, tout en mettant en lumière plusieurs non-dits révélateurs dans les pages du journal. Nous avons finalement mobilisé les ouvrages d'histoire orale publiés au sujet des Franco-Américains, dont les nombreuses entrevues retranscrites représentent des sources de premier plan pour saisir les perceptions du déclin par la population elle-même.

À la suite des divers éléments relatés dans le présent chapitre, on comprend plus clairement le rôle primordial accompli par la presse franco-américaine et les intellectuels qui en sont à la barre dans le destin de la Franco-Américanie. Principal représentant du camp faisant la promotion d'une survivance intégrale de la culture d'origine canadienne-

française en terre américaine, *Le Travailleur* représente la source idéale pour analyser la réaction de l'élite intellectuelle franco-américaine face à la lente agonie du fait français en Nouvelle-Angleterre. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, les quelques années ayant suivi la Deuxième Guerre mondiale auront été riches en épisodes permettant de cerner sa perception de la situation et les causes auxquelles il l'attribue.

CHAPITRE II :
LA FRANCO-AMÉRICANIE À UN TOURNANT DE SON HISTOIRE :
PERCEPTION DU DÉCLIN ET DE SES CAUSES (1945-1949)

Un peu partout, chez nos compatriotes, on est en train de saper notre vitalité française à sa base, on passe à l'ennemi avec armes et bagages, on nous trahit de toutes parts, et le temps est venu plus que jamais d'exposer les traîtres, de dénoncer les capitulations et de fouetter les énergies somnolentes de tous ceux-là qui ont encore du cœur au ventre et qui veulent tenir!¹

Wilfrid Beaulieu

La fin de la Deuxième Guerre mondiale marque définitivement un tournant quant au déclin du fait français en Nouvelle-Angleterre. Certes, la marche vers l'acculturation des Franco-Américains est fortement appréhendée dès la crise économique des années 1930; les mesures protectionnistes américaines qu'engendre la crise entraînent la fermeture de la frontière canado-américaine et, par conséquent, l'arrivée jusque-là massive de nouveaux migrants canadiens-français dans les Petits Canadas cesse. Or, bien que les effets à long terme de cette mesure s'avèrent considérables, ils n'expliquent pas à eux seuls le déclin de la Franco-Américanie. À cet égard, l'objet du présent chapitre sera de confronter les causes identifiées par les intellectuels de la survivance franco-américaine pour expliquer ce déclin aux réalités socio-économiques vécues par la communauté franco-américaine, comme par le reste de la population américaine, au cours des années d'après-guerre.

Nous veillerons dans un premier temps à dresser un portrait, guidé par l'historiographie, de la situation des communautés franco-américaines après 1945, alors

¹ Wilfrid Beaulieu, « J'ai choisi », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

qu'elles sont affectées par certains phénomènes propres au contexte américain d'après-guerre. Dans un deuxième temps, nous chercherons à décrire comment les intellectuels du *Travailleur* articulent leurs discours devant leurs propres constats des signes du déclin et de l'assimilation grandissante de leur communauté, entre 1945 et 1950. À quelles causes attribuent-ils ce déclin? Qui en sont selon eux les responsables? Enfin, nous procéderons à l'analyse des causes identifiées afin, d'une part, de les confronter au portrait socio-économique de l'après-guerre et, d'autre part, d'y observer la présence ou l'absence des menaces au fait français auparavant soulevées dans la longue histoire de la presse franco-américaine en Nouvelle-Angleterre.

2.1. LES FRANCO-AMÉRICAINS APRÈS 1945 : UN PORTRAIT

Après avoir été longuement absorbés par le conflit mondial, les journalistes franco-américains, ceux du *Travailleur* au premier chef, sont confrontés à une nouvelle réalité après 1945. Après une longue crise économique et un conflit mondial qui ont engendré bien des bouleversements dans les communautés franco-américaines, plusieurs phénomènes se manifestent au terme de la Deuxième Guerre mondiale et viennent non seulement confirmer le déclin du groupe, mais contribuent aussi à l'accélérer.

2.1.1. Le bouleversement des années de crise

Avant même le déclenchement de la guerre et l'intervention américaine en Europe, la crise des années 1930 fait trembler les fondations du réseau institutionnel franco-américain. Parmi les mesures protectionnistes américaines, il est décidé par décret présidentiel que les consuls américains au Canada, à partir de septembre 1930, doivent limiter l'émission de visas aux personnes assurées d'un emploi aux États-Unis.

Cette mesure, qui freine drastiquement l'émigration (voir le tableau 2.1), a des impacts démographiques immédiats. Après s'être accrue d'environ 119 000 individus au cours des années 1920 pour atteindre 743 000 âmes en 1930², la population franco-américaine stagne. Au recensement américain de 1940, seuls 705 000 individus se proclament de langue maternelle française en Nouvelle-Angleterre³. En parallèle, entre 1930 et 1940, la proportion de Franco-Américains nés au Québec chute de 7 %, passant de 35,6 % à 28,7 %⁴. Il va sans dire que la propension des migrants à préserver leur héritage culturel est nettement plus importante que celle de leurs enfants nés aux États-Unis.

Tableau 2.1. Émigration nette vers les États-Unis, population née au Québec, de 1840 à 1940

Période	Émigration nette (en milliers)
1840-1850	35 000
1850-1860	70 000
1860-1870	100 000
1870-1880	120 000
1880-1890	150 000
1890-1900	140 000
1900-1910	100 000
1910-1920	80 000
1920-1930	130 000
1930-1940	-
Total	925 000

Source : Yolande Lavoie, « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e et au XX^e siècle : étude quantitative », dans Hubert Charbonneau, dir., *La population du Québec : études rétrospectives*, Québec, Boréal Express, 1973, p. 78.

² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Québec, Septentrion, 2000, p. 269.

³ Madeleine Giguère, « Y a-t-il de nos jours un marché pour le journal franco-américain ? », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 129.

⁴ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 307.

D'un point de vue économique, les manufactures de textile, autour desquelles ont émergé la plupart des Petits Canadas, sont évidemment frappées de plein fouet par la crise. Par exemple, en 1935, une catastrophe frappe l'un des centres francophones les plus peuplés, Manchester au New Hampshire, alors que la Amoskeag Company, une manufacture textile qui employait en 1929 plus de 13 700 personnes dont une forte majorité de Franco-Américains, cesse définitivement ses activités⁵. Les chômeurs franco-américains seront nombreux. De ce fait, ces fermetures ont des répercussions sur l'ensemble du réseau institutionnel, notamment sur les paroisses franco-américaines, les sociétés nationales et la presse, qui sont affaiblies par d'importantes pertes de revenus.

Malgré tout, il semble que les difficultés générées par la crise auraient en contrepartie engendré un certain repli ethnique, qui pourrait en soi avoir ralenti le processus d'anglicisation ou retenu la population francophone au sein du milieu institutionnel franco-américain. Ainsi, en dépit de la stagnation démographique évoquée précédemment, six nouvelles paroisses sont fondées en Nouvelle-Angleterre au cours des années 1930⁶. Selon François Weil, les Franco-Américains ont resserré « les liens qui les unissaient et [fait] appel à la solidarité de groupe. En ce sens, la décennie de la crise ne fut pas porteuse de dislocation ethnique⁷ ».

En 1938, le réseau institutionnel semble encore solide, alors qu'on compte quelque 300 paroisses nationales ou mixtes, 200 écoles paroissiales franco-américaines,

⁵ Yves Roby, « From Franco-Americans to Americans of French-Canadian Origin or Franco-Americanism, Past and Present », dans Claire Quintal, dir., *Steeple and Smokestacks. A collection of essays on the Franco-American experience in New England*, Worcester, Éditions de l'Institut Français, 1996, p. 615.

⁶ Yves Frenette, *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*, Montréal, INRS Urbanisation, Culture et Société, 2001, p. 51.

⁷ François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Éditions Belin, 1989, p. 189.

trente-deux couvents, cinq collèges, douze hôpitaux, cinq sociétés mutuelles et une presse encore bien présente, avec cinq quotidiens et quatorze hebdomadaires⁸. Ainsi, s'ils ne se développent pas, les principaux noyaux franco-américains ne montrent pas de signes évidents de déclin malgré la crise. Armand Chartier mentionne même que, malgré le calme relatif des années 1930, « s'il a existé un âge d'or chez les Franco-Américains, c'est dans l'entre-deux-guerres qu'il se situe⁹ ». Chartier prétend que la Franco-Américanie est alors à son apogée : près d'un million d'habitants, regroupés dans des Petits Canadas où subsistent une atmosphère canadienne maintenue par une immigration encore récente, une élite active et des organismes bien vivants¹⁰. Or, la Deuxième Guerre mondiale et ses lendemains changeront la donne.

2.1.2. La guerre et ses conséquences directes

Dès l'entrée en guerre des États-Unis¹¹, les Franco-Américains sont nombreux à s'enrôler dans l'armée américaine et à quitter pour le front. Selon l'historiographie, ils auraient été environ 100 000, un nombre incluant plus de la moitié de la population franco-américaine âgée de 18 à 34 ans¹². Yves Roby soutient que nombre de ces combattants ont réalisé sur le front que la méconnaissance de l'anglais était un handicap et ont souffert du traitement de deuxième ordre qu'ils y ont subi, un sort qu'ils voudront

⁸ Yves Frenette, *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, op.cit., p. 48.

⁹ Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 171.

¹⁰ *Ibid.*, p. 171-172.

¹¹ Les chercheurs ayant analysé l'impact socio-économique de la Deuxième Guerre mondiale aux États-Unis sont nombreux. Articulant son analyse autour de la période 1929-1945, David M. Kennedy montre bien comment la Grande dépression des années 1930 a notamment représenté un atout majeur pour la mobilisation au déclenchement de la guerre. Cf. David M. Kennedy, *Freedom From Fear: The American People in Depression and War. 1929-1945*, New York, Oxford University Press, 1999, 936 p.

¹² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 370.

éviter à leurs enfants en veillant à ce qu'ils parlent un anglais impeccable¹³. De plus, à leur retour, de nombreux enrôlés profitent des programmes offerts aux vétérans de la guerre, qui leur permettent par exemple de faire des études gratuitement ou encore de devenir propriétaires en profitant de prêts sans intérêts¹⁴. Ces jeunes vétérans rejoignent ainsi les rangs de la classe moyenne et la plupart d'entre eux ne retourneront pas dans les Petits Canadas, « qui offrent bien peu d'attraits pour les jeunes Franco-Américains démobilisés¹⁵ ». Ceux qui y reviendront, comme l'avancent Yves Frenette et Yves Roby, seront quant à eux porteurs de valeurs américaines et de changements sociaux¹⁶.

Outre l'enrôlement des Franco-Américains, la revigoration de l'économie engendrée par le conflit bouleverse le monde ouvrier. Comme leurs compatriotes, des milliers de jeunes Franco-Américains au statut économique précaire ont profité de la guerre pour déménager ailleurs aux États-Unis afin de travailler dans les industries de guerre. Les usines textiles ayant survécu à la crise économique, autour desquelles ont été construits presque tous les Petits Canadas, ont aussi été mises à contribution pour l'effort de guerre, permettant ainsi à nombre d'ouvriers franco-américains de refaire leurs économies après des années difficiles¹⁷. Autrement, en plus des hommes qui quittent

¹³ *Ibid.*, p. 384-386.

¹⁴ Yves Frenette, *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 52.

¹⁵ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et Réalités*, *op.cit.*, p. 384.

¹⁶ Yves Frenette, *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 52.

¹⁷ Cela dit, peu après la guerre, la plupart de ces usines ont fermé leurs portes, ne pouvant plus faire face à la compétition des manufactures du sud des États-Unis. Bien qu'aucune statistique ne semble disponible pour illustrer le cas franco-américain dans son ensemble, ces fermetures ont entraîné bien des bouleversements, notamment dans les communautés de Holyoke et de Lowell. Cf. William F. Hartford, *Working People of Holyoke. Class and Ethnicity in a Massachusetts Mill Town, 1850-1960*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1990, 294 p.; Mary H. Blewett, *The Last Generation : Work and Life in the Textile Mills of Lowell, Massachusetts, 1910-1960*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1990, 330 p. D'innombrables études ont été consacrées plus largement à l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre et à sa chute dans les suites de la Deuxième Guerre mondiale. Voir entre autres les travaux de David Koistinen, « The Causes of Desindustrialization : The Migration of the Cotton Textile Industry from New England to the South », *Enterprise and Society*, vol. 3, no. 3, septembre 2002, p. 482-

leur paroisse ou leur région natale pour travailler dans les usines de guerre, les femmes et les jeunes contribuent aussi en grand nombre à l'effort de guerre¹⁸. À cet égard, le prêtre Adrien Verrette déplore en 1943 les impacts de la guerre sur le noyau familial franco-américain et en craint les conséquences : « Nos familles ont été désorganisées par les conditions extraordinaires d'emploi [...], des milliers des nôtres ont été arrachés de leur vie coutumière et éloignés des protections naturelles où ils avaient grandi. En conséquence, des centaines de nos foyers seront mal organisés ou assortis au lendemain de la guerre, des milliers des nôtres vont nous échapper¹⁹ ». Bien qu'il soit difficile de démontrer cette assertion, cette crainte semble vraisemblablement s'être matérialisée.

Dans un autre ordre d'idées, les communautés franco-américaines se sont aussi fait un devoir de soutenir au maximum l'effort de guerre de façon à prouver leur patriotisme. De nombreuses campagnes de souscription, collectes de fonds et autres initiatives sont lancées par la presse et les grandes mutuelles franco-américaines. Plusieurs obtiennent d'ailleurs des résultats qui dépassent toute espérance²⁰. Cette implication et ce soutien des Franco-Américains à la défense des valeurs américaines dans le cadre de la guerre les ont en quelque sorte confortés dans leur « américanité » et les ont grandement rapprochés de leurs compatriotes américains²¹. Du moins, on peut

520; David Koistinen, *Confronting Decline: The Political Economy of Deindustrialization in Twentieth-Century New England*, Gainesville, University Press of Florida, 2013, 331 p.

¹⁸ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et Réalités*, *op.cit.*, p. 368.

¹⁹ Adrien Verrette, *La Vie franco-américaine*, Manchester, Imprimerie Ballard Frères, 1943, p. 590-591; cité dans Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 373.

²⁰ À titre d'exemple, en 1943, une importante campagne de souscription franco-américaine visant à amasser 6 000 000 \$ pour l'achat de trois frétteurs militaires permet d'amasser une somme de plus de 12 700 000 \$. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et Réalités*, *op.cit.*, p. 377.

²¹ D'ailleurs, les Franco-Américains qui se signalent d'une façon ou d'une autre lors du conflit sont nombreux. On retient entre autres les noms de Jean Garand, du Massachussets, créateur du Garand Rifle, un fusil semi-automatique qui deviendra l'arme de prédilection des soldats américains, ainsi que de René

avancer que les Franco-Américains sont à ce moment plus américains qu'ils ne l'ont jamais été et qu'ils se distancient plus que jamais de leurs racines canadiennes-françaises. Même la Saint-Jean-Baptiste, auparavant célébrée comme fête nationale en Nouvelle-Angleterre, n'est présentée que comme une « fête patronale » en temps de guerre²². Cette distanciation par rapport au Canada français, alimentée par la sympathie qu'éprouvent les intellectuels du *Travailleur*²³ envers la France occupée et la résistance gaulliste, nous semble très perceptible dans le journal au cours des années 1940 et 1950. Nous y reviendrons plus loin dans ce mémoire.

2.1.3. L'Amérique de l'après-guerre : ruée vers la banlieue et rêve américain

Outre les mouvements de population dus aux bouleversements du milieu ouvrier, la prospérité des années 1940 et 1950 a également engendré, en parallèle à l'expansion d'une classe moyenne plus instruite et mieux nantie, un phénomène d'exode des centres-villes pour des quartiers suburbains alors en plein essor²⁴. Les Franco-Américains n'ont pas échappé à ce phénomène et ont été nombreux à quitter le milieu pauvre des Petits Canadas pour la banlieue. À partir des années 1950, divers programmes de rénovation

Gagnon, de Manchester, N.H., qui fut l'un des six marines ayant planté un drapeau américain sur la montagne de l'île d'Iwo Jiwa. Le cliché de ces hommes élevant le drapeau est devenu l'une des plus célèbres photographies de la guerre et un symbole de la victoire américaine sur le Japon. Cf. Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 256.

²² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et Réalités*, *op.cit.*, p. 375.

²³ Il importe de préciser qu'il n'y a pas eu unanimité parmi les intellectuels franco-américains sur la question française lors de la guerre. *Le Travailleur* est le premier journal à déplorer la collaboration du régime de Vichy avec l'Allemagne nazie et à soutenir les actions du général de Gaulle. La plupart des autres journaux, tant modérés que radicaux, défendront très longtemps les décisions du Maréchal Pétain, avant de nuancer leurs positions à mesure qu'avance la guerre. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et Réalités*, *op.cit.*, p. 366-367. Voir aussi à ce sujet l'étude de Steeve Harbour, "Le Travailleur", *les Franco-Américains de Worcester, Massachusetts, et la Deuxième Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 1992, 124 p.

²⁴ Sur l'essor de la banlieue aux États-Unis, voir notamment la synthèse de Kenneth T. Jackson, qui montre entre autres le rôle joué par les intellectuels et celui joué par les politiques de l'État fédéral américain dans l'expansion suburbaine d'après-guerre. Cf. Kenneth T. Jackson, *Crabgrass Frontier. The Suburbanization of the United States*, New York - Oxford, Oxford University Press, 396 p.

urbaine ont aussi encouragé, parfois même forcé cette migration²⁵ alors que certains quartiers franco-américains, notamment à Lowell, au Massachusetts, ont été démolis en lien avec ces mesures gouvernementales²⁶ et que les loyers élevés des nouveaux développements ont provoqué la dispersion de la communauté encore présente. Aux dires de Louise Péloquin-Faré, ces projets de renouvellement urbain ont causé « un véritable bouleversement social qui a dispersé la population francophone. Arrachés de leur univers ethnique, les Francos n'ont pas pu reconstruire celui-ci ailleurs²⁷ ».

La période d'essor de l'après-guerre permet aussi aux Franco-Américains de goûter à la société de consommation²⁸ et aux valeurs modernes américaines, notamment par le biais du cinéma et de la télévision²⁹. Si la proportion des foyers américains détenant un téléviseur est infime en 1945, elle approche les deux tiers en 1952 puis près de 90 % en 1960³⁰, et tout indique que l'appareil s'est répandu aussi rapidement chez les Franco-Américains³¹. L'automobile se propage tout autant et facilite les déplacements hors de la communauté. Ces symboles de la société américaine, auxquels s'ajoutent les journaux de masse anglophones et des publicités omniprésentes³², ont un puissant effet

²⁵ Yves Roby, « From Franco-Americans to Americans of French-Canadian Origin », *op.cit.*, p. 618-619.

²⁶ Yves Frenette, *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 52.

²⁷ Louise Péloquin-Faré, *L'identité culturelle : Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, Paris, Crédif, 1983, p. 76.

²⁸ Sur le développement de la culture de consommation aux États-Unis et sur les politiques américaines qui y sont liées, voir l'ouvrage encensé de Lizabeth Cohen, *A Consumer' Republic. The Politics of Mass Consumption in Postwar America*, New York, Alfred A. Knopf, 2003, 568 p. Cohen démontre notamment que les rôles de consommateur et de citoyen en sont en quelque sorte venus à se confondre à partir de la Deuxième Guerre mondiale, un phénomène de plus en plus manifeste alors qu'avancent les Trente Glorieuses. Pour un portrait plus global des décennies d'après-guerre, voir notamment James T. Patterson, *Grand Expectations : The United States, 1945-1974*, New York, Oxford University Press, 1996, 829 p.

²⁹ Louise Péloquin-Faré, *L'identité culturelle : Les Franco-Américains*, *op.cit.*, p. 83-84.

³⁰ Jean-Michel Lacroix, *Histoire des États-Unis*, Paris, PUF, 2009 [1996], p. 426.

³¹ François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, *op.cit.*, p. 202, 204.

³² Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 254.

homogénéisant et constituant, aux dires de François Weil, des facteurs importants « d'affaiblissement de l'identité culturelle³³ ».

Poursuivant le même idéal de vie que l'ensemble de la société américaine, les jeunes franco-américains nés aux États-Unis se font une idée du succès, du bonheur et de la réussite qui se veut en grande partie contraire aux valeurs des tenants de la survivance franco-américaine. Leurs désirs, de plus en plus matériels et individualistes, peuvent difficilement se réaliser dans le cadre d'un modèle de vie franco-américain axé sur la famille, la paroisse et la collectivité³⁴. Ces jeunes veulent participer à la vie américaine et tirer profit de l'essor d'après-guerre, mais ils considèrent que, pour ce faire, il vaut mieux être américain que franco-américain. Nombre d'entre eux quittent ainsi les Petits Canadas, anglicisent leur patronyme et rejettent un héritage culturel et des institutions qu'ils considèrent étouffants et dépassés³⁵.

En somme, ces grandes tendances auront un impact démographique considérable. En analysant les résultats du recensement américain de 1980, la démographe Madeleine Giguère calcule que la population américaine d'ascendance française est d'environ 1 991 000 personnes, dont 839 000 seraient rassemblées au Massachusetts³⁶. Or, bien qu'ils puissent s'identifier à la culture franco-américaine, tous ne maîtrisent pas le français. Alors que Giguère évaluait la population de la Nouvelle-Angleterre ayant le français comme langue maternelle à environ 705 000 en 1940, aux dires du démographe

³³ François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, *op.cit.*, p. 204.

³⁴ Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 254.

³⁵ Dyke Hendrickson, *Quiet presence. Histoires de Franco-Americans en New England*, Portland, Guy Gannett Publishing, 1980, p. 72.

³⁶ Ce nombre inclut les personnes qui ont déclaré être uniquement d'ascendance française et celles étant partiellement d'ascendance française, c'est-à-dire qui ont plus d'une ascendance ethnique. Cf. Madeleine Giguère, « Y a-t-il de nos jours un marché pour le journal franco-américain? », *op.cit.*, p. 131-132.

Calvin J. Veltman, ce nombre ne dépasserait pas les 470 000 en 1976³⁷. Son analyse démontre d'ailleurs plusieurs indices d'un taux d'anglicisation très élevé chez les plus jeunes générations de Franco-Américains : environ 70 % des francophones de la Nouvelle-Angleterre ont plus de 40 ans en 1976, alors qu'à peine 8 % ont moins de 20 ans. Le tableau 2.2 illustre bien la chute vertigineuse du nombre de francophones chez les descendants de Franco-Américains nés après 1945.

Tableau 2.2. Répartition des Américains de langue française selon l'âge et la région, en 1976³⁸

Groupes d'âge	Nord de la Nouvelle-Angleterre	Sud de la Nouvelle-Angleterre
0-9	2,3	1,8
10-19	8,4	4,0
20-29	9,4	8,0
30-39	15,0	10,1
40-49	17,2	18,6
50-59	18,8	22,0
60-69	14,4	17,7
70 et plus	14,4	17,7
Total	100	100
Nombre	180 973	285 588

Source : Calvin J. Veltman, « Le sort de la francophonie en Nouvelle-Angleterre », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 9, no 1, 1980, p. 48.

Veltman démontre que le taux d'abandon du français comme langue seconde est aussi très élevé : 50 % de la cohorte des 25 à 29 ans ont abandonné le français comme langue seconde fréquemment parlée. La proportion s'élève à 70% pour les 35 à 39 ans. Enfin, il

³⁷ Veltman inclut dans son résultat les personnes de langue maternelle française, ainsi que celles qui, tout en étant de langue maternelle anglaise, ont déclaré parler souvent en français. Il estime que ce nombre représente ceux qui, collectivement, font activement partie du groupe franco-américain. Cf. Calvin J. Veltman, « Le sort de la francophonie en Nouvelle-Angleterre », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 9, no 1, 1980, p. 48.

³⁸ Calvin J. Veltman, « Le sort de la francophonie en Nouvelle-Angleterre », *op.cit.*, p. 48. Statistiques tirées du Survey of Income and Education, mené en 1976 par le gouvernement américain. Le nord de la Nouvelle-Angleterre correspond aux états du Maine, du Vermont et du New Hampshire, alors que le Massachusetts, le Rhode Island et le Connecticut sont regroupés dans la région sud.

estime que moins de 10 % des personnes de langue française nées aux États-Unis ont véritablement le français comme langue d'usage³⁹.

En définitive, à la lumière des analyses de Giguère et Veltman, le fait français en Nouvelle-Angleterre chute considérablement à partir de 1945 et les Franco-Américains s'anglicisent massivement à mesure qu'avancent les Trente Glorieuses. Dispersés pour une raison ou une autre à l'extérieur du réseau institutionnel franco-américain et habitant dorénavant dans des quartiers suburbains où l'anglais est évidemment prédominant, de nombreux Franco-Américains ont cessé de baigner dans une atmosphère francophone et d'être en contact fréquent avec les membres de leur communauté, ce qui a grandement contribué à la baisse du sentiment d'appartenance à leur groupe ethnique, à une indifférence face à l'héritage culturel franco-américain et, inévitablement, à l'effritement graduel des communautés francophones de la Nouvelle-Angleterre.

2.2. PERCEPTION DES ENJEUX ET IDENTIFICATION DES CAUSES DU DÉCLIN DANS LE TRAVAILLEUR

Les phénomènes relevés précédemment sont pour la plupart structuraux et s'appliquent à l'ensemble de la population américaine. Sans nécessairement les ignorer, les intellectuels de la survivance franco-américaine concentrent leur attention sur d'autres tendances qui se dessinent progressivement dans les paroisses franco-américaines et qui représentent selon eux des indices du déclin des communautés et du péril qui guette la Franco-Américanie.

³⁹ Calvin J. Veltman, « Le sort de la francophonie en Nouvelle-Angleterre », *op.cit.*, p. 53.

Cela dit, ayant principalement centré son attention sur l'Europe au cours des années de guerre et ayant pour cette même raison accueilli plusieurs collaborateurs européens, *Le Travailleur* semble être en transition au cours des années 1945 et 1946. Outre le directeur Beaulieu, qui écrit chaque semaine une chronique concernant l'actualité franco-américaine, seule la collaboratrice Yvonne Le Maître aborde, souvent avec humour, les réalités franco-américaines grâce à sa chronique hebdomadaire. Autrement, les articles traitant de la France, de l'Allemagne, des retombées de la Deuxième Guerre mondiale ou de la montée du communisme sont nombreux, en parallèle aux travaux savants que Beaulieu fait paraître sous forme de longues séries⁴⁰. Si ces études occupent beaucoup d'espace dans les colonnes du journal au cours de ces années, les éditoriaux virulents sont quant à eux peu nombreux et les cris d'alarme s'avèrent relativement rares.

Progressivement, la tendance se modifie. Quelques élans de combativité de la part du directeur et de différents collaborateurs apparaissent dans les pages du journal. En parallèle, les élites franco-américaines s'activent : elles créent en juillet 1947 le Comité d'orientation franco-américaine⁴¹, auquel Beaulieu participe dès les débuts sans en être l'un des administrateurs. Quelques éditoriaux et différents textes reproduits par Beaulieu dans les pages du *Travailleur* pointent les menaces à la survie du fait français en Nouvelle-Angleterre et montrent une prise de conscience de l'enjeu qui se dessine. On cible différentes manifestations inquiétantes d'anglicisation, mais surtout les facteurs ou les agents qui en sont responsables. Plus les mois passent, plus le nombre de textes

⁴⁰ Beaulieu publie notamment les textes de Gabriel Nadeau sur Louis Dantin, de Raymond Jégaden sur les « Secrétaires perpétuels de l'Académie française » ou encore d'Élisée Legros, dont la série « À la recherche des origines wallonnes », dont la série s'étend sur plusieurs semaines.

⁴¹ Nous reviendrons au chapitre 3 sur la création du comité et sur ses raisons d'être.

annonçant le péril qui attend les communautés francophones augmente : « Tout autour de soi, on constate des défaillances inexplicables. Des centres franco-américains, qui, il n'y a pas tant d'années, paraissaient être des châteaux forts de la résistance, s'en vont rapidement vers l'assimilation⁴² ». Ce genre de constats s'accompagne la plupart du temps d'observations très ponctuelles concernant certaines paroisses.

Une transition majeure s'opère toutefois dans le contenu du *Travailleur* au moment même où Beaulieu annonce avec éclat son retrait du Comité d'orientation, en février 1948. Retrouvant à ses dires toute sa liberté de pensée et d'action⁴³, le directeur sonne véritablement l'alarme face à la vague d'anglicisation qui emporte selon lui la Franco-Américanie et donne le coup d'envoi, avec quelques confrères d'autres journaux franco-américains, à une véritable campagne de re francisation. L'avertissement que lance Beaulieu à ce moment est d'ailleurs repris et commenté dans la plupart des milieux franco-américains :

Un vent de capitulation et d'anglicisation, qui menace de prendre les proportions d'un ouragan, souffle depuis quelque temps sur toute la Nouvelle-Angleterre franco-américaine. Des échos nous viennent de toutes parts que l'anglais s'infiltré de plus en plus dans nos paroisses, nos pensionnats et écoles, qu'on jette par-dessus bord traditions, coutumes et tout ce qui a fait, jusqu'ici, le riche apanage des Franco-Américains des États-Unis. Nos paroisses franco-américaines, entre autres, qui, jusqu'à ce jour, ont été le plus fort rempart de notre survivance française, semblent courir actuellement un danger très grave⁴⁴.

Ce texte s'avère le prélude, comme nous le verrons, d'une importante campagne de Beaulieu contre la communauté des Pères Maristes. Or, à partir de ce moment, Beaulieu et ses confrères tentent d'identifier les causes du déclin qu'ils constatent et

⁴² Antoine Dumouchel, « Motifs d'espérance », *Le Travailleur*, 5 juin 1947, p. 1.

⁴³ Wilfrid Beaulieu, « J'ai choisi », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

⁴⁴ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

dénoncent tous ceux qu'ils considèrent comme responsables de l'assimilation. Ces accusations, qui vont dans toutes les directions, sous-tendent néanmoins un élément commun : la conscience de l'urgence d'agir. « Est-il besoin de réfléchir longuement sur notre vie franco-américaine pour nous rendre compte que nous sommes arrivés à un tournant décisif de notre histoire? Que nous vivons présentement des années [...] qui vont constituer définitivement le peuple franco-américain ou le défaire et le détruire?⁴⁵ »

À travers cette période d'éveil qui s'étire de 1946 à 1949, comment les intellectuels de la survivance décrivent-ils le déclin de la Franco-Américanie? Quelles en sont selon eux les causes et qui en sont les responsables? Les éléments de réponse à ces questions sont multiples et se présentent sous diverses nuances et déclinaisons qui rendent à l'occasion leur catégorisation quelque peu tordue. Voici néanmoins ceux qui ressortent particulièrement des pages du *Travailleur*.

2.2.1. La trahison des dirigeants des institutions franco-américaines

Résignés à attirer le plus grand nombre de gens possible ou à garder dans leur giron les Franco-Américains qui perdent peu à peu l'usage du français, les responsables des institutions franco-américaines sont nombreux à laisser de plus en plus de place à l'anglais. Vers la fin des années 1940, les clercs de certaines paroisses nationales prennent la décision d'offrir leurs messes les plus fréquentées en anglais, au détriment du français. Ils se justifient en avançant que leurs jeunes paroissiens comprennent de moins en moins le français. Devant une décision semblable de la communauté religieuse des Pères Maristes d'une paroisse de Cambridge, Beaulieu se lancera dans une longue

⁴⁵ Thomas-M. Landry, « La jeunesse franco-américaine à la croisée des chemins », *Le Travailleur*, 1^{er} juillet 1948, p. 3.

série d'éditoriaux incisifs, qui s'étendra du 19 février au 24 juin 1948. Antoine Clément, de *L'Étoile* de Lowell, et Philippe-Armand Lajoie, de *L'Indépendant* de Fall River, accompagnent entre autres Beaulieu dans sa campagne. Selon ce dernier, les Pères Maristes n'ont fait rien de moins que « d'asséner à leurs ouailles franco-américaines un coup de matraque qui est bien de nature à déchaîner dans tous les milieux franco-américains la plus belle querelle que nous n'ayons pas vue depuis l'affaire du Maine et le Mouvement sentinelliste du Rhode Island⁴⁶ ». Si cette référence se veut exagérée, il appert néanmoins, à lire les lettres et les articles de journaux reproduits par Beaulieu, que les vagues engendrées par la décision des maristes créent leur part de remous : « Nous avons chez nous des incendiaires, - par préméditation, négligence, ou intérêt, - des transfuges, des lâcheurs qui prêchent la trahison, la démission et l'abandon de notre langue⁴⁷ ». Adolphe Robert, alors secrétaire général de l'Association Canado-Américaine (ACA), déplore le fait que « les responsables de cette situation sont d'authentiques Franco-Américains, nés, élevés, éduqués dans nos milieux⁴⁸ » et dont la conduite, comme le souligne Beaulieu, « aurait plutôt du faire naître les plus belles espérances de survie française!⁴⁹ ».

Alors que les Pères Maristes prétendent qu'ils agissent « pour le bien des âmes⁵⁰ » et que leur décision vise à garder leurs ouailles dans le giron du catholicisme, nombreux sont ceux qui les accusent de ne penser qu'à l'argent, au détriment de la

⁴⁶ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

⁴⁷ Wilfrid Beaulieu, « Poignée de lettres... », *Le Travailleur*, 13 mai 1948, p. 1.

⁴⁸ Adolphe Robert, « L'inviolabilité de la paroisse nationale »; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison NATIONALE d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 10 juin 1948, p. 1.

⁴⁹ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 3.

⁵⁰ Abraham Vienneau, « Il faut parler anglais pour sauver les âmes!... », *Le Travailleur*, 4 mars 1948, p. 1.

survie culturelle des Franco-Américains : « Au fond, qu'est-ce qui motive tout cela : toujours ce maudit argent, rien de plus! Au diable les beaux et bons principes, l'idéal, la fierté ethnique, les traditions et coutumes, même la vertu, pourvu qu'il y ait plus de gros sous corrupteurs de toutes les vertus⁵¹ ». Ces accusations se poursuivront bien après l'épisode des maristes. Selon Beaulieu, pour qui la langue française est « l'élément propre, sinon unique, de notre survivance⁵² », les dirigeants franco-américains auraient tout intérêt à laisser partir les Franco-Américains qui s'anglicisent plutôt que de laisser une plus grande part à l'anglais pour les garder dans le giron des paroisses nationales :

Si le français est devenu un obstacle trop difficile à surmonter, si ces transfuges ne tiennent plus à le parler et à le transmettre à leurs descendants, diable, qu'ils déguerpiissent sans se faire prier et passent dans la paroisse anglophone voisine [...]. S'il n'y avait pas tant de prêtres, aussi bien du clergé séculier que du clergé régulier, toujours empressés à cajoler nos transfuges et à se plier à leurs exigences d'anglicisés, - trop souvent, regrettablement, pour une raison de gros sous, - nous n'aurions pas actuellement à combattre et à déplorer cette infiltration de l'anglais dans nos églises, tendance qui s'accroît dans un trop grand nombre de paroisses nationales⁵³.

Le même raisonnement s'applique également au sujet des réunions des grandes sociétés mutuelles franco-américaines et des cercles locaux⁵⁴, où l'anglais en vient graduellement à prendre le dessus. Antoine Clément, employant un ton plus nuancé que la plupart de ses confrères, réfute les arguments avancés par les sociétés nationales pour soutenir des groupements qui, à ses dires, « ne vivent du franco-américanisme que pour mieux le trahir⁵⁵ ». Selon le journaliste, il est « peut-être vrai que les officiers généraux n'ont pas été élus dans nos sociétés nationales pour garder le français dans les filiales de

⁵¹ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 26 février 1948, p. 1.

⁵² Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 1 avril 1948, p. 1.

⁵³ Wilfrid Beaulieu, « Une apologie pour les lâcheurs », *Le Travailleur*, 10 mars 1949, p. 1.

⁵⁴ « Aujourd'hui, la plupart de nos cercles n'ont de français que le nom ». Cf. Antoine Dumouchel, « Cercles français?... », *Le Travailleur*, 22 mai 1947, p. 1.

⁵⁵ Antoine Clément, « En marge du franco-américanisme », *Le Travailleur*, 20 janvier 1949, p. 1.

ces sociétés, mais bien pour enseigner les bienfaits de la mutualité à leurs membres. Mais nos pères ont-ils fondé nos sociétés nationales pour assurer notre survivance ou pour faciliter notre assimilation au grand tout américain?⁵⁶ »

Enfin, cette trahison des dirigeants se manifesterait aussi dans les écoles paroissiales, où la part du français diminue sans cesse : « L'anglicisation inconsciente, bête et progressive de nos chers enfants s'infiltré et s'implante dans nos écoles et pensionnats à un degré de plus en plus inquiétant⁵⁷ ». L'abbé Adrien Verrette, l'une des plus importantes figures du clergé franco-américain⁵⁸, dénonce entre autres l'attitude d'enseignants et de directeurs d'école capitulars « qui, parce qu'ils enseignent des matières anglaises refusent de parler français à leurs élèves [...]. Se peut-il une attitude plus étroite, stupide ou anti-pédagogique? Comment comprendre que des personnes avec des âmes vraiment franco-américaines et catholiques puissent avoir un tel réflexe⁵⁹ ». L'abbé déplore également que la langue des conversations entre maîtres et élèves ainsi que celle utilisée pour les prières et les relations intimes ne soit pas la langue française. Selon Verrette, le mal se trouve assurément dans la direction de certaines écoles, à qui il implore « de ne pas nous abandonner et de ne pas livrer à la dissolution des œuvres qui ont demandé tant de sacrifices⁶⁰ ».

⁵⁶ *Ibid.*, p. 1.

⁵⁷ Wilfrid Beaulieu, « Comment on tue la fierté ethnique chez nos enfants », *Le Travailleur*, 20 mai 1948, p. 1. La fermeture d'une école bilingue de Worcester soulèvera également l'ire de Beaulieu. Cf. Wilfrid Beaulieu, « Un coup de foudre! », *Le Travailleur*, 27 septembre 1951. Beaulieu reviendra sur l'événement à chaque semaine d'octobre 1951.

⁵⁸ L'abbé Verrette est notamment impliqué au sein du Comité permanent de la Survivance française en Amérique, qui deviendra le Conseil de la vie française en Amérique en 1956. Il en sera d'ailleurs le président de 1949 à 1953. Il fait aussi œuvre d'historien en compilant les annales de la communauté francophone de la Nouvelle-Angleterre dans *Vie franco-américaine*, une publication annuelle.

⁵⁹ Adrien Verrette, « L'avenir de l'élément franco-américain », *Le Travailleur*, 27 juin 1946, p. 1.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 4.

Ainsi, les intellectuels de la survivance franco-américaine interprètent les cas précédemment mentionnés non pas comme une adaptation inévitable à l'anglicisation de la population, mais bien comme une trahison et une bête démission des élites. Les dirigeants franco-américains qui procèdent à l'anglicisation des institutions à leur charge sont considérés comme de véritables traîtres à la communauté franco-américaine. Beaulieu et ses collaborateurs consacrent ainsi toutes leurs énergies à dénoncer leur démission et à déplorer cette anglicisation causée « par la bêtise des nôtres⁶¹ ».

2.2.2. Une élite inactive et indifférente

Aux traîtres à la cause que vilipendent les militants de la survivance s'ajoutent ceux qui, par leur silence et leur inaction, contribuent au déclin des communautés franco-américaines. Beaulieu et ses collaborateurs, sans compter leurs confrères de *L'Étoile* et de *L'Indépendant*, ciblent fréquemment ces élites qui ne combattent plus ou ces chefs qui n'ont plus le courage de porter le flambeau. Ces accusations concernent entre autres les responsables de quelques sociétés et journaux franco-américains, ainsi que les nombreux membres du bas clergé qui se montrent peu combattifs ou qui ne réagissent pas face aux manifestations du déclin :

L'indifférence est tellement grande chez de nombreux personnages - soi-disant piliers de l'élément franco-américain - qu'elle nous dégoûte. [...] Il y a deux écoles franco-américaines : l'une qui croit à la survivance et est prête à faire des sacrifices pour l'assurer; l'autre qui y croit moins ou n'y croit pas du tout et adopte la politique du moindre effort. C'est la poignée des lutteurs contre l'armée des bras croisés⁶².

⁶¹ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 4 mars 1948, p. 1.

⁶² Antoine Dumouchel, « Les bras croisés », *Le Travailleur*, 15 janvier 1948, p. 1.

Au-delà de la démission qu'il leur reproche, Beaulieu critique à plusieurs reprises le mutisme, voire l'hypocrisie des différents journaux franco-américains que l'historiographie affilié au camp des « modérés », sans épargner l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (USJBA) et son secrétaire général George Filteau. Il est d'ailleurs intéressant de constater l'évolution de la perception de Beaulieu envers ce qu'il présente lui-même comme la plus importante société nationale franco-américaine et comme « un objet de légitime fierté pour tout l'élément franco-américain⁶³ ». Il en vante d'abord le congrès et la convention tenus en 1946 dans des comptes rendus élogieux, ce qui de prime abord a de quoi surprendre considérant l'affiliation de l'USJBA auprès des anti-sentinellistes à la fin des années 1920. Puis, Beaulieu semble rapidement revenir à sa position d'antan et se sert de Filteau comme bouc émissaire, en lui reprochant notamment de tout faire pour ne pas brusquer l'autorité diocésaine irlando-américaine⁶⁴, mais aussi de rester muet face à la décision des Pères Maristes d'introduire l'anglais à la messe⁶⁵. Exhortant l'USJBA à passer à l'action, Beaulieu critique les membres de son bureau général « qui boivent à l'opportunisme et à l'à-plat-ventrisme du secrétaire général de l'Union⁶⁶ ». Ces propos, comme bien d'autres, sont sévères et propres à susciter la division : « Les mauvais coups, au flan comme dans le dos, sont toujours

⁶³ Wilfrid Beaulieu, « L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique », *Le Travailleur*, 25 avril 1946, p. 1. Voir aussi : Wilfrid Beaulieu, « En marge d'une convention », *Le Travailleur*, 6 juin 1946, p. 1; Wilfrid Beaulieu, « Chronique franco-américaine. Poignée de faits... », *Le Travailleur*, 12 décembre 1946, p. 1.

⁶⁴ Wilfrid Beaulieu, « J'ai choisi », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

⁶⁵ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 4 mars 1948, p. 1.

⁶⁶ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 18 mars 1948, p. 1. Beaulieu adressera un an plus tard une série d'attaques personnelles et de reproches à l'endroit de George Filteau dans un long article. Cf. Wilfrid Beaulieu, « Un p'tit esprit », *Le Travailleur*, 7 avril 1949, p. 1.

possibles, quand l'ennemi peut invariablement compter sur nos *couillons* et les termites qui nous rongent par en dedans⁶⁷ ».

Beaulieu reproche aussi le mutisme et l'indifférence des journaux franco-américains qui, contrairement au réseau prônant la survivance intégrale, ne se mêlent pas – ou trop peu – au débat sur la survivance. Il reproche par exemple au *Journal* de Haverhill de « distiller à ses lecteurs ces niaiseries de faits divers, qui ne feront jamais l'éducation de nos gens, au lieu de leur donner des directives, de faire le chien de garde⁶⁸ ». Cette critique montre bien la responsabilité qui incombe selon Beaulieu aux chefs et aux élites intellectuelles franco-américaines pour garantir la survivance. Autrement, après avoir reproché au *Courrier* de Lawrence de ne pas appuyer *L'Étoile* dans sa campagne contre les Pères Maristes, il accuse *La Liberté* de Fitchburg et *La Justice* de Holyoke de fraterniser « avec l'insignifiance et la fadaise ». Beaulieu s'en prend plus particulièrement au rédacteur de *La Justice*, à qui il reproche de se contenter d'un éternel optimisme, « à la manière de l'autruche qui se fourre la tête dans le sable » et de s'opposer « aux journaux qui s'efforcent d'éclairer l'opinion franco-américaine et de l'alerter contre les graves dangers que l'anglicisation lui fait courir⁶⁹ ».

Dans le même ordre d'idées, Beaulieu se demande pourquoi il y a tant de ce qu'il décrit comme des apologistes, « toujours prêts à expliquer, à atténuer et à justifier nos erreurs comme nos pertes, nos vices comme le lâchage d'un si grand nombre de Franco-

⁶⁷ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 1 avril 1948, p. 1.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 1.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 1.

Américains⁷⁰ ». Ciblant en parallèle les membres du clergé, il cherche aussi à savoir pourquoi y a-t-il au contraire « si peu de chefs spirituels désireux de corriger ou de travailler à endiguer dans le milieu où ils exercent leur influence le flot montant de l'anglicisation?⁷¹ ». Beaulieu explique en partie l'indifférence de certains ecclésiastiques en soulignant qu'ils relèvent des évêques irlando-américains et que « l'hostilité sournoise de cette Autorité leur fait peur et leur fera toujours peur⁷² ». Le collaborateur Désormeaux déplore à cet égard le manque de courage et le complexe d'infériorité des élites franco-américaines plus modérées face au haut clergé anglo-catholique :

L'autorité religieuse a droit à notre respect le plus absolu. [...] Toutefois, je trouve souverainement déplorable la manie qu'ont certains de nos chefs de vouloir nous bâillonner chaque fois que l'occasion se présente de citer certains faits ou statistiques, quand bien même ces citations ne constitueraient pas précisément un éloge envers l'autorité. Je rêve donc du jour où, libérés enfin de la peur, nos chefs, tant laïques qu'ecclésiastiques, auront le courage de guider notre élément dans sa mission historique sans fléchir⁷³.

En somme, les intellectuels de la survivance font grandement état de « ce sujet désagréable de la démission de nos élites, toutes nos élites, religieuses comme laïques, de même que [...] cet esprit exécrationnel de l'à quoi bon, qui torpille les énergies et les volontés⁷⁴ ». Le mutisme, l'indifférence et la tendance qu'ont certaines élites franco-américaines à dédramatiser la situation ne contribuent évidemment pas à la lutte contre le déclin qu'observent les militants de la survivance.

⁷⁰ Wilfrid Beaulieu, « Une apologie pour les lâcheurs », *Le Travailleur*, 10 mars 1949, p. 1.

⁷¹ *Ibid.*, p. 1.

⁷² Wilfrid Beaulieu, « J'ai choisi », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

⁷³ Désormeaux, « Entre nous... », *Le Travailleur*, 3 mars 1949, p. 1.

⁷⁴ Wilfrid Beaulieu, « Comment on tue la fierté ethnique chez nos enfants », *Le Travailleur*, 20 mai 1948, p. 1.

2.2.3. L'apathie d'un peuple sans tête et sans destinée

À la lumière des précédentes sections, il est clair que Beaulieu et ses frères d'armes tiennent les élites franco-américaines pour principales responsables du déclin auquel ils assistent. Commentant un article d'Antoine Clément, Beaulieu est d'avis que la situation serait différente pour le peuple franco-américain si ses chefs avaient agi comme « des dirigeants plutôt que des suivants ». Selon lui, les maux de la Franco-Américanie proviennent en grande partie de cette démission des élites et il ne faudrait pas selon lui tenir la masse franco-américaine pour responsable de la situation outre mesure : « la démission des élites, c'est là [...] tout le bobo! Quand a-t-on vu la queue diriger la tête?...⁷⁵ ». Beaulieu ajoute : « Le mauvais exemple est plus néfaste quand il part de haut... [...] Le peuple attend toujours la lumière et les mots d'ordre de ceux qui sont non seulement ses chefs spirituels, mais également les chefs les plus aptes à le guider et à le défendre dans les choses d'ordre matériel⁷⁶ ». Il est curieux de constater que, s'il attribue à la presse franco-américaine le devoir de donner de tels mots d'ordre, Beaulieu ne fait jamais allusion au fait que lui et ses confrères qui militent pour la survivance intégrale puissent faire partie des chefs dont ils reprochent l'absence.

Nombreux sont ceux qui voient dans l'absence de chefs, d'objectifs collectifs et de chemins à suivre, l'une des causes de la débandade franco-américaine. Selon Clément, le peuple franco-américain tombe « sous le coup de classes dirigeantes qui ne

⁷⁵ Wilfrid Beaulieu, « La trahison NATIONALE d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 13 mai 1948, p. 3.

⁷⁶ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 26 février 1948, p. 1.

dirigent rien⁷⁷ ». Dans un article qu'il fait paraître dans la publication mensuelle de l'ACA, Adolphe Robert prétend quant à lui que « le corps social franco-américain est comme un corps sans tête⁷⁸ ». Le secrétaire général de la société mutuelle se demande d'ailleurs si les élites, en incluant même les militants de la survivance, ne sont pas « collectivement responsables de ce qui se produit présentement dans certaines communautés franco-américaines ». Selon lui, le fait qu'il n'existe aucune doctrine de vie franco-américaine a fait en sorte de créer une jeunesse franco-américaine désemparée et une masse désaxée : « à défaut d'une philosophie sociale que nous ne leur avons pas inculquée, [elles] s'en sont fabriqué une à leur façon⁷⁹ », qui n'est évidemment pas orientée en fonction de la pérennité du fait français. Ce discours sur ce que plusieurs désigneront comme la formulation d'un « idéal historique concret » sera fréquemment repris au cours des mois subséquents.

Bien que les élites soient manifestement tenues pour principales responsables de la situation, la masse franco-américaine essuie tout de même sa part de reproches dans les pages du *Travailleur*. Un lecteur du journal opine entre autres que les paroles et l'exemple donné par l'élite démissionnaire « sèment la contagion dans un peuple inerte et indifférent, qui dans son for intérieur, tient vaguement à sa langue, mais qui, par manque de réflexion, ou de connaissance, se berce du vain espoir que le français

⁷⁷ Antoine Clément, « Faut-il mourir par assassinat », *L'Étoile*, 24 février 1948; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 25 mars 1948, p. 1-A.

⁷⁸ Adolphe Robert, « L'inviolabilité de nos paroisses nationales »; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison NATIONALE d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 10 juin 1948, p. 1.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 1 et 4.

subsistera sans que personne ne lève le petit doigt pour sa défense⁸⁰ ». Dans un article tiré de *L'Indépendant* de Fall River que Beaulieu cite dans *Le Travailleur*, Philippe-Armand Lajoie reproche « la courte vue et le "je-m'en-fichisme" de la masse franco-américaine⁸¹ ». Il déplore également que « les quelques voix qui crient encore dans le désert semblent bien ennuyeuses aux oreilles de ceux que la lassitude a gagnés⁸² » et va même jusqu'à signaler une véritable aversion du peuple envers ceux qui défendent la survivance :

L'apathie, l'absence d'intérêt, que l'on a toujours dû combattre chez nous se sont changés chez certains avec le temps en une espèce d'hostilité, une hostilité qui se manifeste non seulement envers les choses de la survivance, mais envers ceux qui osent encore troubler le grand calme assimilateur avec de telles billevesées. "Seigneur, nous dormions si bien, pourquoi vouloir nous réveiller?"⁸³

Beaulieu souligne quant à lui à quelques reprises le manque de solidarité du groupe franco-américain et ses conséquences au point de vue politique. Dès 1945, à la veille d'élections municipales, Beaulieu avertit ses lecteurs qu'« il sera trop tard, le lendemain de la votation, pour pleurnicher sur les résultats négatifs de notre éternelle indifférence⁸⁴ ». Puis, à l'approche des élections américaines de novembre 1948, le directeur présente quelques-uns des nombreux candidats franco-américains aux élections dans la région de Worcester et recommande à ses lecteurs de voter pour les leurs. Selon lui, « si nous avons le moindre esprit de solidarité, leur élection serait chose déjà assurée, comme cela pourrait toujours être, dans la presque totalité des cas⁸⁵ », considérant l'importance démographique de la population franco-américaine dans le

⁸⁰ Wilfrid Beaulieu, « Poignée de lettres... », *Le Travailleur*, 13 mai 1948, p. 1.

⁸¹ Cité dans Wilfrid Beaulieu, « À propos de lâchage », *Le Travailleur*, 15 janvier 1948, p. 1.

⁸² *Ibid.*, p. 1.

⁸³ *Ibid.*, p. 1.

⁸⁴ Wilfrid Beaulieu, « Élections municipales », *Le Travailleur*, 1 novembre 1945, p. 1.

⁸⁵ Wilfrid Beaulieu, « À propos de politique et de candidatures », *Le Travailleur*, 21 octobre 1948, p. 1.

comté. Quelques semaines plus tard, le collaborateur Désormeaux signale qu'aucun candidat franco-américain n'a été élu, déplorant du coup le peu de discernement de ses compatriotes⁸⁶. Nul doute selon eux que quelques élus franco-américains contribueraient à la fierté ethnique, au soutien politique des revendications franco-américaines et à la consolidation de la présence francophone en Nouvelle-Angleterre.

Enfin, loin de croire à une quelconque hiérarchisation des responsabilités, Auguste Viatte croit de son côté que le peuple a son sort entre ses mains. Il mentionne entre autres que la situation dans le Rhode Island est « une question de vouloir-vivre », que les Franco-Américains du New Hampshire sont quant à eux « dans une position enviable : s'ils disparaissaient un jour, c'est qu'ils l'auront bien voulu », tandis qu'ailleurs, comme il est « saturé d'idées, de mots, d'expressions anglaises, ce n'est qu'à force de volonté que le Franco-Américain peut revenir à sa langue maternelle, lorsqu'il rentre à son foyer⁸⁷ ». Ainsi, aux yeux de cet érudit belge de passage en Amérique, l'avenir du fait français en Nouvelle-Angleterre passe essentiellement par la volonté des Franco-Américains de préserver leur culture. Il appert *a posteriori* que cette préoccupation ne sera pas au rendez-vous pour la grande majorité d'entre eux.

2.2.4. Des foyers qui négligent de préserver l'âme française

Parmi les enjeux principaux de la survivance franco-américaine, les collaborateurs du *Travailleur* traitent fréquemment du rôle primordial de la famille et du foyer dans la préservation de l'héritage culturel franco-américain. Antoine Clément

⁸⁶ Désormeaux, « Entre nous... », *Le Travailleur*, 25 novembre 1948, p. 1.

⁸⁷ Auguste Viatte, « Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre V », *Le Travailleur*, 24 juillet 1947, p. 2.

estime que devant l'inefficacité de l'élite pour assurer la survivance, celle-ci devient en quelque sorte du ressort des parents. « C'est [dans les familles] que l'on trouve les vertus héroïques de la race, et non pas chez l'élite qui ne promet pas beaucoup ici pour la survivance franco-américaine⁸⁸ ». Selon Clément, en plus de s'assurer de préserver l'âme française de leur foyer, les chefs de famille « ont tout intérêt à mettre leur nez dans les affaires de nos églises et de nos écoles afin qu'elles conservent leur cachet franco-américain⁸⁹ ».

Dans le même ordre d'idées, Beaulieu rappelle que la famille franco-américaine est non seulement « la cellule initiale » à la base de l'élément franco-américain, mais elle représente également le dernier rempart de la nationalité face aux mœurs américaines et aux influences extérieures :

C'est elle qui fournit l'écolier; et, si l'écolier n'a pas eu un bon commencement, sa vie tout entière est plus ou moins menacée de faillite. [...] Pour l'immense majorité, le bagage acquis sur les bancs de l'école est définitif. [...] La famille constitue donc le champ clos où se livre la bataille dont notre survivance est l'enjeu. Aux parents revient la terrible et noble responsabilité d'être les agents principaux de notre survie⁹⁰.

Or, en dépit de toute l'importance que leur accordent les intellectuels du *Travailleur*, ceux-ci rendent les chefs de famille responsables de bien des maux. On leur reproche entre autres un manque de volonté et de fierté, une accusation qui touche en fait l'ensemble du groupe franco-américain. Beaulieu cite une lettre rédigée par un juge de Cambridge qui fut publiée et commentée par Philippe-Armand Lajoie dans *l'Indépendant*. Selon ce juge, l'attitude des Pères Maristes s'explique par le fait que la

⁸⁸ Antoine Clément, « Noces d'or renseignantes », *Le Travailleur*, 4 novembre 1948, p. 1.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 2.

⁹⁰ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 1 avril 1948, p. 3.

génération montante ne maîtrise plus le français dans la banlieue de Boston. Or, selon lui, « la raison de cet état de fait crève les yeux : quand les parents de VEULENT PLUS ou ne PEUVENT PLUS parler le français, à quoi peut-on s'attendre des enfants en pareille matière?⁹¹ ». Lajoie poursuit en reprochant aux parents franco-américains d'avoir failli à « insuffler la fierté des origines » à leurs descendants et d'avoir « fait de notre histoire un livre fermé⁹² ». D'après lui, il n'y a pas de « justification pour ceux, les parents surtout, dont la courte vue et le manque de fierté ont non seulement privé leurs enfants de la possession d'un trésor culturel auquel ils avaient droit, mais ont aidé à entraver l'essor d'un petit peuple vaillant, pionnier du christianisme et de la civilisation sur le continent⁹³ ». Dans la même veine, Antoine Clément blâme aussi les parents franco-américains, « qui ont été heureux d'avoir hérité le bilinguisme de leurs pères et qui sont trop insouciant pour conserver et confier ce même trésor à leurs descendants⁹⁴ ».

Beaulieu reproduit enfin un texte de l'abbé Adrien Verrette qui, outre le fait de déplorer que « nous n'enseignons pas assez à nos enfants la fierté de leurs origines⁹⁵ », reproche aux parents de laisser trop de liberté à leurs enfants. Cette critique camoufle mal une certaine volonté d'isoler les jeunes de manière à éviter d'affaiblir la communauté par les influences « étrangères », voire par le mariage mixte :

On se plaint que notre jeunesse nous quitte. Que font les parents pour rendre la vie au foyer plus intéressante et agréable? Que font les mères pour rendre

⁹¹ Cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », 25 mars 1948, p. 2.

⁹² *Ibid.*, p. 2.

⁹³ Cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 25 mars 1948, p. 1.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁹⁵ Adrien Verrette, « L'avenir de l'élément franco-américain », *Le Travailleur*, 27 juin 1946, p. 4.

les amitiés et les fréquentations de leurs jeunes filles plus reposantes à la maison, plutôt que de leur permettre cette liberté qui occasionne tant de rencontres malheureuses pour l'Église et désastreuses pour notre survivance⁹⁶.

Ces références au mariage mixte parsèment à l'occasion les pages du *Travailleur*.

On le présente comme un fléau et un facteur de désagrégation, sans pour autant qu'on sente qu'une part de responsabilité incombe à qui que ce soit. Les collaborateurs du journal perçoivent le mariage mixte avec fatalisme et on déplore que la presque totalité de ceux qui en font le choix opte pour la langue anglaise au foyer. Ils sont ainsi simplement désignés comme des lâches ou des transfuges et on souhaite qu'ils « déguerpiissent sans se faire prier et passent dans la paroisse anglophone voisine ». Ce dernier souhait est également partagé par Philippe-Armand Lajoie, qui déplore vigoureusement que « nos assimilés, au lieu de s'en aller chez ceux qu'ils ont opté de copier [...] s'infiltrèrent dans nos organisations franco-américaines et cherchent à y donner le ton », croyant « y faire œuvre de déniement⁹⁷ ».

Bref, on perçoit dans le *Travailleur* que la cellule familiale est en quelque sorte présentée comme un havre où doit être préservé l'esprit français et où l'on peut se protéger de l'ambiance anglicisante. Dans un extrait qui résume bien cette perception, Beaulieu estime que « tout le long des études et au sortir de l'école, le foyer reste le centre d'où rayonne la vie ou la mort et où l'on revient toujours⁹⁸ ». Or, l'insouciance des parents face à la transmission des traditions et de l'héritage franco-américain dans leur foyer est une aberration que déplorent avec vigueur le directeur et les collaborateurs du journal.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 4.

⁹⁷ Ph.-A. Lajoie, « Les doléances d'un confrère », *Le Travailleur*, 18 août 1949, p. 4.

⁹⁸ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 1 avril 1948, p. 3.

2.2.5. Une jeunesse américanisée

Essentiellement, si les intellectuels qui militent pour la survivance ciblent les dirigeants des institutions, critiquent l'anglicisation des messes, déplorent la place toujours plus mince accordée au français à l'école paroissiale, puis reprochent à la masse et aux parents leur manque de fierté et leur insouciance, c'est qu'ils craignent par-dessus tout les conséquences qui peuvent en découler auprès de la jeunesse franco-américaine. L'enjeu entourant la jeunesse est très présent dans le discours des intellectuels de la survivance franco-américaine, qui soulignent que c'est sur elle que repose l'avenir du groupe. Selon le père Thomas-M. Landry, l'un des intellectuels religieux les plus actifs dans la défense du fait français en Nouvelle-Angleterre, l'enjeu de la survivance, « c'est autour de la jeunesse qu'il se cristallise. C'est elle normalement qui doit décider pour nous de notre avenir. Nous serons demain ce qu'elle aura voulu que nous soyons⁹⁹ ». D'autres observateurs semblent partager cette perception : « Si nous sommes pour survivre, il est temps que nous réalisons la nécessité de gagner notre jeunesse. Les adultes qui parlent encore français n'offrent pas de problème. C'est la jeunesse que l'on doit gagner¹⁰⁰ ».

Or, les constats pessimistes la concernant sont omniprésents dans les pages du *Travailleur*. Au-delà des critiques semblables à celles adressées aux autres groupes de la communauté, on reproche à la jeunesse franco-américaine son individualisme, son matérialisme, son penchant pour la facilité et son faible pour le modèle de vie américain. Beaulieu souligne que, considérant « l'influence délétère de l'usine ou du bureau, des

⁹⁹ Thomas-M. Landry, « La jeunesse franco-américaine à la croisée des chemins », *Le Travailleur*, 1^{er} juillet 1948, p. 3.

¹⁰⁰ Anonyme, « Poignée de lettres », *Le Travailleur*, 10 mars 1949, p. 1.

sports, de la radio, du cinéma, des sociétés neutres ou des clubs, de la vie intellectuelle et artistique matérialiste », une jeunesse mal encadrée est ni plus ni moins menacée de faillite¹⁰¹. D'autres, comme le père Landry, déplorent son indifférence ainsi que son manque de fierté et d'intérêt pour son histoire et son héritage culturel :

Son passé français, canadien-français et même franco-américain, elle l'ignore. Ou quand elle le connaît, tant soit peu, elle le considère comme une quantité négligeable, comme quelque chose dont on n'a plus beaucoup à se soucier. [...] Elle a l'impression nette qu'elle pourra très bien vivre demain en ce pays sans être obligée de traîner avec elle tout ce poids d'un passé, même s'il fut glorieux¹⁰².

Landry prédit d'ailleurs que si la situation ne se redresse pas et que la jeunesse cesse d'être française dans sa langue première, « alors, c'en est fait de la jeunesse franco-américaine et c'en est fait du peuple franco-américain...¹⁰³ ». Dès lors, l'importance de l'enjeu la concernant justifie toutes les critiques, et ce, envers toutes les franges du groupe franco-américain, dont les torts impliquent bien souvent, de près ou de loin, des conséquences auprès des jeunes Franco-Américains. Par exemple, comme nous l'avons démontré, l'absence de directives données à la masse franco-américaine a généré, selon Adolphe Robert, une jeunesse désemparée. Autrement, nombreux sont ceux qui estiment que le sort de la jeunesse est intrinsèquement lié à la situation qui prévaut dans les écoles paroissiales franco-américaines, notamment quant à la proportion de cours dispensés en français à l'école paroissiale. C'est notamment le cas du collaborateur Antoine Dumouchel, qui prend pour cibles les dirigeants et les enseignants des écoles :

¹⁰¹ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 1 avril 1948, p. 3.

¹⁰² Thomas-M. Landry, « La jeunesse franco-américaine à la croisée des chemins », *Le Travailleur*, 1^{er} juillet 1948, p. 4.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 4.

Il y a bien des moyens de tuer une école paroissiale. Que fait-on pour la faire aimer des élèves? [...] Comment expliquer la diminution effarante d'enfants dans nos écoles? Si la base s'écroule, tout l'édifice prend une dégringolade. Il n'y a plus d'élèves pour les collèges franco-américains, il n'y a plus de paroissiens pour soutenir l'œuvre des curés, il n'y a plus de chefs pour diriger le peuple¹⁰⁴.

Ainsi, il ressort que plutôt que d'être identifiée parmi les responsables du déclin du fait français, la jeunesse franco-américaine est présentée comme la victime collatérale de la trahison, du laxisme et de l'indifférence des autres groupes franco-américains précédemment ciblés. Cela dit, les impacts de cette situation se manifestent chez elle par un manque de fierté pour son héritage culturel et par une anglicisation qui se traduit, entre autres, par le mariage mixte. Aux yeux de bien des observateurs, la situation doit être renversée de toute urgence : « Chose certaine, on doit se grouiller... Attendre dix ans pour prendre des moyens radicaux, sera trop tard [sic]. On constate que les mariages mixtes augmentent, et les jeunes abandonnent de plus en plus notre belle langue (et leur religion également)¹⁰⁵ ». Ils seront ainsi directement ciblés, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, par les différents moyens qu'entreprendront les élites franco-américaines pour renverser la tendance.

En somme, il apparaît nettement que, dans leur identification des causes du déclin, les intellectuels de la survivance franco-américaine concentrent principalement leur attention sur les élites, tant religieuses que laïques, à qui ils reprochent tous les maux. Il est cependant curieux de constater qu'on retrouve dans *Le Travailleur* des

¹⁰⁴ Antoine Dumouchel, « La très grande importance de nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 12 juin 1947, p. 1.

¹⁰⁵ Anonyme, « Poignée de lettres », *Le Travailleur*, 10 mars 1949, p. 1. D'ailleurs, pour lutter contre le mariage mixte, les mesures suggérées peuvent parfois paraître farfelues. On propose par exemple de créer une veillée française, soit une soirée de danse pour la jeunesse franco-américaine où tout se passerait uniquement en français, afin que les jeunes hommes courtisent les jeunes franco-américaines en français. On craint que les jeunes aillent danser ailleurs s'ils ne trouvent pas de tels lieux dans leurs paroisses.

accusations envers chacune des classes ou des sous-groupes franco-américains, à qui l'on reproche un ensemble d'attitudes ou d'inaction. Ainsi, une population apathique et indifférente, des parents qui ne remplissent pas adéquatement leur rôle et une jeunesse en quelque sorte abandonnée à son sort s'ajoutent à cette élite démissionnaire pour expliquer, aux yeux des collaborateurs du *Travailleur*, le lent déclin de la Franco-Américanie.

2.3. RETOUR SUR LES ENJEUX IDENTIFIÉS

À la lumière des observations émises précédemment, il est clair qu'aux yeux des intellectuels de la survivance franco-américaine, la chute progressive du fait français en Nouvelle-Angleterre s'explique essentiellement par des défaillances qui se manifestent à l'intérieur même des communautés. Il ressort à l'opposé que les phénomènes structurels affectant l'ensemble de la population américaine sont négligés dans leur analyse, tout comme la volonté anglicisante des élites politiques et religieuses anglo-américaines, pourtant au cœur des nombreux débats ayant impliqué la presse franco-américaine et ses intellectuels avant la Deuxième Guerre mondiale.

2.3.1. Entre phénomènes structurels et responsabilités internes

À la lecture des pages du *Travailleur*, il est étonnant de constater à quel point le regard porté sur la réalité américaine dans son ensemble est relativement rare. Évidemment, les collaborateurs du journal relatent à l'occasion les phénomènes liés à la vie américaine et ils sont conscients du risque qui leur est associé. Beaulieu publie d'ailleurs une lettre probante de cet état de fait :

La civilisation moderne rend impossible l'isolement d'un peuple. La radio, les magazines, la presse, le cinéma, le tourisme, le commerce, l'école, la milice, la législation, la politique, autant d'agents qui travaillent à l'imposition de la langue anglaise par tout le pays et à l'étouffement de la langue de la minorité française. Dans ces conditions ce serait pure naïveté que de pratiquer la politique de l'autruche et du laisser-faire, sous prétexte que la survivance française s'effectuera d'elle-même comme par miracle, sans organisation, sans efforts persistants et sans une volonté farouche de survivre chez notre peuple¹⁰⁶.

Néanmoins, les intellectuels de la survivance ne semblent pas considérer que l'évolution du contexte américain joue un rôle considérable dans le déclin franco-américain, du moins ils ne perçoivent certainement pas que les phénomènes qui y sont associés puissent en être les causes principales. D'ailleurs, même lorsqu'ils évoquent les impacts des innovations de l'époque, telles que la radio ou le cinéma, et leur influence sur la vie franco-américaine, ils semblent préférer pointer les responsables qui, à l'interne, empêchent selon eux la Franco-Américanie de combattre ces mauvaises influences. C'est entre autres le cas de l'abbé Verrette qui, après avoir exprimé son souhait que soit retirée des foyers « cette pourriture » que constitue la presse de masse anglophone, se demande :

à qui la faute, si notre langue disparaît graduellement et si nos enfants la parlent moins. Ah! je le sais bien, les influences de l'extérieur sont puissantes et absorbantes, la radio ne nous quitte pas, tout ce que l'on voit et respire est étranger à notre culture, mais je vous l'avoue sincèrement, là où l'on veut, tout peut être conservé et ceux qui prétendent que notre langue fléchit, prêtres, religieux ou parents, c'est parce qu'ils ne sont plus intéressés eux et qu'ils refusent de lutter et de triompher¹⁰⁷.

Les conséquences inéluctables au fait de vivre dans une atmosphère américaine et dans une « ambiance anglaise » qui, selon Beaulieu, « ne peut faire autrement que de

¹⁰⁶ Wilfrid Beaulieu, « Poignée de lettres... », *Le Travailleur*, 13 mai 1948, p. 1.

¹⁰⁷ Adrien Verrette, « L'avenir de l'élément franco-américain », *Le Travailleur*, 27 juin 1946, p. 4.

dévorer les plus faibles parties de notre élément¹⁰⁸ », sont fréquemment soulignées. Or, comme la plupart des intellectuels qu'il publie dans son journal, le directeur du *Travailleur* se sert de ces assertions pour mieux cibler les reproches qu'il formule. S'adressant aux Pères Maristes, il estime par exemple que « ces quelques brebis qui nous échappent » ne justifient en rien « d'introduire l'anglais dans nos églises françaises¹⁰⁹ ».

Cela dit, si une référence à la réalité américaine revient régulièrement dans les pages du *Travailleur*, c'est celle de l'attrait du matérialisme et de l'argent, qui viendrait diluer les préoccupations collectives. Parmi ceux qu'Antoine Clément identifie comme les « suicidés de notre race », il cible notamment « nos hommes d'affaires, de profession, artistes, industriels, arrivistes, qui ont bien fait dans la langue de la patrie et qui sacrifient aujourd'hui devant le veau d'or de leur monnaie les bribes qui puissent leur rester de leur culture ancestrale¹¹⁰ ». Beaulieu déplore également, comme nous l'avons mentionné précédemment, cette tendance qu'ont les dirigeants des institutions franco-américaines à faire primer les intérêts économiques sur la préservation du fait français. « Si ce souci financier, qui passe malheureusement trop souvent avant le souci spirituel, n'était pas à l'état presque épidémique, on ne chercherait pas à retenir dans nos paroisses françaises ceux que le mariage mixte nous fait perdre¹¹¹ ». Enfin, aux dires de Philippe-Armand Lajoie, « dans l'ambiance fortement matérialiste où notre élément a grandi en ce pays, les valeurs matérielles ont fini par primer les valeurs intellectuelles. On n'a pas

¹⁰⁸ Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 3.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 3.

¹¹⁰ Antoine Clément, « Faut-il mourir par assassinat », *L'Étoile*, 24 février 1948; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 25 mars 1948, p. 1-A.

¹¹¹ Wilfrid Beaulieu, « Une apologie pour les lâcheurs », *Le Travailleur*, 10 mars 1949, p. 1.

besoin d'être cultivé, intelligent même, pour jouir de la considération dans nos milieux : il suffit d'avoir de l'aplomb et de l'argent¹¹² ». Ces passages représentent néanmoins de rares références aux impacts d'une tendance au matérialisme qui, du reste, est loin de se limiter aux frontières américaines.

Malgré ces quelques références aux phénomènes propres à la vie américaine, certains silences détonnent dans les pages du *Travailleur*. Malgré l'analyse exhaustive que nous avons faite des numéros allant de 1946 à 1949, nous constatons entre autres l'absence de mention du retour problématique des vétérans de la guerre, l'omission des nombreuses migrations engendrées par l'effort de guerre ainsi qu'un silence complet en ce qui a trait aux fermetures d'usine en Nouvelle-Angleterre, qui se multiplient dès 1947 selon l'historiographie et qui ont de toute évidence affecté de nombreux ouvriers franco-américains¹¹³. Les collaborateurs du *Travailleur* semblent faire complètement abstraction de ces réalités dans leur examen de la situation¹¹⁴. Comment expliquer cet état de fait? Les hypothèses sont multiples. On peut comprendre qu'ils puissent avoir manqué de recul pour bien saisir l'ampleur des phénomènes en cours. Ainsi, leur relative myopie face aux tendances lourdes ayant suivi la Deuxième Guerre mondiale pourrait

¹¹² Ph.-A. Lajoie, « Les doléances d'un confrère », *Le Travailleur*, 18 août 1949, p. 4.

¹¹³ Bien que la ruée vers la banlieue soit également peu mentionnée, il sera question au fil des ans des programmes de rénovation urbaine lorsque ceux-ci compromettront différentes paroisses franco-américaines. C'est notamment le cas à Worcester en 1953, où un vaste projet implique la démolition d'une école et d'un quartier principalement habité par des Franco-Américains, ce que Beaulieu présente comme « un coup de poignard asséné en plein cœur de Notre-Dame ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « La "liquidation" prochaine de l'école paroissiale de Notre-Dame de Worcester », *Le Travailleur*, 1^{er} octobre 1953, p. 1.

¹¹⁴ Nous avons repéré une seule exception à cet état de fait. Le père Landry souligne dans un discours livré en 1946 les conséquences de la Deuxième Guerre mondiale sur la vie franco-américaine, dont l'évolution a selon lui été précipitée « dans un sens qui ne fut pas français », et soulève à cette occasion l'importance de « refranciser » les institutions. Cf. Thomas-M. Landry, « La situation actuelle des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre », *Mission catholique et française en Nouvelle-Angleterre*, Québec, Les Éditions Ferland, 1962, p. 25. Or, contrairement à la grande majorité des discours du père Landry, celui-ci n'a étrangement pas été publié dans les pages du *Travailleur*. Soulignons néanmoins que Landry mentionne lui aussi, ultimement, que c'est parce que les actions nécessaires à la pérennité du fait français n'ont pas été entreprises avec rigueur que l'avenir de ce dernier est justement compromis.

s'expliquer par une simple mauvaise lecture de la situation. Cela dit, elle pourrait aussi être attribuable à un certain aveuglement idéologique, voire à une omission stratégique; admettre l'existence de phénomènes structuraux entraînant une anglicisation inévitable aurait pu équivaloir pour eux à donner raison aux élites modérées encourageant une survivance partielle des caractéristiques culturelles franco-américaines. Il faut dire aussi qu'il leur était tout simplement impossible de renverser des phénomènes aussi larges et qu'ainsi, chercher à s'y attaquer aurait littéralement mis en lumière leur impuissance et, en quelque sorte, la futilité de leur lutte pour la survivance. Est-il possible que les intellectuels de la survivance, par entêtement idéologique, aient pu omettre de faire mention de ces processus, sur lesquels ils n'avaient aucune emprise et face auxquels ils étaient absolument impuissants? Ces hypothèses restent à être démontrées.

2.3.2. Des forces anglicisantes?

L'un des autres éléments qui sautent aux yeux dans l'ensemble des causes fréquemment relatées par les collaborateurs du *Travailleur* est la rareté des références à l'épiscopat irlando-catholique, pourtant l'une des cibles principales des intellectuels et de la presse franco-américaine depuis les débuts de la présence canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Évidemment, quelques soubresauts resurgissent à l'occasion. Le collaborateur Antoine Jobin soulève en 1946 ce vieux discours lié à la décision selon lui prise par le haut clergé « d'angliciser le plus tôt possible l'élément franco-américain », en déplorant qu'« à cet effet, une hiérarchie presque exclusivement irlando-américaine fut constituée¹¹⁵ ». Toujours en 1946, Beaulieu souligne de son côté « le grand nombre de

¹¹⁵ Antoine-J. Jobin, « À propos du "memorial" », *Le Travailleur*, 5 mars 1947, p. 1.

paroisses composées en immense majorité de Franco-Américains, mais dont les curés sont infailliblement anglophones », pour illustrer « l'action anglicisatrice des évêques irlando-américains de la Nouvelle-Angleterre¹¹⁶ ». En 1949, un lecteur dont les lettres sont fréquemment publiées par Beaulieu considère quant à lui « que nos écoles, sous la domination étrangère [irlandaise], et on sait comment hostile, sont sérieusement "handicapées" dans leurs travaux¹¹⁷ ».

Cependant, il ressort très clairement dans les pages du *Travailleur* qu'en dépit de l'omniprésence irlandaise à la tête des diocèses catholiques de la Nouvelle-Angleterre, les intellectuels du journal estiment que les reculs observés ne leur sont pas imputables : « En justice pour l'épiscopat actuel, ce n'est pas lui qui semble responsable des changements apportés dans nos paroisses nationales. Les responsables de cette situation sont d'authentiques Franco-Américains, nés, élevés, éduqués dans nos milieux¹¹⁸ ». Le collaborateur Antoine Dumouchel évoque même une gradation dans l'importance à accorder aux responsables de la situation : « Nos pires ennemis, ce ne sont pas ceux qui nous attaquent de front. Ce sont les mous, les indifférents, les arrivistes¹¹⁹ ». Enfin, comme mentionné précédemment, on évoque littéralement la peur et le manque de courage de certaines élites franco-américaines à l'idée de confronter le clergé irlando-

¹¹⁶ Wilfrid Beaulieu, « Chronique franco-américaine. Poignée de faits... », *Le Travailleur*, 5 décembre 1946, p. 3.

¹¹⁷ Ça n'empêche pas le correspondant de constater qu'en dépit de cette situation, certaines congrégations parviennent à maintenir aisément le fait français dans leurs écoles comparativement à d'autres écoles administrées par une congrégation voisine. Cf. Gérard-R. Arguin, « Poignée de lettres... Comparaison à base de faits », *Le Travailleur*, 3 février 1949, p. 1.

¹¹⁸ Adolphe Robert, « L'inviolabilité de nos paroisses nationales », cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison NATIONALE d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 10 juin 1948, p. 1.

¹¹⁹ Antoine Dumouchel, « La très grande importance de nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 12 juin 1947, p. 1.

catholique pour expliquer le déclin tant déploré¹²⁰. Bref, les causes identifiées dans les pages du *Travailleur* semblent indiquer que, contrairement au début du siècle, les intellectuels de la survivance ne jettent plus directement le blâme sur le haut clergé anglophone que dominant les Américains d'origine irlandaise pour expliquer la situation qui prévaut en Franco-Américanie, et ce, même si ses visées n'ont manifestement pas changé. Les collaborateurs du journal semblent se concentrer en quelque sorte sur ce qu'ils peuvent contrôler. Se faisant, la lutte aux forces irlandaises a laissé place à de nombreux autres enjeux internes dans leur discours.

À la lumière du précédent chapitre, il ressort clairement de notre analyse que, malgré les larges phénomènes socio-économiques qui frappent la population américaine au cours des années d'après-guerre, les intellectuels de la survivance franco-américaine perçoivent – ou du moins prétendent à travers leurs écrits – que ces derniers n'ont que peu d'importance comparativement aux nombreuses défaillances qu'ils observent au sein de leurs communautés. Ils orientent donc principalement leur discours en ce sens et multiplient les attaques et les reproches aux dirigeants des institutions franco-américaines, aux élites cléricales et laïques qu'ils taxent d'indifférence, à une masse qu'ils qualifient d'apathique, aux parents qui négligent leur devoir et à une jeunesse désintéressée, qu'ils considèrent tous communément responsables de la situation. Cette attitude critique et agressive, très manifeste entre 1946 et 1949, tendra comme nous le verrons dans le chapitre qui suit à s'adoucir progressivement au cours des années 1950, face aux maigres résultats des solutions proposées et mises de l'avant par les intellectuels de la survivance.

¹²⁰ Desormeaux, « Entre nous... », *Le Travailleur*, 3 mars 1949, p. 1.

CHAPITRE III :

« Y AURA-T-IL DEMAIN UNE VIE FRANCO-AMÉRICAIN EN NOUVELLE-ANGLETERRE? » : DES INTELLECTUELS EN QUESTIONNEMENT

En un mot, le temps est venu de voir où nous allons, de dire et de démontrer surtout que nous la voulons tous cette survivance française et, comme conséquence, il ne faudrait pas avoir peur de recourir aux grands moyens¹.

Wilfrid Beaulieu

La période étudiée au chapitre précédent démontre bien le ton militant, combatif et provocateur qui caractérise *Le Travailleur* depuis ses débuts. Cela dit, pour faire en sorte de changer la tendance qu'ils déplorent, les intellectuels de la survivance franco-américaine ne se contentent pas de tirer des flèches dans les pages des journaux francophones de la Nouvelle-Angleterre. Après avoir soulevé au cours du dernier chapitre les causes auxquelles les collaborateurs du *Travailleur* attribuent le déclin qu'ils constatent, le chapitre qui suit aura pour objet d'analyser une autre facette de la réaction des élites intellectuelles franco-américaines face aux tendances qu'elles relatent, à savoir les idées mises de l'avant pour renverser la situation et l'évolution de leurs réflexions à mesure qu'avancent les années 1950.

D'une part, nous étudierons plus particulièrement le discours que les intellectuels de la survivance proposent ainsi que les différents moyens avancés pour assurer la pérennité du fait français en Nouvelle-Angleterre, qui culmineront avec l'organisation de grandes célébrations pour le centenaire franco-américain et la publication d'un manifeste en 1949. D'autre part, nous démontrerons qu'en dépit des différentes actions entreprises et des nombreux cris d'alarme lancés dans *Le Travailleur* depuis la fin des années 1940,

¹ Wilfrid Beaulieu, « La vie franco-américaine. Poignée de faits... », *Le Travailleur*, 3 janvier 1946, p. 1.

la situation ne semble guère s'améliorer aux yeux de ses collaborateurs. Progressivement, ces derniers adoucissent leurs propos et se montrent beaucoup moins belliqueux alors qu'en parallèle, les pages du journal s'ouvrent à des points de vue pluriels, voire diamétralement opposés. Cette évolution du journal laisse deviner une période de réflexion et de résignation face à une situation qui paraît de plus en plus irréversible.

3.1. RENVERSER LA TENDANCE : IDÉES AVANCÉES ET MESURES PROPOSÉES

Tout en ciblant, comme nous l'avons vu, les dangers qui guettent selon eux la Franco-Américanie au lendemain du long conflit mondial qui se termine, les intellectuels du *Travailleur* montrent plusieurs signes d'optimisme et relatent certaines manifestations qui sont pour eux source d'encouragement. Dressant un bilan positif des événements organisés pour les derniers mois de l'année 1946, notamment par l'Association Canado-Américaine (ACA) – qui célèbre son cinquantenaire –, l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (USJBA) et la Société historique franco-américaine (SHFA), le directeur Beaulieu y voit « tout un faisceau de beaux gestes qui dénotent, plutôt soulignent le fait d'une vitalité française intense et prometteuse de lendemains ensoleillés² ». Quelques semaines plus tard, Beaulieu suggère même que la vie française en Nouvelle-Angleterre est « d'une intensité plus vive que jamais », avant d'ajouter :

Depuis la fin d'août dernier, j'ai assisté à une multitude de ralliements, banquets, anniversaires, festivals, séances de toute nature dans le Connecticut, le Massachusetts, le New Hampshire et le Rhode Island, - tous pour la même fin : l'exaltation de la pensée française et la conservation de son expression, le parler français, dans un même esprit de confraternité [...]. Ces manifestations,

² Wilfrid Beaulieu, « Chronique franco-américaine. Poignée de faits... », *Le Travailleur*, 7 novembre 1946, p. 3.

en totalité, ont généralement laissé bonne bouche et un goût de revenez-y qui ne peut s'altérer du jour au lendemain³.

Le collaborateur Antoine Dumouchel, cherchant à nuancer en 1947 les constats de défaillances qui s'accumulent dans *Le Travailleur*, dans *L'Étoile* et dans *L'Indépendant*, souligne que « si nous comparons nos forces actuelles à ce qu'elles étaient, il y a cinquante ans, nous constatons des progrès remarquables⁴ ». Dumouchel est notamment d'avis que le groupe franco-américain est « mieux organisé que jamais » et que les mutualités franco-américaines ont une santé financière propre à réaliser l'objectif « d'être un groupe puissant, fortement américain, mais très attaché à sa culture française⁵ ». Cela dit, les sursauts d'optimisme sont relativement rares comparativement aux nombreux cris d'alarme et aux appels à l'action que véhiculent les pages du *Travailleur* de 1946 à 1949.

Beaulieu en vient d'ailleurs lui-même à critiquer à plusieurs reprises la tenue de congrès et de grands banquets couronnés par de beaux discours qui ne mènent à aucun changement significatif : « À quoi bon, ces palabres, si elles ne se traduisent pas en actions concrètes de nature à activer notre vie française et à assurer la conservation du parler français⁶ ». Invité à s'adresser à l'auditoire d'une convention de l'Union des Franco-Américains du Connecticut, Beaulieu clôt son discours par les mots suivants : « Vous convenez donc qu'il faut faire quelque chose de concret et de pratique, que le temps des belles paroles et des beaux discours est passé et que ce qui compte

³ Wilfrid Beaulieu, « Chronique franco-américaine. Poignée de faits... », *Le Travailleur*, 5 décembre 1946, p. 1.

⁴ Antoine Dumouchel, « Motifs d'espérance », *Le Travailleur*, 5 juin 1947, p. 1.

⁵ *Ibid.*, p. 1.

⁶ Wilfrid Beaulieu, « La vie franco-américaine. Poignée de faits », *Le Travailleur*, 1^{er} février 1946, p. 1.

présentement et comptera désormais, c'est l'action, ce sont des actes positifs et palpables⁷ ».

S'ils réclament que des gestes soient posés, les intellectuels de la survivance franco-américaine se montrent eux-mêmes actifs. Outre les nombreuses accusations qu'ils lancent en réaction à leurs constats d'une anglicisation croissante de leur groupe et de leurs institutions, différentes pistes sont envisagées et diverses initiatives seront mises de l'avant. Quels moyens suggèrent-ils pour renverser la tendance des années d'après-guerre? Quel discours adoptent-ils? Quelles mesures sont réellement mises en place par les élites et quels en sont les impacts? Nous verrons que ces idées et les moyens utilisés pour les mettre en action seront principalement guidés par la volonté de rassembler et d'unir une élite franco-américaine jusqu'alors divisée, d'alimenter la fierté des origines franco-américaines et de donner une direction claire à la destinée franco-américaine.

3.1.1. Création du Comité d'orientation franco-américaine

En marge de rumeurs émanant du Québec selon lesquelles le Comité permanent de la survivance française en Amérique, mis sur pied peu après le Deuxième congrès de la langue française tenu en 1937⁸, songe à organiser un troisième congrès pour 1947,

⁷ Wilfrid Beaulieu, « Au Connecticut », *Le Travailleur*, 7 mars 1946, p. 1.

⁸ Aux dires d'Yves Roby, le Deuxième congrès de la langue française en Amérique et les démarches entourant sa préparation en 1937 ont engendré, pour les Franco-Américains, une véritable « ressaisie de la race ». À cette occasion, l'Association Canado-Américaine et l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique enterrent la hache de guerre après des années de profondes dissensions, issues de la crise sentinelliste des années 1920. Les élites franco-américaines unifiées mobilisent plus de 4000 personnes pour assister et contribuer aux travaux à Québec. Les radicaux comme les modérés en seraient revenus « convaincus de l'urgence d'agir » pour préserver les caractéristiques culturelles de leur groupe en Nouvelle-Angleterre. Le déclenchement de la guerre et son déroulement interminable viendront cependant atténuer considérablement l'enthousiasme généré à l'occasion du congrès. Après le dénouement du conflit en 1945, les élites franco-américaines perçoivent que tout est à recommencer. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Québec, Septentrion, 2000, p. 342-344, 354.

Beaulieu se montre peu enthousiaste. Étant d'avis qu'un tel événement n'aurait que peu de résultats concrets en Nouvelle-Angleterre, Beaulieu mentionne en janvier 1946 que devant les maux qui affectent la Franco-Américanie, il faudrait tenir un grand congrès de la survivance franco-américaine, détaché des organismes siégeant au Québec, qui étudierait entre autres le problème de l'enseignement du français dans les écoles paroissiales tout en s'attardant aux problèmes des paroisses nationales, des sociétés, des journaux et de toutes les œuvres franco-américaines. Selon lui, l'intérêt derrière un tel congrès réside dans l'idée d'y « établ[ir] définitivement par qui et par quoi, et de quelle façon cette survivance française devrait se faire⁹ ». Beaulieu ajoute : « le temps est venu de voir où nous allons, de dire et de démontrer surtout que nous la voulons tous cette survivance française et, comme conséquence, il ne faudrait pas avoir peur de recourir aux grands moyens¹⁰ ».

Si cet appel de Beaulieu n'engendre pas de suite immédiate, le désir de ce dernier s'avère partagé par d'autres. À l'occasion du cinquantenaire de l'ACA célébré en octobre 1946, les élites franco-américaines, avec le père Thomas-Marie Landry en tête, considèrent qu'il est nécessaire de faire un bilan, de dresser un portrait de la situation franco-américaine en ces lendemains de guerre et de formuler un « idéal historique concret » visant à donner une véritable orientation aux communautés franco-américaines. Dès lors, on propose la mise sur pied d'une commission d'études franco-américaines afin de réaliser ces derniers souhaits¹¹. Le 23 octobre 1947, Beaulieu fait paraître dans le *Travailleur* un communiqué proclamant la création du Comité

⁹ Wilfrid Beaulieu, « Poignée de faits », *Le Travailleur*, 3 janvier 1946, p. 1.

¹⁰ *Ibid.*, p. 1.

¹¹ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 383.

d'orientation franco-américaine (COFA), fondé en juillet de la même année suite aux discussions d'octobre 1946. Trente Franco-Américains « bien connus, pour la plupart, de toute la Nouvelle-Angleterre¹² », ont participé à sa création, parmi lesquels on retrouve Wilfrid Beaulieu, Antoine Clément, Antoine Dumouchel, l'abbé Adrien Verrette, le père Thomas-M. Landry, ainsi que les secrétaires généraux respectifs de l'ACA et de l'USJBA, Adolphe Robert et George Filteau. Les constats menant à la nécessaire formation du Comité y sont clairement exprimés :

[...] devant tous les dangers qui menacent notre groupe, devant la déperdition marquée de nos forces ethniques, devant les doutes multiples et croissants répandus partout chez les nôtres sur les raisons d'être et la nécessité de notre survivance française aux États-Unis, devant l'apathie inévitable et la dispersion qui en résultent chez la plupart de nos congénères, il devient nécessaire, il devient urgent de procéder à la formation d'une commission d'études spécifiquement franco-américaine qui se charge de fixer, pendant qu'il en est encore temps, les grandes lignes de notre destin franco-américain et l'idéal commun qu'en toute sûreté doctrinale nous devons tous ensemble suivre et poursuivre. Par le fait même, [...] il y aura moyen de réaliser enfin ce qu'on pourrait appeler "l'action franco-américaine concertée", si importante et si nécessaire à la survie des nôtres¹³.

La création et la présence du Comité viennent en quelque sorte combler trois manques importants identifiés comme des enjeux de la survivance. D'une part, il établit clairement qui sont les « chefs » ou les membres de l'état-major de la Franco-Américanie, soit ces trente figures regroupant journalistes, avocats, médecins, dirigeants de sociétés mutuelles et membres du clergé. D'autre part, le Comité se propose de guider le groupe franco-américain et de fixer l'idéal historique à poursuivre, qui orientera la destinée de la Franco-Américanie. L'absence de direction donnée au peuple représentait jusqu'alors l'un des facteurs expliquant le déclin des communautés aux yeux des

¹² Thomas-M. Landry, « Communiqué officiel sur la fondation récente du Comité d'orientation franco-américaine », *Le Travailleur*, 23 octobre 1947, p. 1.

¹³ *Ibid.*, p. 1.

intellectuels du *Travailleur*. Enfin, le comité a l'ambition d'« unir tous les Franco-Américains dans la poursuite méthodique et cohérente de cet idéal de survivance¹⁴ ». Réunissant les membres de l'élite affiliés tant aux modérés qu'aux radicaux, on cherche alors à effacer les divisions, qui sont source d'inaction et qui nuisent à la lutte pour la survivance.

Plusieurs intellectuels de la survivance ont déploré au fil des années la fâcheuse propension des élites franco-américaines à s'entredéchirer sur la place publique, une tendance qui persiste à intensité variable depuis la crise sentinelliste. Beaulieu cite à cet égard un passage tiré d'un article de Philippe-Armand Lajoie dans *L'Indépendant*, qui considère que cette division a contribué à fragiliser l'édifice franco-américain : « Si nous avions mis moins de temps et d'énergie à nous nuire les uns aux autres, nous aurions donné moins facilement prise aux mains tendues pour déchirer le manteau de notre survivance. Est-il trop tard pour en rassembler et recoudre les lambeaux?¹⁵ » À en croire Antoine Clément, il n'est pas trop tard pour le faire, mais cela doit passer par une élite unie : « le peuple franco-américain est encore assez sain pour vouloir vivre de sa vie propre encore demain. Et à cet effet, il faut qu'il y ait compénétration entre toutes nos élites et collaboration intime à l'œuvre de la culture franco-américaine si nous voulons perpétuer notre survivance pendant de nouvelles générations¹⁶ ».

Il appert cependant que le vœu d'unité soulevé à la fondation du Comité d'orientation franco-américaine (COFA) s'est rapidement heurté aux relents des luttes

¹⁴ *Ibid.*, p. 1.

¹⁵ Cité dans Wilfrid Beaulieu, « À propos de lâchage », *Le Travailleur*, 15 janvier 1948, p. 1.

¹⁶ Antoine Clément, « Quittons nos tours d'améthyste »; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison NATIONALE d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 13 mai 1948, p. 1.

passées. Devant les hésitations et les dissensions internes du comité, Beaulieu s'en détache avec fracas dès février 1948, afin de retrouver toute sa liberté d'action. Loin de désavouer les travaux du comité, auquel il garantit d'appuyer toutes les initiatives, Beaulieu met en garde « ceux qui, constamment depuis sa fondation, redoublent d'efforts pour le torpiller avant même qu'il ait eu le temps de s'organiser sur des bases solides et de donner des résultats concrets¹⁷ ». Beaulieu cible notamment les ecclésiastiques qui composent le tiers du comité ainsi que les dirigeants des sociétés mutuelles aux positions modérées telles que l'USJBA, qui s'évertuent selon lui à ne pas brusquer l'autorité irlando-catholique.

Ainsi, même si les appels à l'unité sont fréquents dans les pages du *Travailleur* et qu'ils apparaissent à l'occasion comme des *mea culpa*, les radicaux continuent de se braquer contre les modérés. L'unité qu'ils espèrent semble ne devoir se faire qu'autour de leurs idées et de leur propre conception de la survivance. Ces appels sont vains et la présence du COFA ne parviendra pas, comme nous le verrons, à rassembler les élites franco-américaines et la population derrière elle.

3.1.2. Une justification historique et providentielle de l'expérience franco-américaine

En parallèle aux activités du Comité d'orientation et outre cette recherche d'unité, les collaborateurs du *Travailleur* orientent entre autres le contenu de leurs articles vers le passé. Il semble évident pour plusieurs intellectuels de la survivance que les Franco-Américains, et plus particulièrement les jeunes nés en terre américaine,

¹⁷ Wilfrid Beaulieu, « J'ai choisi », *Le Travailleur*, 19 février 1948, p. 1.

ignorent l'histoire de leur communauté et ne montrent que peu d'intérêt envers leur héritage culturel. C'est l'un des principaux écueils auxquels il faut selon eux s'attaquer. Pour Thomas-M. Landry, il importe d'insuffler à la jeunesse franco-américaine « la fierté qui lui manque ». Il ajoute :

Le jour où elle sera vraiment fière d'être française autant qu'américaine, elle trouvera facilement le sens de sa véritable destinée. Aidons-lui aussi à apprendre sa propre histoire; l'histoire du fait français en Amérique, au Canada et aux États-Unis aussi et surtout l'histoire plus récente du fait franco-américain. Il lui sera facile alors de se reconnaître elle-même, de réaliser la signification et l'importance de ce courant de vie française qui vient s'insérer dans la vie de la grande nation américaine¹⁸.

Ainsi, sans que cela se fasse de façon concertée, les intellectuels franco-américains multiplient les références au passé, évoquent l'origine glorieuse de la présence francophone en Amérique et montrent le rôle que la race française a selon eux joué dans l'évolution de l'histoire américaine. Ils rappellent par exemple que les explorateurs français ont été les premiers à fouler la plupart des territoires américains¹⁹, soulignent les liens qui unissent la France et les États-Unis depuis la révolution américaine et évoquent l'engagement de leurs ancêtres canadiens-français lors de la guerre de Sécession. Ils cherchent ainsi à présenter les Franco-Américains comme l'un des peuples fondateurs de l'histoire américaine plutôt que comme simples migrants. Enfin, les collaborateurs du *Travailleur* enchaînent les références aux héros de la nation française ou canadienne-française et célèbrent ceux qui, parmi les premières générations

¹⁸ Thomas-M. Landry, « La jeunesse franco-américaine à la croisée des chemins », *Le Travailleur*, 1 juillet 1948, p. 4.

¹⁹ Les biographies de grands explorateurs français en Amérique sont nombreuses, qu'on pense entre autres au Père Marquette ou à Louis Jolliet, à La Salle, à Cadillac et à Pierre Lemoyne d'Iberville, dont les faits d'armes sont tous abordés dans le *Travailleur*.

de Franco-Américains, se sont battus pour la survie culturelle et politique de leurs communautés²⁰.

Outre les nombreux textes faisant référence à ces derniers éléments, tout événement à caractère historique ou patriotique est célébré et fait l'objet de commémorations, qu'on parle du 250^e anniversaire du voyage de Pierre Le Moyne d'Iberville dans le delta du Mississippi²¹, du centenaire de la présence de la communauté religieuse des Sœurs de Sainte-Anne en Nouvelle-Angleterre²² ou encore du troisième centenaire de la mort des Saints-Martyrs-Canadiens²³. Les collaborateurs du *Travailleur* considèrent également les anniversaires de fondation des paroisses nationales ou encore ceux des importantes institutions franco-américaines, comme l'ACA et la SHFA²⁴, comme des occasions idéales de rappeler leurs origines et de relancer la fierté et la vitalité du fait français en Nouvelle-Angleterre.

Ces nombreuses références au passé et cette prolifération de commémorations nous semblent avoir pour objectif de légitimer la présence franco-américaine aux États-

²⁰ Les décès de personnages importants de la Franco-Américanie engendrent de longs articles où l'on tend à montrer leur contribution à la cause franco-américaine. C'est notamment le cas de Phydime-J. Hémond, journaliste de Woonsocket excommunié lors de la crise sentinelliste, et de Louis A. Biron, figure marquante du journalisme franco-américain ayant notamment fondé *L'Avenir national* de Manchester et *L'Impartial* de Nashua, avant de devenir propriétaire de *L'Étoile de Lowell*. Cf. Hermance Morin, « Il fut grand! », *Le Travailleur*, 29 septembre 1949, p. 1; Yvonne Le Maître, « Un vieux chêne s'abat », *Le Travailleur*, 27 février 1947, p. 1.

²¹ Albert Krebs, « 250 ans! », *Le Travailleur*, 12 août 1948, p. 1.

²² XYZ, « Centenaire d'une grande communauté », *Le Travailleur*, 27 avril 1950, p. 1.

²³ « Ils ont donné leur vie pour nous, descendants des Français habitant la Nouvelle-France, pour nous assurer le plus précieux de tous les biens : la foi catholique ». On organise pour l'occasion plusieurs cérémonies religieuses et différentes manifestations publiques pour « appor[ter] à ces héros les hommages collectifs de tout un peuple ». Cf. [s.a.], « Troisième centenaire des Martyrs canadiens », *Le Travailleur*, 10 février 1949, p. 1.

²⁴ À l'occasion de son cinquantième anniversaire, la Société historique franco-américaine organise un congrès et un important banquet dont l'invité d'honneur est le Premier ministre du Canada Louis Saint-Laurent. L'abbé Lionel Groulx assiste également aux célébrations. Cf. R.D., « Le premier ministre du Canada sera à la Société historique franco-américaine », *Le Travailleur*, 10 novembre 1949, p. 1.

Unis et d'enraciner la communauté dans la longue durée face aux dangers qui la guettent²⁵. Elles semblent également viser à donner aux Franco-Américains le sentiment qu'ils sont redevables envers leurs ancêtres et qu'il leur incombe de préserver leur héritage. Une remarque de l'abbé Adrien Verrette s'en veut d'ailleurs un exemple probant : « Il nous faut un retour à la saine pratique de nos vertus ancestrales, au respect que nous devrions avoir pour tout ce qui touche à notre Foi, à la fierté que nous devrions entretenir envers tout ce que nos devanciers ont consenti pour nous procurer le confort et le progrès²⁶ ». Même s'ils cherchent par ce rappel des origines et de l'héroïsme des ancêtres à relancer la fierté de la population, un certain ton moralisateur transparaît à travers leur discours.

Les collaborateurs du *Travailleur* ne manquent pas non plus de souligner le rôle qu'ils attribuent à la Providence dans la survie et l'essor de la race canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Beaulieu cite notamment Philippe-Armand Lajoie, qui s'exprime en ce sens : « Je ne reconnaîtrai sûrement aucun mérite à ceux qui, quels que soient leurs mobiles, aident à affaiblir des œuvres que Dieu a manifestement bénies puisque, en dépit de la bêtise des uns et l'apathie des autres, ces œuvres ont si magnifiquement survécu²⁷ ». D'autres collaborateurs, comme Hermance Morin, perçoivent que la préservation de l'héritage français ne constitue pas un choix, mais bien

²⁵ Cette réaction se veut un exemple probant de « l'obsession commémorative » et mémorielle qui caractérise les communautés minoritaires menacées de disparition, à laquelle fait allusion Pierre Nora dans « L'ère des commémorations », *Les lieux de mémoire*, Paris, Quarto Gallimard, vol. III, p. 4699-4706; cité dans Bernard Cottret et Lauric Henneon, « La commémoration, entre mémoire prescrite et mémoire proscrire », dans Bernard Cottret et Lauric Henneon, dir., *Du bon usage des commémorations. Histoire, mémoire et identité, XVI^e-XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, Coll. « Histoire », p. 14. Voir aussi à ce sujet l'ouvrage phare d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, 320 p.

²⁶ Adrien Verrette, « L'avenir de l'élément franco-américain », *Le Travailleur*, 27 juin 1946, p. 4.

²⁷ Cité dans Wilfrid Beaulieu, « Apologie pour les lâcheurs », *Le Travailleur*, 10 mars 1949, p. 3.

un devoir que les Franco-Américains ne peuvent ignorer sans porter atteinte à la Providence : « Nous n'avons pas à choisir; de par la volonté de Dieu, nous sommes de sang français, - il serait vilain de l'oublier, - nous possédons le beau verbe de France que le Ciel même a glorifié. Rester ce que nous sommes est un devoir, et des plus sacrés²⁸ ».

Ce discours est fréquent dans les pages du *Travailleur* au cours des années analysées. Il le sera également, comme nous le verrons, dans le manifeste qui sera proclamé par le COFA au moment des importantes commémorations organisées dans le cadre du centenaire franco-américain.

3.1.3. Le centenaire et le manifeste *Notre vie franco-américaine*

Comme pour les anniversaires de paroisses et d'institutions, les penseurs franco-américains saisissent l'occasion du centenaire de la fondation de la première paroisse nationale en terre américaine pour organiser d'importantes commémorations, afin de relancer la fierté nationale et souligner la vitalité du fait français en Nouvelle-Angleterre. Les célébrations qui entourent ce centenaire génèrent beaucoup d'attentes et d'espoir chez les intellectuels de la survivance franco-américaine : « Cette célébration devra faire époque dans les annales du groupe de langue française en ce pays; elle suscitera, à n'en point douter, un regain de fierté ethnique, elle ravivera l'ardeur du patriotisme, cette flamme inspiratrice [...] des héroïsmes profonds²⁹ ».

Seul journal français de la ville hôte, le *Travailleur* assure une description détaillée des préparatifs de l'événement et de son déroulement. Gabriel Crevier, qui

²⁸ Hermance Morin, « Que sera demain? », *Le Travailleur*, 19 mai 1949, p. 1.

²⁹ H. Morin, « Que sera demain? », *Le Travailleur*, 19 mai 1949, p. 1.

collabore au *Travailleur* sous le pseudonyme Desormeaux, évoque pour la première fois le sujet le 23 décembre 1948, à la suite d'une rencontre organisée à Worcester par le COFA. Il assurera d'ailleurs une couverture assidue des développements organisationnels jusqu'à l'ouverture des festivités. Crevier relate que l'idée de célébrer le centenaire de la fondation de la première paroisse nationale à St-Joseph de Burlington avait germé au sein du Comité d'orientation à la suite d'une suggestion d'Antoine Clément, journaliste de *L'Étoile* de Lowell, dans un éditorial paru le 24 août précédent. L'idée a été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme et d'espoir par les militants et les défenseurs de la survivance. Plusieurs considèrent que l'événement représentera un moment important pour l'avenir des Franco-Américains et semblent y voir une possibilité de renouveau. Le père Landry est l'un d'eux : « Nous sommes rendus à un tournant de notre histoire. C'est tout le destin d'un peuple qui va se jouer à l'occasion de ce centenaire, parce que de l'orientation qu'on donnera aux générations futures dépendra si nous allons survivre ou dépérir³⁰ ». Gabriel Crevier en rajoute : « Les yeux des autres nationalités sont braqués sur nous. Faisons donc en sorte que cette occasion unique dans notre histoire ne se présente pas en vain³¹ ».

Le programme des festivités, prévues pour les 28, 29 et 30 mai 1949, comprend la célébration d'une grande messe solennelle, une journée spécialement consacrée à la jeunesse franco-américaine, un grand banquet, le dévoilement d'une plaque commémorative du centenaire et, enfin, une séance consacrée à l'étude et à l'adoption

³⁰ Extrait tiré du discours du Père Landry devant la Fédération des sociétés franco-américaines de Worcester, qui s'est vue confier le mandat d'organiser les célébrations du centenaire, cité par Gabriel Crevier, « Vers notre centenaire », *Le Travailleur*, 10 février 1949, p. 1.

³¹ Gabriel Crevier, « Dans l'esprit de nos fêtes », *Le Travailleur*, 24 mars 1949, p. 1.

d'un manifeste rédigé par le COFA et les membres du Comité permanent de la Survivance française en Amérique, dont le texte final sera entériné à la clôture des festivités³². L'objectif de ce manifeste est de faire le bilan de l'expérience franco-américaine, de fixer les grandes lignes du destin de la communauté ainsi que de formuler l'idéal commun à poursuivre et les positions à prendre pour assurer la survie et la pérennité du fait français en Nouvelle-Angleterre. Son contenu est reproduit dans les pages du *Travailleur* les 2, 9 et 16 juin.

Quelques chercheurs se sont déjà penchés brièvement sur le contenu du manifeste *Notre vie franco-américaine*, Yves Roby, Armand Chartier et Janine Thériault en tête³³. Or, une analyse plus approfondie semble pertinente en ce qui nous concerne; le manifeste et les célébrations du centenaire sont au cœur de la réaction des intellectuels de la survivance franco-américaine face aux dangers qui menacent la communauté. Le manifeste représente à la fois leur réponse à la situation et le projet qu'ils proposent pour changer la donne. La mise en œuvre de cet « idéal historique concret » est d'ailleurs l'objectif premier que se donne le COFA au moment de sa création. Cette doctrine de vie était attendue avec beaucoup d'optimisme et d'espoir par bien des penseurs franco-américains, notamment par Thomas-M. Landry, secrétaire général du Comité d'orientation depuis sa création. Landry, qui est, semble-t-il, l'un des principaux responsables de son contenu, présente d'ailleurs cet idéal comme le principal moyen de rattraper la jeune génération de Franco-Américains :

³² Gabriel Crevier, « Vers notre centenaire », *Le Travailleur*, 10 février 1949, p. 1.

³³ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 398-400; Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 265-268; Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain : Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, p. 137.

Si nous sommes capables, après nous en être fait une juste idée nous-mêmes, de faire valoir cet idéal historique concret et intégral que le peuple franco-américain doit poursuivre, avec toute la splendeur, tout le rayonnement et toute la grandeur qui le caractérisent, [...] d'avance je suis sûr qu'elle saura répondre à notre attente et s'engager, à cette croisée de chemins, dans la route qui convient³⁴.

Divisé en quatre sections, le manifeste *Notre vie franco-américaine* définit, en première partie, l'identité franco-américaine, dont les principales composantes seraient sa vie catholique, sa citoyenneté américaine et son caractère français. Cette section du manifeste contient également un dénombrement des « forces » du groupe : un million d'âmes, 178 paroisses nationales, 249 paroisses mixtes dont 107 sont alors desservies par un prêtre franco-américain, ainsi que 264 collèges, *high schools*, écoles élémentaires et orphelinats réunissant un personnel de 3305 enseignants. À la lumière de ce portrait, les auteurs du manifeste soutiennent qu'il est « indiscutable que le fait français existe en Nouvelle-Angleterre et il semble que c'est la Providence qui l'a voulu ainsi³⁵ ».

La deuxième partie résume la diversité des perceptions entretenues tant de l'intérieur que de l'extérieur à propos de la Franco-Américanie. Un passage de cette section a de quoi étonner :

À l'intérieur du groupe franco-américain lui-même, tous, devant le fait français ne réagissent pas de la même façon. Les uns, soit par indifférence, soit par ignorance [...], ne voient pas d'un bon œil tout effort de survie française en terre américaine. C'est le cas du petit nombre. D'autres acceptent le fait français tel qu'il existe chez nous. Ils désirent ardemment conserver pour eux et transmettre à leurs descendants ce qu'ils appellent leur héritage français. C'est la très grande majorité³⁶.

³⁴ Thomas-M. Landry, « La jeunesse franco-américaine à la croisée des chemins », *Le Travailleur*, 1 juillet 1948, p. 4.

³⁵ [COFA], « Notre vie franco-américaine », *Le Travailleur*, 2 juin 1949, p. 1.

³⁶ [COFA], « Notre vie franco-américaine », *Le Travailleur*, 9 juin 1949, p. 1.

Ce passage paraît montrer un surplus d'optimisme que trahissent même les penseurs les plus convaincus de la survivance franco-américaine. Nous n'avons par exemple qu'à penser aux collaborateurs du *Travailleur*, dont les cris d'alarme répétés depuis 1945 semblent plutôt laisser croire à un fort courant d'anglicisation et à une indifférence généralisée quant à la préservation de l'héritage culturel franco-américain.

En troisième partie, le manifeste insiste sur la nécessité de maintenir les institutions centrales de la vie franco-américaine et évoque le droit des Franco-Américains de revendiquer le biculturalisme français-anglais. Ce droit reposerait notamment sur la loi naturelle, le droit constitutionnel américain, le droit international relatif aux minorités, le droit historique et la doctrine sociale de l'Église³⁷. Les auteurs du manifeste ajoutent d'ailleurs que « s'il existait une hiérarchie dans la citoyenneté américaine, les Franco-Américains seraient de la toute première noblesse, celle du sol et du sang³⁸ ». On semble ainsi chercher à distinguer le destin franco-américain de celui du reste des minorités provenant d'Europe, la présence du fait français sur le territoire américain étant antérieure même à la création des États-Unis. Si cette section du manifeste se veut, comme le mentionne Chartier, « un effort louable pour remplacer le complexe du minoritaire³⁹ », elle n'aura que peu d'influence sur les couches populaires du groupe franco-américain qui, manifestement, ne ressentent pas ce sentiment de noblesse vis-à-vis leurs compatriotes américains.

³⁷ Ce passage du manifeste nous semble tiré de la pensée d'Adolphe Robert, président de l'ACA et président du Comité d'orientation, qui mentionnait dans un texte publié dans le *Travailleur* ces mêmes références légales et doctrinales qui légitimeraient les revendications franco-américaines. Cf. Adolphe Robert, « L'inviolabilité d'une paroisse nationale »; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison NATIONALE d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », *Le Travailleur*, 10 juin 1948, p. 4.

³⁸ [COFA], « Notre vie franco-américaine », *Le Travailleur*, 9 juin 1949, p. 1.

³⁹ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, op.cit., p. 266.

Finalement, la quatrième partie du texte résume les moyens à entreprendre pour assurer le maintien du fait français dans la vie sociale, familiale, religieuse et éducative de la communauté. La vie française doit, aux dires du manifeste, être impérativement protégée dans le foyer familial et défendue à l'école, dans la paroisse et dans les relations sociales. D'abord, les auteurs du manifeste avancent que si le foyer, cette « cellule-mère de toute société », perd son caractère français, il en résultera ni plus ni moins l'extinction éventuelle des Franco-Américains comme groupe ethnique distinct. Selon eux, il importe ainsi aux parents de maintenir leur foyer dans une atmosphère française « par l'attribution de noms français aux nouveaux-nés [sic], les prières en français, la chanson et la radio françaises, le journal [...] et surtout la conversation en français entre les membres de la famille⁴⁰ ». À l'école, le manifeste commande « que toutes les matières dont l'enseignement peut se faire en français, sans violer aucun règlement raisonnable de l'État, doivent s'enseigner en français ». Au cœur de cette exigence, le français doit s'imposer pour les cours de religion, les prières, ainsi que les rapports des élèves entre eux et avec leurs maîtres. Il incombe enfin aux parents « de s'imposer les sacrifices nécessaires pour donner [une] instruction supérieure à leurs enfants et, par eux, préparer les élites de demain⁴¹ ». Ensuite, à l'endroit de sa paroisse, le Franco-Américain a d'abord le devoir de fréquenter son église : « Trop de sacrifices ont été consentis dans le passé pour l'érection et le maintien de ces paroisses pour qu'un Franco-Américain puisse aujourd'hui l'oublier⁴² ». Enfin, en ce qui a trait aux relations sociales, il importe, afin d'éviter la « désintégration française de nos foyers », de

⁴⁰ [COFA], « Notre vie franco-américaine », *Le Travailleur*, 9 juin 1949, p. 4.

⁴¹ *Ibid.*, p. 4.

⁴² *Ibid.*, p. 4.

favoriser le mariage entre Franco-Américains, de promouvoir toutes les manifestations où s'exprime la culture française et de maintenir des relations avec le Canada français et les autres groupes français dits de l'extérieur⁴³. Les responsables du manifeste prennent néanmoins soin de mentionner, en conclusion, que cette vie française « se concilie parfaitement avec le devoir d'une vie commune avec les autres citoyens de ce pays », avec qui les contacts se doivent d'être multiples aux niveaux politique, industriel et commercial ainsi que dans les sports et les loisirs, ce pour quoi il est évidemment nécessaire pour les Franco-Américains « de bien savoir et de parler l'anglais⁴⁴ ».

La volonté d'intégration et de cohabitation avec le reste de la population américaine qu'évoque ce dernier passage n'a jamais été exprimée aussi clairement dans les pages du *Travailleur*. Or, à l'exception de cette plus grande ouverture à une saine – et inévitable – cohabitation avec leurs concitoyens américains, il ressort de notre analyse que le manifeste n'apporte rien de nouveau. Alors que l'étude ayant été faite en amont aurait pu représenter pour l'élite franco-américaine une belle occasion de renouveler son approche et son discours, elle semble s'être contentée de rappeler les mêmes vieux concepts, les mêmes idées et les mêmes moyens à mettre de l'avant. Armand Chartier résume avec justesse que « tous les devoirs que redit le manifeste avaient déjà été abondamment répétés depuis un siècle⁴⁵ ». Selon Yves Roby, pour bien des gens, le Comité d'orientation n'a pas livré la marchandise⁴⁶. Cette faible contribution ne

⁴³ *Ibid.*, p. 4.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁴⁵ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains*, *op.cit.*, p. 267.

⁴⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 402.

changera vraisemblablement en rien l'attitude d'indifférence que semblent alors afficher une grande majorité de Franco-Américains à l'endroit de leur survivance culturelle.

Somme toute, l'ensemble des idées que les intellectuels de la survivance franco-américaine émettent et les moyens mis en place pour renverser les démissions qu'ils décrivent nous semblent n'avoir eu rien d'innovant. Outre sa tentative de structurer la direction de la Franco-Américanie, l'élite intellectuelle franco-américaine a en quelque sorte cherché à instrumentaliser l'histoire franco-américaine et a entretenu à l'occasion du centenaire un discours déconnecté, faisant fi de tendances lourdes qui auraient sans doute nécessité des actions plus en phase avec un contexte américain incontournable. Alors qu'elle aurait eu intérêt à proposer un idéal plus réaliste, voire à tendre vers l'approche défendue par l'élite dite modérée, elle n'a pas renouvelé son message et s'est centrée davantage sur la revalorisation d'un passé révolu, la formulation d'un idéal en totale contradiction avec les valeurs de vie américaines et l'accusation systématique des lâcheurs et des traîtres, tel que nous l'avons vu au chapitre précédent. Ce discours a selon nous contribué, d'une part, à accentuer une division qui aura été source d'inaction chez les élites franco-américaines, et d'autre part, à perdre dans l'indifférence la majeure partie de la population franco-américaine, notamment les plus jeunes générations qui, rapidement, n'auront de français que le patronyme.

3.2. DES INTELLECTUELS EN QUESTIONNEMENT : UN DISCOURS EN ÉVOLUTION

Les collaborateurs du *Travailleur*, Beaulieu en tête, se montrent encore optimistes entre 1946 et 1949, malgré leurs avertissements répétés sur la nécessité d'agir. Or, à mesure que les années avancent et que progresse, aux yeux des intellectuels

de la survivance, l'assimilation de la population franco-américaine, les nombreux cris d'alarme et les critiques virulentes, comme celles adressées en 1948 aux pères maristes, semblent laisser place au cours des années 1950 à un certain fatalisme, parfois à un ton ironique traduisant un découragement évident⁴⁷. Au passage, quelques sursauts d'espoir paraissent de temps à autre dans les pages du journal. Certains collaborateurs semblent chercher à souligner tous les indices, aussi petits soient-ils, qui représenteraient des preuves de résistance de la population contre le déclin⁴⁸. Ces derniers sont cependant minoritaires et la tendance est au désappointement.

À travers leurs observations et leurs critiques, les intellectuels de la survivance franco-américaine s'interrogent et remettent en question leurs positions. Quelles réflexions émergent de leurs observations? Comment articulent-ils leur discours devant leur constat de la progression du phénomène d'assimilation dans leur communauté à mesure qu'avancent les années 1950? Quelques moments saillants ont été propices au débat, au bilan et à la réflexion quant aux perspectives d'avenir de la Franco-Américanie chez les intellectuels du *Travailleur* et apportent des pistes de réponse à ces questionnements.

3.2.1. Autour d'un centenaire : un effort de bilan et de prospective

En marge des activités et du congrès qui sont tenus à l'occasion du centenaire franco-américain, le cap nouvellement franchi semble susciter de nombreuses réactions et réflexions sur le passé et l'avenir de la Franco-Américanie chez les collaborateurs du

⁴⁷ Antoine Clément, « Ça paye l'assimilation », *Le Travailleur*, 3 septembre 1953, p.1.

⁴⁸ Un texte écrit par Oda Beaulieu, épouse du directeur Beaulieu, sur la persévérance des écoles menées par la communauté des Sœurs de Ste-Anne en est un bon exemple. Cf. Oda Beaulieu, « Nous tenons et nous tiendrons! », *Le Travailleur*, 28 mars 1958, p.1.

Travailleur. L'approche de l'événement a notamment engendré quelques efforts de bilans pour mieux envisager l'avenir et orienter la destinée franco-américaine. De prime abord, le centenaire suscite bien des espoirs et semble faire revivre le lien unissant les Franco-Américains de toute la Nouvelle-Angleterre, tout en ralliant, comme le prétend Clément, « les élites et la masse à des fêtes communes⁴⁹ ». Cela dit, bien que *Le Travailleur* ait véhiculé, au lendemain des festivités, une impression favorable des célébrations du centenaire⁵⁰, les articles qu'il fait publier dans son *Numéro du centenaire* trahissent les inquiétudes et une certaine réserve d'intellectuels de tous horizons quant à l'incertaine pérennité du fait français en Nouvelle-Angleterre.

Dans le premier texte du numéro spécial que Beaulieu publie à l'occasion du centenaire, Richard Morfit souligne que l'année 1949 marque à la fois la fin d'une étape et un moment décisif pour l'avenir du groupe franco-américain : « Il n'est pas sans intérêt de constater qu'à l'heure même où l'on célèbre le centenaire des Franco-Américains, on voit avec angoisse se dessiner, se préciser en Nouvelle-Angleterre un mouvement anglicisateur. Celui-ci n'est ni nouveau, ni fatalement destiné à tout balayer, mais il prend de l'ampleur⁵¹ ». Rationnel et direct, Morfit prévient le lectorat du *Travailleur* qu'il ne faut pas se laisser endormir par le récit des faits saillants de l'histoire franco-américaine ou de la vie des héros de la nation, qui se multiplient pourtant dans les pages du journal à l'approche des célébrations : « Si le centenaire des Franco-Américains devait n'être qu'un brassage de faits déjà archiconnus de la plupart,

⁴⁹ Antoine Clément, « C'est la centième année... », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, deuxième section, p. 19.

⁵⁰ Désormeaux présente d'ailleurs les célébrations comme « le plus splendide ralliement de toute l'histoire franco-américaine ». Cf. « Échos de notre centenaire », *Le Travailleur*, 2 juin 1949, p. 1.

⁵¹ Richard Morfit, « Fin ou commencement? », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, première section, p. 1.

s'il devait n'être qu'un prétexte à sentimentalité, alors il ne mériterait que le nom de funérailles⁵² ». Le collaborateur vient clore son article par une question qui démontre bien l'incertitude qui semble avoir gagné l'élite franco-américaine : « On est venu jusqu'ici; où ira-t-on? »

Cet article de Morfit donne le ton au numéro du centenaire qui, bien que ponctué d'articles traçant la gloire du fait français en Amérique, contient une bonne part de textes au ton grave faisant un portrait peu reluisant de la situation franco-américaine. Hermance Morin illustre entre autres l'esprit de démission qui caractérise la paroisse dont on fête justement le centenaire, soit celle de Saint-Joseph-de-Burlington, au Vermont. Le portrait qu'il dresse de la situation qui a cours au Vermont est loin d'être rose. Il mentionne que « c'est à peine s'il y a trois paroisses qu'on peut appeler vraiment "nationales" » et déplore que le clergé ait négligé d'entretenir l'esprit français dans cet État, « qui devrait être presque entièrement catholique de langue française, si on avait été plus soucieux de l'avenir des nôtres⁵³ ».

Comme autre illustration du ton peu optimiste du numéro, Séraphin Marion prévient que « le "miracle" franco-américain doit s'accomplir et se répéter quotidiennement, grâce à des héroïsmes également quotidiens, sans quoi c'en ser[a] fait de la survivance française en Amérique⁵⁴ ». Antoine Clément entreprend quant à lui de répéter que « ce sont les manquements dans la famille, dans les sociétés, les péchés d'omission en face des devoirs à observer, qui nous ont conduits au laisser-aller de nos

⁵² *Ibid.*, p. 1.

⁵³ H.-M.-A. Morin, « Autour d'un centenaire », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, deuxième section, p. 1, 4.

⁵⁴ Séraphin Marion, « Le fait français dans la Nouvelle-Angleterre », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, deuxième section, p. 15.

jours et à notre situation actuelle⁵⁵ ». Selon lui, c'est la paroisse franco-américaine qui représente « le secret prodigieux de notre survivance depuis un siècle » et les prochaines générations resteront franco-américaines aussi longtemps qu'elle « se maintiendra unilingue, comme elle l'a toujours été, en la plupart des endroits chez nous, depuis sa fondation, il y a un siècle⁵⁶ ». Enfin, le père Landry clôt le discours qu'il prononce à l'occasion du centenaire dans le même ton que celui qui ressort du numéro du centenaire :

Ne nous le cachons pas : au soir de ce centenaire, tout est à reprendre, tout est à refaire ou du moins à consolider en notre édifice franco-américain, surtout à la base. Dans cent ans d'ici, nous serons plus catholiques, plus américains et plus français que jamais, si aujourd'hui et demain nous savons être fidèles aux promesses que nous portons en nous⁵⁷.

À travers les multiples réflexions entourant les célébrations du centenaire paraissent de nombreux appels à l'unité. Albert Chambon, après avoir dédramatisé les doutes dont il relate les échos quant à la pérennité de la survivance française en Nouvelle-Angleterre, déplore l'absence de front commun des éléments franco-américains. Il importe selon lui « d'arriver à une commune manière de pensée et d'action franco-américaine, et de s'efforcer de faire abstraction de toutes questions de personnes et d'intérêt pour atteindre, réellement, une unité nécessaire au plus grand bien de tous⁵⁸ ». Landry abonde dans le même sens : « Nous devons apprendre tous ensemble à penser de la même manière, à vouloir les mêmes choses, à agir dans la même direction⁵⁹ ». Cette unité derrière la poursuite de l'idéal historique concret et commun

⁵⁵ Antoine Clément, « C'est la centième année... », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, deuxième section, p. 23.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 1.

⁵⁸ Albert Chambon, « Un problème de culture », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, première section, p. 1.

⁵⁹ Thomas-M. Landry, « Les conditions essentielles de notre survie », *Le Travailleur*, 16 juin 1949, p. 1.

que représente le manifeste lui semble littéralement être la condition essentielle de la survie du groupe.

Or, cette seule condition semble loin d'être acquise, considérant que ces appels concertés pourraient bien avoir été prononcés en réaction à l'attitude conflictuelle de l'USJBA et de son secrétaire général George Filteau, qui n'aurait selon Beaulieu accordé aucun espace ni fait de promotion aux célébrations du centenaire dans *L'Union*, la publication mensuelle de la mutuelle⁶⁰. Bien qu'ils semblent utopiques, ces appels répétés dans les pages du journal montrent que cette idée de l'union des forces est une réelle préoccupation chez les élites franco-américaines et illustrent que Beaulieu se montre alors possiblement enclin à une remise en question de sa propre attitude belligérante.

Bien que la tendance soit au doute, différents collaborateurs esquissent néanmoins un portrait plus positif de la situation ou dressent un bilan porteur d'espoir pour l'avenir. C'est notamment le cas d'Auguste Viatte, qui prend la fondation de la première paroisse française au Vermont comme point de départ pour montrer l'évolution de l'Amérique française, « qui n'a cessé depuis un siècle de se propager et de s'intensifier ». Selon lui, le grand fait nouveau du siècle est précisément la naissance du peuple franco-américain : « Plus jeune que les autres groupes français du continent, il s'est formé spontanément, en plein dix-neuvième siècle, sans que la politique y ait été pour rien : il s'est donné ses églises, ses écoles, ses sociétés; il a ses journaux, quotidiens

⁶⁰ Boston Public Library, Fonds Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur, série I – correspondances, boîte 18, dossier 345, mai 1951. Lettre de Wilfrid Beaulieu à Alexandre Goulet, 11 mai 1949. Il semble que l'USJBA aurait souhaité faire correspondre les célébrations du centenaire avec son propre cinquantième, en préparation pour 1950. En guise de protestation face à l'attitude de la société mutuelle franco-américaine, Beaulieu omet toute allusion aux célébrations de son cinquantième.

ou hebdomadaires, tandis que le Canada ne compte pas un seul quotidien français à l'ouest d'Ottawa⁶¹ ». Paul Beaulieu juge quant à lui que les promesses de l'avenir, « si on en juge par le passé, [...] seront magnifiques et fructueuses » pour les Franco-Américains, qui « sont les cohéritiers d'une culture d'une vitalité inépuisable qu'ils partagent avec tous ceux qui appartiennent à la civilisation française⁶² ». Enfin, le directeur Beaulieu profite de l'occasion pour publier différents appels provenant du Canada français et de la France, qui soulignent essentiellement les mérites des Franco-Américains dans la préservation d'un foyer de vie française au cœur du continent américain et déplorent, en même temps, l'insuffisante connexion liant la Franco-Américanie aux cousins culturels d'outre frontière⁶³.

Les dirigeants franco-américains, le Comité d'orientation en tête, souhaitent avec les célébrations du centenaire fouetter les apathies et réveiller la fierté des Franco-Américains envers leur héritage culturel. Selon Philippe-Armand Lajoie, aux célébrations du centenaire, « le peuple franco-américain a pris, ou repris, conscience de son existence⁶⁴ ». On espérait en quelque sorte un nouveau départ, ou du moins un virage positif dans la préservation du fait français en Nouvelle-Angleterre, grâce à la mise en place de moyens concrets pour garantir la survivance. Or, les commentaires que Beaulieu fait paraître dans les semaines et les mois qui suivent les commémorations de

⁶¹ Auguste Viatte, « Bilan de l'Amérique française », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, deuxième section, p. 9.

⁶² Paul Beaulieu, « Promesses d'avenir », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, deuxième section, p. 9.

⁶³ C'est notamment le cas d'Harry Bernard, qui collabore régulièrement au *Travailleur* sous pseudonyme avec différents articles littéraires, de Paul-Émile Gosselin, secrétaire-général du Conseil de la vie française en Amérique, et d'Alphonse Désilets, qui soutient que « nous ignorons trop, nous du Québec, la vie profonde, intense et fructueuse [...] que mènent aux États-Unis quelques milliers de nos compatriotes, parmi le million qui les habite ». Cf. Alphonse Désilets, « Le fossé de ligne », *Le Travailleur*, 26 mai 1949, première section, p. 1.

⁶⁴ Philippe-Armand Lajoie, « Un regain de fierté légitime et de confiance en l'avenir », *Le Travailleur*, 28 juillet 1949, p. 4.

mai 1949 viennent confirmer que les célébrations du centenaire n'auront en fin de compte pas provoqué le revirement attendu. Rapidement, les élites franco-américaines semblent entre autres remarquer que le manifeste n'engendre pas l'effervescence escomptée. Dans un texte cité par Beaulieu, Adolphe Robert, président de l'ACA et du Comité d'orientation, résume les délibérations ayant mené à l'adoption du manifeste, qu'il présente comme « la *Magna Carta* des Franco-Américains », puis s'étonne du manque de remous qui a suivi sa publication : « Les commentaires autour du Manifeste ont été peu nombreux jusqu'ici. À quoi cela tient-il? Est-ce qu'on ne croit pas en la doctrine qu'il exprime? Est-ce qu'on ne s'y intéresse pas? Est-ce parce que l'on trouve qu'il n'y a rien à y reprendre?⁶⁵ » Philippe-Armand Lajoie se questionne également sur l'intérêt suscité par le manifeste : « Combien ont lu ce Manifeste? Combien se sont sincèrement attachés à en analyser les exposés et les conclusions? Et pourtant, si nous sommes encore intéressés à savoir ce que nous sommes et ce que nous deviendrons, c'est bien dans ce document, dans ce miroir, que nous voyons se dessiner les proportions de l'indéniable Fait [sic] français en Amérique⁶⁶ ».

Si Beaulieu prétend quant à lui que tous ceux qui ont lu le manifeste, qu'il présente comme l'un des documents les plus importants dans l'histoire de la race française en Amérique, « en approuvent vigoureusement la doctrine », il avance que partout l'on se demande « jusqu'à quel point l'on traduira en actions, en gestes concrets et sauveurs ces belles "directives". [...] Avec unanimité l'on se demande : "What

⁶⁵ Adolphe Robert, « Grandeurs et misères d'un centenaire », *Le Travailleur*, 11 août 1949, p. 1-3.

⁶⁶ Philippe-Armand Lajoie, « Un regain de fierté légitime et de confiance en l'avenir », *Le Travailleur*, 28 juillet 1949, p. 1.

next"?"⁶⁷ ». Malgré l'éloge qu'il fait du manifeste, qui mérite selon lui « de devenir notre charte franco-américaine », le père Joseph Fontaine soulève une position semblable à celle de Beaulieu : « ces démonstrations, ces fêtes, c'est du patriotisme endimanché, du patriotisme de gala. Il faut plus! [...] Il faut que ceux qui ont assisté à ces fêtes, il faut que les délégués, mettent en pratique ce qu'ils ont résolu⁶⁸ ». Ils resteront vraisemblablement sur leur faim; quelques mois après les célébrations du centenaire, le Comité d'orientation élabore finalement un programme de travail. Le premier article et principal élément de celui-ci consiste en l'organisation d'une « croisade de prières » pour la survivance de la foi catholique et de la culture française⁶⁹. Il faudra attendre plus de deux ans avant que le COFA n'entreprenne une véritable action pour la survivance, soit la création de la Fédération féminine franco-américaine (FFFA).

3.2.2. Des élites déconnectées?

Les deux années qui suivent le centenaire laissent croire à une attente. Beaulieu accorde beaucoup d'espace dans le *Travailleur* à Yvonne Le Maître, dont la chronique, parfois littéraire, parfois mondaine, est teintée d'humour et se veut tout sauf acerbe et critique. Les collaborateurs européens que sont Daniel-Rops et Charles Becquet ont également leur colonne régulière, accompagnée de nombreux courriers de lecteurs, à qui

⁶⁷ Wilfrid Beaulieu, « Mr Philippe-A. Lajoie enfonce une porte ouverte », *Le Travailleur*, 4 août 1949, p. 1. Il ajoutera quelques semaines plus tard que le Comité d'orientation franco-américaine peut jouer un rôle de sauveur en Franco-Américanie à condition que le manifeste soit « traduit en une multitude d'actes concrets, qui donneront de la consistance à cette doctrine ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « Grandeurs et misères d'un centenaire », *Le Travailleur*, 8 septembre 1949, p. 1.

⁶⁸ Joseph Fontaine, « Patriotisme endimanché », *Le Travailleur*, 21 juillet 1949, p. 1. Deux lettres de lecteurs reprennent ce thème dans le même numéro : « Après les beaux discours de Worcester, c'est le temps de passer à l'action », dira l'un d'entre eux. L'autre se montre plus sceptique : « Reste à voir si, maintenant que les jassettes sont finies, on passera à l'action ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « Poignée de lettres », *Le Travailleur*, 21 juillet 1949, p. 1.

⁶⁹ Paul-E. Gosselin, « Le révérend Père Thomas-M. Landry au Comité de la Survivance », *Le Travailleur*, 1^{er} décembre 1949, p. 1.

Beaulieu semble vouloir laisser de plus en plus d'espace. Le regard qui y est présenté paraît rafraîchissant : si la plupart des lecteurs vantent les positions de Beaulieu et l'encouragent dans son combat pour la survivance, d'autres y vont de propositions originales qui montrent une ouverture du directeur à un discours différent et à de nouvelles idées. Le lecteur Gérard-R. Arguin résume d'ailleurs l'ensemble des propositions fréquemment croisées, dont les impacts potentiels seraient cependant à petite échelle : festival de la bonne chanson, concours de français, soirées de danse, veillées françaises pour les jeunes et théâtre populaire québécois. Il ajoute même que « si les Franco-Américains veulent du Ti-Zoune, qu'on leur en serve⁷⁰ »!

D'ailleurs, des tendances différentes ressortent de ces années quant aux thèmes abordés par les collaborateurs du *Travailleur*. D'une part, nous remarquons une certaine résurgence de textes reliés à l'inimitié des Irlando-Américains. Beaulieu entreprend une longue campagne contre les Knights of Columbus, qu'il refuse d'ailleurs de désigner comme les Chevaliers de Colomb, une mutualité irlando-américaine qui attire selon lui beaucoup trop de Canadiens français et de Franco-Américains. Sa croisade, qui commence à l'automne 1949⁷¹ avant d'être poursuivie par d'autres collaborateurs jusqu'en 1952, générera beaucoup de réactions chez les lecteurs du journal. Autrement, dans un regain de ferveur en 1951, Beaulieu critique les vues anglicisatrices du haut clergé irlando-catholique de la Nouvelle-Angleterre dans une série d'articles publiés en mai 1951. Il est notamment virulent contre l'évêque du diocèse de Manchester, Mgr Brady, qui semble croire selon Beaulieu qu'il peut dorénavant procéder comme bon lui

⁷⁰ Lettre reproduite dans Wilfrid Beaulieu, « Poignée de lettres... Propos qui méritent créance », *Le Travailleur*, 21 juillet 1949, p. 1-2.

⁷¹ Wilfrid Beaulieu, « Les "Knights of Columbus" », *Le Travailleur*, 6 octobre 1949, p. 1.

semble dans son programme d'éducation et de diffusion de la doctrine chrétienne en anglais et « se permettre tous les empiétements » sans craindre quelque opposition que ce soit de la part des Franco-Américains, qui représenteraient pourtant 75 % des catholiques du diocèse⁷². Beaulieu se demande cependant dans le même article « où sont les autres voix ». Il souligne ainsi son impression de crier dans le désert et d'être seul à poursuivre le combat⁷³, sous-entendant par le fait même la complicité des modérés dans les visées d'anglicisation de l'épiscopat irlando-catholique.

Ce sous-entendu lui vaut une réplique de Josaphat Benoit, maire de Manchester et rédacteur de *L'Action*, que Beaulieu reproduit dans le *Travailleur*⁷⁴. Précisant lui-même dans son article que l'évêque de Manchester a été le premier abonné de son journal, Benoît encourage le respect de l'autorité diocésaine et l'obéissance des Franco-Américains aux membres du clergé, ce à quoi Beaulieu réplique : « À quatre pattes, maudits Canayens! Rampez, vers de terre, baisez le pied qui vous tamponne le derrière... Et n'oubliez pas, surtout, à l'exemple de M. Benoit, de dire merci!⁷⁵ » Le ton employé est sévère et rappelle la virulence des accusations de 1948 contre les pères maristes. Relatant la série d'articles de Beaulieu, Philippe-Armand Lajoie dira que « le

⁷² Wilfrid Beaulieu, « Their resistance is so low! », *Le Travailleur*, 3 mai 1951, p. 1.

⁷³ Selon le professeur de l'Université du Michigan Antoine-J. Jobin, les autres chefs font preuve « d'une étonnante mansuétude moutonnaire », face aux actions d'un clergé irlando-catholique qui catégorise selon lui les Franco-Américains comme des citoyens de seconde classe qui « doivent se contenter du statut des Noirs dans les États du sud ». Cf. « Poignée de lettres », *Le Travailleur*, 28 août 1952, p. 1.

⁷⁴ Beaulieu ne manque d'ailleurs pas de présenter le maire Benoit comme « une sorte de feu follet errant perpétuellement dans les limbes de l'intelligence et de la pensée », comme un « maître du conformisme plat et béat » et comme « l'exécuteur tortionnaire en chef des œuvres et des aspirations ethniques et culturelles des Franco-Américains du New Hampshire ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « Boum! Boum! M. Josaphat Benoit rai(ré)sonne comme un tambour!... », *Le Travailleur*, 10 mai 1951, p. 1.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 1 et 3.

confrère paraît décidé à recourir à la manière forte⁷⁶ ». Cela dit, bien que quelques autres critiques seront formulées dans les années qui suivent par Beaulieu à l'endroit de l'évêque et du maire de Manchester⁷⁷, ces soubresauts constituent l'une des dernières campagnes du genre et le ton employé tant par Beaulieu que par ses acolytes tendra à s'adoucir progressivement; l'indifférence généralisée et le manque de soutien du reste de l'élite franco-américaine auront visiblement fini par refroidir les ardeurs des intellectuels les plus militants.

Autrement, des divergences apparaissent quant aux différentes positions des radicaux, notamment au sujet de la relation entre les élites et l'ensemble de la population franco-américaine. Selon Lajoie, il est commode de tenir les chefs pour responsables de l'apathie et de l'inertie populaire. Cependant, à ses dires :

si la masse franco-américaine, avec laquelle il devient de plus en plus difficile de s'aboucher parce qu'elle ne lit pas ses journaux, ne retrouve pas la foi, la vision et la virilité qu'avaient ses pères, les chefs, de guerre lasse, se mettront au diapason de la masse et le grand sommeil de la mort ethnique commencera. C'est l'élément lui-même, et non ceux que l'on appelle ses chefs, qui peut se tirer du coma où il entre⁷⁸.

Or, selon Beaulieu, ce serait plutôt l'élite qui déteindrait sur la masse, et non l'inverse : « Depuis quand le gros peuple est-il autre chose que l'image et la ressemblance des chefs? [...] Si le gros peuple lâche, c'est parce que ceux qu'il a

⁷⁶ Lajoie poursuit : « On a bien essayé de toutes les autres manières, de la manière douce, de la manière diplomatique, de la manière dialectique, de la manière suppliante, de la manière mystique même, et que croyez-vous qu'aient rapporté à la cause de notre survivance tous ces exercices de souplesse intellectuelle ou spinale? Une accentuation dans la somnolence ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « À propos de résistance », *Le Travailleur*, 7 juin 1951, p. 1.

⁷⁷ À ces deux figures s'ajoutera également celle du curé de la paroisse Notre-Dame-des-Canadiens de Worcester, l'abbé Armand Barrette, qui s'attirera les foudres de Beaulieu après avoir mené une campagne de salissage à l'endroit du *Travailleur* auprès des annonceurs du journal après que Beaulieu ait critiqué les démarches anglicisantes du curé. Cf. Wilfrid Beaulieu, « Où l'on joue au salaud... », *Le Travailleur*, 22 avril 1954, p. 1.

⁷⁸ Cité dans Wilfrid Beaulieu, « À propos de résistance », *Le Travailleur*, 7 juin 1951, p. 2.

longtemps considérés comme des chefs, le point de mire, ont lâché presque partout⁷⁹ ». En 1949, le lecteur Gérard-R. Arguin défendait le même point de vue que le directeur du *Travailleur* : « Je crois toujours que l'élite telle que tout le monde la comprend est le centre d'infection duquel se propage l'anglicisation du peuple⁸⁰ ». Arguin ajoutait cependant une perception rarement véhiculée dans les pages du *Travailleur*, à savoir que l'élite s'y prenait mal pour rejoindre l'ensemble de la population franco-américaine : « Vous prétendez, et avec raison, qu'il faut "élever" le peuple. Mais, avant de l'élever, il faut s'y rendre⁸¹ ». Aux Lajoie et autres qui prétendent qu'il faut sauver la race « avec du "beau" et du "grand" », Arguin croit important de rappeler que :

la plupart des Franco-Américains ne sont pas les descendants de l'élite canadienne-française, mais de Canadiens qui devaient gagner leur pain à la sueur de leur front; des honnêtes travailleurs qui n'avaient guère le temps ni le goût de se balader à l'opéra. Ce n'est pas dans cent ans que vous en ferez un peuple d'érudits. Bourrez-leur le crâne d'opéra, de symphonie, de la beauté classique et vous verrez qu'ils se tourneront vers d'autres chefs qui les comprendront mieux et qui en feront des perpétuels rouages de la médiocrité américaine⁸².

Cette remarque du lecteur Arguin se veut un excellent indice d'une déconnexion que perçoit probablement l'ensemble de la population franco-américaine à l'endroit de ses chefs, une déconnexion à laquelle même Yvonne Le Maître fait écho dans une surprenante allocution préparée en 1952 pour la SHFA :

Il y a soixante-cinq ans que cette fameuse ambiance américaine, si mal vue des apôtres de la Survivance, m'enveloppe en tout et partout. Et jamais avant d'entrer au service du *Travailleur* il y a quelques années, je n'avais eu vent de la Survivance telle qu'on l'entend en Franco-Américanie, chose de résistance et de lutte. En ai-je perdu, pour autant, mon "héritage culturel français",

⁷⁹ Wilfrid Beaulieu, « À propos de résistance », *Le Travailleur*, 7 juin 1951, p. 2.

⁸⁰ « Poignée de lettres... M. Gérard Arguin répond à M. Ph.-A. Lajoie du tac au tac », *Le Travailleur*, 4 août 1949, p. 1.

⁸¹ *Ibid.*, p. 1.

⁸² *Ibid.*, p. 1.

comme disent les combattants? Ciel non! [...] Depuis soixante-cinq ans, je fais de la Survivance sans le savoir⁸³.

La préservation de son esprit français a tenu, selon elle, à un foyer « hanté, de la cave au grenier, de vieilles chansons », d'un folklore et de traditions mis en valeur par ses parents, qui n'appliquaient évidemment pas un « programme conscient de survivance française⁸⁴ ». On peut présumer que le cheminement de Le Maître s'apparente à celui de la majorité des Franco-Américains dont l'esprit français s'est perpétué.

Il ressort ainsi des pages mêmes du *Travailleur* un constat selon lequel les élites intellectuelles franco-américaines n'auraient au final qu'un bien faible impact sur la préservation de l'esprit français en Nouvelle-Angleterre. Cette prise de conscience, plutôt que d'entraîner un changement d'approche, engendrera plutôt, nous semble-t-il, un constat d'échec et un glissement vers un certain fatalisme qu'illustre parfaitement l'allocution que prononce le père Thomas-M. Landry lors du Troisième congrès de la langue française.

3.2.3. Le Troisième congrès de la langue française : entre cri d'alarme et constat d'échec

Tenu à Québec en juin 1952, le Troisième congrès de la langue française est aux dires d'Armand Chartier le dernier grand événement qui réunit les intellectuels québécois et franco-américains⁸⁵. À cet événement d'envergure, auquel aurait participé une délégation de 1500 à 2000 Franco-Américains, la conférence du père Thomas-M.

⁸³ Yvonne Le Maître, « Vieilles chansons », *Le Travailleur*, 22 mai 1952, p. 1.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 1.

⁸⁵ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, op.cit.*, p. 272.

Landry a été « d'une franchise un peu brutale⁸⁶ », selon ce que rapporte Yvonne Le Maître. Les répliques et les commentaires seront nombreux dans les semaines suivantes sur le sens à donner aux constats du père Landry et sur les perspectives d'avenir de la Franco-Américanie.

Landry commence son texte avec les mots suivants : « Y aura-t-il demain une vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre? Hélas! Il faut bien avouer, au train où vont les choses, qu'à la longue, dans le sens où la vie française chez-nous semble s'engager, elle finira par ne plus exister⁸⁷ ». Selon lui, le peuple franco-américain, « à supposer qu'il y en ait encore un », ne peut pas poursuivre l'abandon de ses coutumes, de ses traditions et de sa langue sans risquer de périr⁸⁸. Landry enchaîne les constats sur des institutions qui craquent de toutes parts, un foyer franco-américain esclave d'une radio et d'une télévision qui n'ont rien de français, une élite qui trahit le groupe neuf fois sur dix, des mariages mixtes qui deviennent la norme et une jeunesse dont pas plus de 5 % peuvent selon lui penser spontanément en français. Ces situations l'emmènent à un constat qui lui paraît évident : « Depuis 1937, notre vie française en Nouvelle-Angleterre n'a cessé de s'atrophier. Nous sommes engagés dans le tourbillon de l'assimilation et nous y roulons à une vitesse accrue⁸⁹ ».

En décrivant les trois tendances qu'il remarque au sein de la communauté franco-américaine, soit un courant d'assimilation, un contre-courant de raidissement et, enfin, un courant d'intégration qu'il encourage, Landry se permet de remettre en question

⁸⁶ Yvonne Le Maître, « Échos des grands jours de Québec », *Le Travailleur*, 10 juillet 1952, p. 1.

⁸⁷ Thomas-M. Landry, « Y aura-t-il demain une vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre? », *Le Travailleur*, 19 juin 1952, p. 1.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 1.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 1.

l'attitude des radicaux. Malgré la sympathie qu'il dit éprouver pour ces hommes qui « se tiennent debout », il ne croit pas que leur approche ait des chances de sauver la vie française en Nouvelle-Angleterre, opinant plutôt qu'elle contribue « à éloigner la masse, à diviser les chefs de la résistance au courant assimilateur et, en fin de compte, à paralyser les efforts collectifs⁹⁰ ». Selon lui, il faut trouver un moyen de concilier, d'harmoniser et d'intégrer la vie catholique, la vie américaine et la vie française, sans qu'aucune d'entre elles n'en soit diminuée. À son avis, « il n'y a pas d'autre solution viable⁹¹ ».

Comment les intellectuels du *Travailleur* perçoivent-ils le discours de Landry? Étrangement, tous vantent son allocution et aucun d'entre eux ne semble s'opposer au regard critique qu'il a porté sur l'attitude des plus ardents partisans de la survivance. Yvonne Le Maître le présente comme un travail certes pessimiste, mais « plein de franchise et d'aperçus originaux et pénétrants⁹² ». De son côté, Philippe-Armand Lajoie représente le discours de Landry comme un coup de lance « qui a crevé [...] l'ampoule de l'optimisme paresseux⁹³ ». Le collaborateur Antoine Dumouchel évoque quant à lui de « cruelles vérités » : « les médecins de la race [ont] fait un diagnostic franc de toute la situation franco-américaine en même temps qu'un pronostic assez sombre ». Mais selon lui, « la maladie n'est pas incurable. Il fallait la connaître d'abord. La chirurgie s'occupera du reste⁹⁴ ». D'ailleurs, en réponse à la critique formulée à l'endroit de Landry par Louis-Philippe Gagné, rédacteur du journal modéré *Le Messager*, qui accuse

⁹⁰ *Ibid.*, p. 1.

⁹¹ *Ibid.*, p. 4.

⁹² Yvonne Le Maître, « Réunion de famille », *Le Travailleur*, 26 juin 1952, p. 2.

⁹³ Philippe-Armand Lajoie, « Un autre partisan de la franchise », *Le Travailleur*, 17 juillet 1952, p. 1.

⁹⁴ Antoine Dumouchel, « Le français n'est pas mort en Nouvelle-Angleterre », *Le Travailleur*, 3 juillet 1952, p. 1.

le père dominicain d'avoir adressé « un exposé presque macabre » de la situation franco-américaine, le collaborateur Désormeaux se porte à la défense de Landry : « Il eût été si facile, au Troisième Congrès, de faire comme on avait fait par le passé : continuer d'endormir nos gens avec l'opium des beaux discours!⁹⁵ ». Selon Philippe-Armand Lajoie, dont l'article dans *L'Indépendant* est reproduit par Beaulieu :

chez tous ceux qui ont la capacité intellectuelle et la perspective voulue pour comprendre son message de Québec, pas une seule voix s'est élevée pour soutenir qu'il y avait là-dedans quelque chose de faux, d'inopportun, de "macabre" ou de "trop" sévère. Si la conférence du Père Landry [...] a pu paraître sévère, il faut s'en prendre, non à lui qui faisait son devoir, mais aux faits qui lui donnent malheureusement trop raison⁹⁶.

Cela dit, en marge des réactions suscitées par le congrès, une importante évolution apparaît dans le *Travailleur* par le biais d'un sermon du curé Albert Beaudry, présenté par le collaborateur Dumouchel comme un « patriote ardent et convaincu ». Beaudry implore de tolérer et d'inclure dans le groupe franco-américain ceux qui, tout en ne sachant pas s'exprimer en français, sont attachés à la paroisse franco-américaine : « De même qu'il n'est pas absolu de dire qu'on perd sa foi si on perd sa langue, ne serait-on pas quelque peu justifié de dire qu'on peut rester Franco-Américain sans conserver intacte la langue française? » Il ajoute : « de nos jours, ne faut-il pas être réaliste, faire face à des faits indéniables, [...] faire face, en certains milieux, à des antécédents malheureux? N'y a-t-il pas des endroits où le français n'a jamais été enseigné et où, cependant, on rencontre des personnes irrémédiablement attachées à la

⁹⁵ Désormeaux, « Lettre ouverte au comparse Louis-Philippe Gagné », *Le Travailleur*, 24 juillet 1952, p. 1.

⁹⁶ Philippe-Armand Lajoie, « Une critique qui appelle des explications », *Le Travailleur*, 24 juillet 1952, p. 1, 4.

paroisse franco-américaine?⁹⁷ » Ce point de vue, souvent défendu par les élites modérées, fait donc son entrée dans *Le Travailleur* en étant reproduit par l'un des collaborateurs réguliers du journal afin qu'il « suscite des commentaires qui projetteront de la lumière⁹⁸ ». Bien qu'aucun commentaire n'ait suivi à ce sujet dans les éditions subséquentes, ces questions seront au cœur d'un important débat en 1955. L'ère des remises en question est bel et bien commencée.

S'ils semblent toujours à l'aise pour pointer du doigt les causes auxquelles ils attribuent leur déclin, les intellectuels de la survivance semblent à court de solutions pour renverser la tendance. « Et les remèdes, me demandez-vous? Oui les remèdes? Quels sont-ils? Quelle action faut-il prendre? Voilà l'immense question⁹⁹ ». Ce genre de constats sans solution concrète parsème régulièrement les pages du journal. Les collaborateurs semblent se contenter de lancer des avertissements, répétant que si la tendance n'est pas renversée, le futur de la vie franco-américaine est compromis. Beaucoup de mots, peu d'idées ni d'actions.

Par son discours de juin 1952, on peut présumer que Landry cherchait à secouer l'apathie des siens. Néanmoins, entre 1952 et 1955, les manifestations de désaffection et

⁹⁷ Antoine Dumouchel, « Le français n'est pas mort en Nouvelle-Angleterre », *Le Travailleur*, 3 juillet 1952, p. 3.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 3.

⁹⁹ Y allant d'une énième critique à l'endroit des dirigeants des institutions d'enseignement, Ernest-R. D'Amours défend les parents franco-américains : « Ne me dites pas : "Les parents nous envoient des enfants qui parlent difficilement le français". C'est comme si le supérieur du Collège de l'Assomption avait écrit à mes parents en 1919 : "Vous nous envoyez votre fils pour poursuivre des cours de latin et il n'en sait pas un traître mot!" ». Les critiques se répètent, mais les intellectuels se montrent à court de solutions et n'apportent rien de nouveau. Cf. Ernest-R. D'Amours, « Le fait franco-américain en Nouvelle-Angleterre », *Le Travailleur*, 6 novembre 1952, p. 2.

d'anglicisation s'accroissent dans les pages du *Travailleur* à un rythme incessant¹⁰⁰. À cet égard, Beaulieu déplore qu'« il ne se passe pas une semaine sans qu'on me signale un cas d'anglicisation dans telle et telle paroisse, telle et telle école, tel et tel pensionnat, telle et telle société¹⁰¹ ». Au fil du temps, le ton des collaborateurs devient plus fataliste et cynique que combatif. Philippe-Armand Lajoie ironise par exemple l'optimisme d'une lectrice de *l'Indépendant*, dont les propositions « se heurtent à tant de résistance passive, voir à tant d'hostilité, que l'on est en droit de se demander si leur réalisation, dans la plupart de nos milieux, est encore possible¹⁰² ». Ce même Lajoie ridiculise une assemblée ayant fait la promotion de l'abonnement au journal catholique diocésain dans une paroisse franco-américaine de New Bedford : « Il ne se sera trouvé là personne pour recommander à ces braves commères de s'abonner à un journal ou une publication de langue française, ne fût-ce que pour retarder d'autant l'anglicisation de leur foyer. Ça c'est tabou!¹⁰³ » Enfin, Antoine Clément enguirlande littéralement les paroissiens de Sainte-Anne-de-Lawrence, une « population ingrate envers ses pères qui lui ont tout donné », qui auraient voté à 80 % pour l'introduction de la prédication anglaise dans leur

¹⁰⁰ Voir entre autres : Wilfrid Beaulieu, « Vie française qui décline à Woonsocket, R.I. », *Le Travailleur*, 2 juillet 1953, p. 1; Wilfrid Beaulieu, « Un exemple typique de ce qui se généralise », *Le Travailleur*, 6 août 1953, p. 1; Antoine Clément, « Ça paye l'anglicisation », *Le Travailleur*, 3 septembre 1953, p. 1; Wilfrid Beaulieu, « Un cas d'infiltration graduelle », *Le Travailleur*, 15 avril 1954, p. 1; Wilfrid Beaulieu, « L'avenir de l'école paroissiale de Notre-Dame de Worcester », *Le Travailleur*, 3 juin 1954, p. 1; Jean-D. Borde, « Un autre aplatissement », *Le Travailleur*, 30 décembre 1954, p. 1.

¹⁰¹ Note éditoriale de Beaulieu en ouverture à l'article de Philippe-Armand Lajoie, « La langue anglaise dans nos églises », *Le Travailleur*, 10 février 1955, p. 1.

¹⁰² Philippe-Armand Lajoie, « Nos difficultés et les moyens de les vaincre », *Le Travailleur*, 4 décembre 1952, p. 1, 3.

¹⁰³ Philippe-Armand Lajoie, « L'œuvre de sape », *Le Travailleur*, 11 décembre 1952, p. 1.

église¹⁰⁴. Commentant cette dernière démission, Lajoie ajoute que « tout cela est excessivement pénible et déprimant¹⁰⁵ ».

On le constate, les motifs d'espérance se font rares pour les intellectuels de la survivance. Ils le sont d'autant plus que la ville de Worcester est rattrapée par l'une des tendances américaines des Trente Glorieuses, alors qu'un vaste projet de rénovation urbaine entraîne la démolition des bâtiments de l'une des paroisses nationales de la ville, « un coup de poignard asséné en plein cœur de Notre-Dame¹⁰⁶ ». De surcroît, les chroniques nécrologiques de militants de la survivance s'enchaînent dans les pages du *Travailleur*, notamment au sujet de l'une des collaboratrices les plus appréciées du journal, Yvonne Le Maître, qui décède subitement au début de juin 1954. Les hommages, tant des lecteurs que des collaborateurs du journal, s'étireront sur plusieurs mois. Roland Girard, dont la chronique hebdomadaire succède à celle de la défunte¹⁰⁷, souligne que le journal reçoit encore, un an après son décès, plusieurs lettres de lecteurs qui s'ennuient de sa colonne, avant d'avancer qu'« elle a apporté avec elle un peu de la jeunesse de notre journal¹⁰⁸ ».

¹⁰⁴ Antoine Clément, « Franco-Américains sans cœur! », *Le Travailleur*, 19 mars 1953, p. 1.

¹⁰⁵ Philippe-Armand Lajoie, « Deuil à Lawrence », *Le Travailleur*, 23 avril 1953, p. 1.

¹⁰⁶ Wilfrid Beaulieu, « La liquidation prochaine de l'école paroissiale de Notre-Dame de Worcester », *Le Travailleur*, 1 octobre 1953, p. 1.

¹⁰⁷ La colonne de Girard côtoie la chronique régulière « Du haut de ma tour » d'un certain Laurent du Bocage, qui couvre l'actualité franco-américaine sans grande saveur et en évitant tout fracas.

¹⁰⁸ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 2 juin 1955, p. 1. Alexandre Goulet est du même avis : « presque octogénaire, Yvonne Le Maître était indubitablement la plus jeune de nos journalistes ». Cf. Alexandre Goulet, « Yvonne Le Maître a contribué beaucoup à la bonne réputation du *Travailleur* », *Le Travailleur*, 8 juillet 1954, p. 1. De son côté, Adolphe Robert, publiant les passages de quelques correspondances passées avec la chroniqueuse, dévoile une opinion intéressante qu'avait Le Maître, qui disait détester les discours patriotiques de la Saint-Jean-Baptiste et s'étonner « que des gens aient le courage de répéter pour la cent-millième fois des choses redites depuis cent ans ». Cf. Adolphe Robert, « Correspondance avec Yvonne Le Maître », *Le Travailleur*, 29 juillet 1954, p. 1. Curieusement,

Enfin, il apparaît rapidement que les différents besoins que les élites franco-américaines croyaient combler par le biais du Comité d'orientation franco-américaine ne le seront que partiellement. Dès 1948, on déplorait dans certains milieux l'absence de direction donnée aux communautés¹⁰⁹, ce à quoi Beaulieu répliquait qu'il fallait être patient et laisser le Comité d'orientation faire ses devoirs, lui qui « doit faire l'objet de toutes nos espérances¹¹⁰ ». Rapidement, on constate que le comité ne tient pas ses promesses. Des critiques s'élèveront pour dire que les membres du comité restent dans leur tour d'ivoire¹¹¹, sans s'impliquer de façon concrète dans la destinée du groupe franco-américain. Les grands congrès du Comité d'orientation sont la cible de nombreuses critiques, notamment du directeur Beaulieu, qui présente les résolutions de son troisième congrès, en 1954, comme un tissu de « clichés pompeux, ronflants, bénisseurs, synonymes de rien¹¹² ». Gertrude St-Denis, présidente de la FFFA qui s'impose rapidement parmi l'élite intellectuelle franco-américaine, indiquera plus tard que sur les 22 résolutions du congrès, 18 n'étaient que salutations, hommages et remerciements¹¹³. La principale contribution du COFA, le manifeste proclamé lors du centenaire franco-américain, apparaît de plus en plus comme un vœu pieux. Bien que la

irritée par tout patriotisme exacerbé, la journaliste la plus appréciée du *Travailleur* était vraisemblablement le mouton noir du journal.

¹⁰⁹ Antoine Clément, « Le programme qu'il nous faut »; cité dans Wilfrid Beaulieu, « La trahison d'une communauté religieuse : les Pères Maristes », 1 avril 1948, p. 3.

¹¹⁰ Wilfrid Beaulieu, « Le papotage de certains confrères », *Le Travailleur*, 11 novembre 1948, p. 2.

¹¹¹ « Drôles de gens que ceux qui font ou s'occupent de notre "Orientation"! [...] La direction que nous sommes censés avoir reste dans sa tour d'ivoire ou dans un cabinet d'étude, ce qui ne suscite guère le contact intime qui devrait exister entre eux et le menu peuple ». Cf. R., « Poignée de lettres. Abondance de législation qui étouffe, carence d'action qui vivifie », *Le Travailleur*, 12 avril 1951, p. 1. Le collaborateur Gabriel Crevier, dans une lettre adressée à Beaulieu, estime quant à lui que personne n'ignore « que de tous nos organismes ou comités dirigeants, le Comité d'orientation est le moins dynamique ». Cf. G.C. [Gabriel Crevier], « Poignée de lettres. Un congrès qui n'a pas dissipé des inquiétudes justifiées », *Le Travailleur*, 2 décembre 1954, p. 1.

¹¹² Wilfrid Beaulieu, « Vœux et résolutions », *Le Travailleur*, 2 décembre 1954, p. 1.

¹¹³ Gertrude St-Denis, « Deux ans après!... », *Le Travailleur*, 3 février 1955, p. 1.

FFFA se développe de façon inattendue¹¹⁴, l'autre organisme créé et chapeauté par le Comité d'orientation, l'Association de la jeunesse franco-américaine, n'aura qu'une durée de vie éphémère¹¹⁵. Tous deux n'auront au final que peu d'impact sur la perpétuation du fait français en Nouvelle-Angleterre. Visiblement, les initiatives et les moyens mis en place tombent à plat, si bien que l'espoir tend à diminuer, tout comme l'intensité du combat pour la survivance.

3.2.4. Le vase clos et la porte ouverte

Alors que les signes de déclin s'enchaînent, un long débat s'enclenche en février 1955, à la suite d'une lettre signée « Claire Fontaine » publiée par Beaulieu, puis reproduite dans *L'Étoile* et dans *L'Indépendant*. Par sa très courte lettre, qui interpelle tous les prétendus chefs de la survivance, l'intervenante lance un pavé dans la mare : « Pendant un siècle et plus le peuple franco-américain a vécu en vase clos, fermé de toute ingérence étrangère à sa culture et à ses traditions. Cette pratique ne l'a pas empêché de grandir, au point que c'est à la politique du vase clos qu'il doit d'être ce

¹¹⁴ Créée en 1951 dans l'objectif d'unir tous les organismes féminins et de les impliquer davantage dans la protection du fait français au foyer, à l'école et à l'église, la FFFA aura permis à de nombreuses femmes de se faire entendre dans les manifestations de l'élite intellectuelle franco-américaine. L'organisme existait encore à la fin des années 1990. Pour un résumé de son histoire, voir Claire Quintal, « La Fédération féminine franco-américaine ou Comment les Franco-Américaines sont entrées de plain-pied dans le mouvement de la survivance », *Francophonies d'Amérique*, no 7, 1997, p. 177-191. Beaulieu n'hésitait quand même pas en 1952 à mettre la fédération « dans le même sac » que « le Comité d'orientation de notre désorientation ethnique ». Cf. Wilfrid Beaulieu, « Poignée de faits », *Le Travailleur*, 23 octobre 1952, p. 1.

¹¹⁵ Créée en 1955, l'Association ne perdure que jusqu'en 1959, faute de relève. Il faut dire que sa fondation même n'a suscité que peu d'enthousiasme; Gabriel Crevier mentionne qu'au congrès qui devait la mettre au jour en 1954, « il y eut à peu près de tout, à Manchester, sauf de la jeunesse ». Cf. G.C. [Gabriel Crevier], « Poignée de lettres. Un congrès qui n'a pas dissipé des inquiétudes justifiées », *Le Travailleur*, 2 décembre 1954, p. 1.

qu'il est aujourd'hui¹¹⁶ ». Prenant bien soin de noter que cette dernière pratique concernait des émigrés de première et de deuxième générations, l'auteure souligne qu'après 100 ans, les Franco-Américains en sont à leur quatrième, voire leur cinquième génération en Nouvelle-Angleterre. Ils sont nés Américains, ils ignorent tout du Canada ancestral et ont contracté nombre de mariages mixtes, engendrant l'introduction de l'anglais au foyer, à l'école, à la messe et dans les réunions de sociétés nationales. Ainsi, selon Claire Fontaine, une politique de la « porte ouverte » s'impose de plus en plus dans la paroisse nationale. Or, cette situation amène l'auteure à questionner le lectorat du *Travailleur* sur ce qui pourrait rétablir les ponts ou « servir de points de soudure » entre « deux groupes de mentalité différente », soit les penseurs qui défendent la pratique du vase clos et ceux qui encouragent la politique de la porte ouverte : est-ce le lien de la langue? Du sang? De la culture de la France? De la culture canadienne-française? Du civisme américain¹¹⁷?

Les répliques et les commentaires seront nombreux et les termes utilisés reviendront fréquemment, au cours des mois suivants, dans les textes des intellectuels du *Travailleur*. Cela dit, le problème posé froisse certaines susceptibilités. Sous le pseudonyme Madeleine de Verchères, une collaboratrice s'emporte contre l'expression de vase clos : « Voulez-vous dire que notre peuple forme un peuple à l'écart, un clan antisocial au détriment de l'Église et de l'État? ». Elle argue au contraire que la préservation de l'héritage ancestral a fait des Franco-Américains « de plus fervents

¹¹⁶ Claire Fontaine, « Problèmes d'orientation. Vase clos... ou porte ouverte », *Le Travailleur*, 10 février 1955, p. 1.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 1.

catholiques et de meilleurs citoyens américains¹¹⁸ ». Un autre collaborateur anonyme trouve le problème mal posé et croit que les Franco-Américains n'ont jamais vécu en vase clos et qu'ils n'ont « pas de porte à ouvrir sur le milieu américain pour favoriser l'épanouissement de [leur] vie française¹¹⁹ ». Il en est de même pour le juge franco-américain Émile Lemelin, interpellé par le débat, qui juge que ces deux écoles du vase clos et de la porte ouverte n'existent pas : « Il serait plus sage pour nous de tenir nos regards bien fixés sur le *vase sacré* où se trouvent [sic] notre trésor culturel (foi, langue, traditions), plutôt que de nous laisser hypnotiser par un vase clos non existant¹²⁰ ». Outre ces premières réactions, les principaux intellectuels de la survivance franco-américaine jouent le jeu et se positionnent dans le débat.

Selon Antoine Clément, « il n'y a que le lien de la langue » qui distingue les Franco-Américains du reste de la population américaine¹²¹. Il opine que sans le français, « nous ne sommes Franco-Américains que de nom, ce qui ne vaut pas grand'chose¹²² ». Quant à Philippe-Armand Lajoie, s'il reconnaît que le vase clos – bien qu'il n'aime pas l'expression – a servi la cause franco-américaine, la porte ouverte la conduirait selon lui à l'effacement. À son avis, le lien à privilégier aurait dû et doit encore être celui du bilinguisme : « si nos Canadiens français [...] s'étaient sérieusement appliqués à posséder les deux langues, ils ne se verraient pas aujourd'hui dans l'alternative dérisoire

¹¹⁸ Madeleine de Verchères, « "Vase clos... ou porte ouverte"? », *Le Travailleur*, 3 mars 1955, p. 1.

¹¹⁹ [Anonyme], « Problème mal présenté... », *Le Travailleur*, 10 mars 1955, p. 1.

¹²⁰ Émile Lemelin, « Vase sacré à conserver », *Le Travailleur*, 31 mars 1955, p. 1.

¹²¹ Article de *L'Étoile* reproduit dans Wilfrid Beaulieu, « À propos de "Vase clos... et de porte ouverte" », *Le Travailleur*, 3 mars 1955, p. 1.

¹²² *Ibid.*, p. 1 et 4.

et inexcusable de se priver de l'une pour pouvoir utiliser l'autre¹²³ ». Il souligne néanmoins le sérieux problème d'orientation que soulève Claire Fontaine, « à savoir si nous pourrions survivre, en tant que *Franco-Américains*, après l'abandon de la langue et des traditions apportées en ce pays par nos pères¹²⁴ ». Cet enjeu, posé, semble-t-il, pour la première fois par un intellectuel affilié aux radicaux, sera encore débattu, comme nous le verrons au chapitre 4, à la fin des années 1970.

Adolphe Robert, jadis président du Comité d'orientation franco-américaine et toujours président de l'ACA, ajoute son grain de sel dans ce débat et évoque que le lien du sang est plus fort que celui de la langue : « Le triple lien du sang, de l'histoire et du civisme nous conservera comme peuple distinct, même si la langue française perd de sa fonction usuelle¹²⁵ ». Cette position, rarement défendue dans les pages du *Travailleur*, lui vaudra d'ailleurs plusieurs répliques sévères, notamment de Madeleine de Verchères : « Le lien du sang? Mais c'est ridicule! [...] Dites-moi, où aboutirez-vous dans les cas de mariages mixtes? Le lien du sang alors, de quel côté jouera-t-il? Quel est le sang qui l'emportera sur l'autre?¹²⁶ »

Se portant à la défense de Robert, dont il est le successeur à la tête du COFA, Ernest-R. D'Amours cherche à se montrer plus pragmatique qu'idéologue :

En cette année de grâce 1955, plus d'un million de Franco-Américains sur un million et demi vivent en dehors du vase clos [...]. Et l'évidence semble bien indiquer que ce vase devient de plus en plus clos, alors que la porte ouverte rallie un nombre croissant d'adhérents. Si la bonne doctrine est de les rejeter

¹²³ Article de *L'Indépendant* reproduit dans Wilfrid Beaulieu, « À propos de "Vase clos... et de porte ouverte" », *Le Travailleur*, 3 mars 1955, p. 4.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 4.

¹²⁵ Adolphe Robert, « Vase clos?... Porte ouverte?... », *Le Travailleur*, 10 mars 1955, p. 1.

¹²⁶ Madeleine de Verchères, « Tenir?! », *Le Travailleur*, 24 mars 1955, p. 1.

tous carrément, qu'advindra-t-il? [...] Ne vaudrait-il pas mieux les attirer vers nous?¹²⁷

Son propos rappelle la position du curé Beaudry, énoncée en 1952. D'Amours estime qu'il est encore possible, en les gardant dans le giron institutionnel franco-américain, de faire découvrir le français aux jeunes qui n'ont pas eu la possibilité de l'apprendre. Cela dit, l'avocat évoque que la langue, bien qu'elle représente un enjeu majeur, n'est pas l'unique motif de vivre du groupe. Selon lui, s'enfermer dans un vase clos pour préserver le français implique de « faire le sacrifice du faisceau des autres intérêts et des autres motifs que nous avons de vivre et de survivre et qui, pourtant, sont bien réels et importants¹²⁸ ». C'est, là aussi, une première chez les intellectuels de la survivance : évoquer qu'il existe d'autres finalités pour le groupe franco-américain que le simple fait de vivre en français.

Certes, plusieurs collaborateurs en restent à leur position. Alors que Madeleine de Verchères s'inquiète des possibles répercussions des « théories ultra-nouvelles et tout à fait renversantes¹²⁹ » de Robert et D'Amours, Gérard-R. Arguin se positionne contre les défenseurs de la porte ouverte : « Un petit groupe franco-américain uni par la langue sera infiniment plus puissant que cinq cent mille Franco-Américains sans aucun lien¹³⁰ ». Antoine Dumouchel reprend ce point de vue : « Il vaut mieux chercher la qualité plutôt que la quantité », estimant qu'un Franco-Américain qui ne parle plus le

¹²⁷ Ernest-R. D'Amours, « Soudure impure ou cohésion de race », *Le Travailleur*, 7 avril 1955, p. 2, 3.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 3.

¹²⁹ Madeleine de Verchères, « Où en sommes-nous?... », *Le Travailleur*, 26 mai 1955, p. 1.

¹³⁰ Gérard-R. Arguin, « À ceux qui boivent à grandes gorgées l'élixir fatal de la "porte ouverte" », *Le Travailleur*, 21 avril 1955, p. 1.

français « ne nous appartient plus¹³¹ » et risquerait de contaminer le reste du groupe. D'ailleurs, bien que le directeur Beaulieu n'ait signé aucun texte dans ce débat, il semble que ce soit cette dernière position qu'il endosse, ce que nous révèle Roland Girard plusieurs mois plus tard : « D'Amours prêchait une doctrine que nous ne pouvions digérer au *Travailleur*¹³² ».

En soi, le lancement de ce débat et la diffusion de cette pléthore de points de vue dans les pages du *Travailleur* se veulent une nouvelle manifestation de son évolution, ou du moins une preuve supplémentaire que les intellectuels de la survivance franco-américaine adoucissent le ton¹³³, remettent en question leur position et s'ouvrent à de nouvelles idées, incluant celles qui ont toujours été associées aux figures modérées et aux défenseurs d'une survivance partielle – c'est-à-dire sans le français – de l'héritage culturel franco-américain.

En somme, après avoir démontré, au cours du deuxième chapitre, que les causes qu'identifie *Le Travailleur* pour expliquer le déclin concernent beaucoup plus les élites démissionnaires et une population franco-américaine indifférente que les phénomènes structuraux associés à la fin de la guerre et aux Trente Glorieuses, il ressort clairement du présent chapitre que les moyens mis de l'avant par les intellectuels de la survivance pour remédier à la situation n'ont engendré, à leurs yeux mêmes, que peu de résultats.

¹³¹ A.D., « Poignée de lettres. Quand un Franco-Américain n'est que bois mort », *Le Travailleur*, 9 juin 1955, p. 2.

¹³² Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 1 décembre 1955, p. 1.

¹³³ Les correspondances de Beaulieu apportent une autre preuve de l'attitude plus conciliatrice du directeur, qui reçoit du secrétaire-général de l'USJBA, George Filteau, des félicitations pour la bonne tenue du *Travailleur* et des remerciements pour la bonne publicité accordée à la société mutuelle. Une telle lettre aurait été bien surprenante quelques années auparavant. Cf. Boston Public Library, Fonds Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur, série I – correspondances, boîte 33, dossier 441, décembre 1956. Lettre de George Filteau à Wilfrid Beaulieu, 4 décembre 1956.

Cherchant à unifier une élite divisée, à raviver la fierté nationale ainsi qu'à rallier le peuple et l'élite autour d'un idéal historique concret commun, les intellectuels de la survivance ont soutenu la création du COFA et ont multiplié les appels à l'histoire et aux commémorations, culminant avec le centenaire franco-américain de 1949 et la proclamation d'un manifeste qui devait devenir la *Magna Carta* des Franco-Américains. Or, nous avons démontré que leur pensée est essentiellement restée attachée à des perceptions illusoire et que les élites intellectuelles ont entretenu un discours moralisateur et dépassé faisant l'apologie d'un passé révolu. Leurs démarches n'ont visiblement pas eu les effets escomptés.

Critiquant avec ardeur, encore en 1949, toute décision prise à l'encontre de ce qu'ils considéraient comme essentiel pour veiller à la survie de leur communauté, les intellectuels de la survivance doivent se résoudre à accepter une réalité que rendent évidente les manifestations d'anglicisation qui s'accumulent : un jour, il n'existera plus de vie française en Nouvelle-Angleterre. Face à ce constat, le journal évolue et adoucit son propos, se montrant moins militant, moins incisif et plus nuancé dans son discours. Devant se résoudre à accepter une acculturation irréfrenable, il accueille des réflexions nouvelles en plus de s'ouvrir aux désaccords entre ses propres collaborateurs, tant sur les objectifs à mettre de l'avant que sur l'idéal à atteindre. Ainsi, en parallèle à l'évolution de la situation franco-américaine entre 1945 et 1960, le journal passe d'un organe de combat au service des idées associées à la survivance intégrale de l'héritage franco-américain à un journal voué à la réflexion et au débat, qui diffuse des écrits plus analytiques qu'émotifs en montrant parfois des points de vue diamétralement opposés sur l'importance de préserver l'une ou l'autre des facettes de cet héritage culturel,

comme ce fut le cas lors du débat portant sur le vase clos et la porte ouverte. Certains collaborateurs du *Travailleur* empruntent ainsi progressivement des idées jusqu'alors défendues par ceux à qui ils reprochaient justement la démission. Néanmoins, la lutte n'est pas terminée et, avec les années 1960, les intellectuels de la survivance auront de nouveaux motifs d'espoir qui viendront, comme nous le verrons dans le chapitre qui suit, modifier quelque peu la teneur du discours véhiculé dans les pages du journal.

CHAPITRE IV :

ENTRE EFFERVESCENCE ET AGONIE : LES INTELLECTUELS FRANCO-AMÉRICAINS FACE AUX MUTATIONS QUÉBÉCOISES ET AMÉRICAINES

J'ai l'impression très nette que le Franco-Américain d'aujourd'hui est en train de perdre l'identité très simple qu'il avait autrefois; désormais il est américain avant tout, pas nécessairement catholique, voire pas même nécessairement chrétien, et français, sûrement pas en premier lieu, mais au plus, en second. J'ai l'impression aussi que ses institutions ne secrètent plus de vie française ou, si oui, pas en premier, et que ces mêmes institutions sont vouées à en secréter de moins en moins¹.

Thomas-M. Landry

La citation placée en exergue illustre bien la réalité à laquelle sont confrontées les élites franco-américaines à la fin des années 1970. Les Franco-Américains s'anglicisent massivement. Déjà en 1955, alors qu'il évalue à un million et demi le nombre de Franco-Américains en considérant tous les descendants de Canadiens français en Nouvelle-Angleterre, Ernest-R. D'Amours considère que seul le tiers de ceux-ci font encore vraiment partie du groupe et que la tendance va en diminuant². Son évaluation semble conforme à la réalité, si bien que les collaborateurs du *Travailleur* se montrent alors sceptiques quant aux possibilités de survie culturelle du groupe franco-américain à long terme. Or, avec les décennies 1960 et 1970 apparaît un contexte beaucoup plus favorable à l'épanouissement des communautés ethniques américaines. Cet état de fait s'applique encore plus particulièrement aux Franco-Américains, dont la toute proche « mère patrie » est en pleine effervescence au cours des mêmes années. Ainsi, après avoir mis en lumière au chapitre précédent le discours et les remises en question des élites intellectuelles franco-américaines favorables à la survivance en

¹ Thomas-M. Landry, « Une renaissance est-elle possible, dans le cadre de notre langue et de notre culture? », *Le Travailleur*, numéro de juillet 1976, p. 5.

² Ernest-R. D'Amours, « Soudure impure ou cohésion de race », *Le Travailleur*, 7 avril 1955, p. 2, 3.

réaction au déclin du fait français en Nouvelle-Angleterre, nous chercherons dans le dernier chapitre de ce mémoire à analyser la réponse du *Travailleur* aux grandes évolutions sociales et politiques qui s'amorcent dès le début des années 1960, tant au Québec que dans l'ensemble du territoire américain, et à leur impact en Franco-Américanie.

Après avoir examiné les modulations de l'attitude générale des Franco-Américains et de leurs élites face au Canada français et à la France depuis le début de l'histoire franco-américaine, nous nous interrogerons sur la façon dont les intellectuels du *Travailleur* se sont représenté le Québec et comment ils ont couvert son évolution à partir de 1945. Ce faisant, nous chercherons à déterminer comment la perception qu'ont les collaborateurs du journal quant à l'évolution de la « mère patrie » a eu une influence sur leurs réflexions à propos de leur propre survivance en Nouvelle-Angleterre. Notre regard se portera enfin sur l'impact des mutations sociales qui ont cours dans les années 1960 et 1970 aux États-Unis sur le discours employé dans *Le Travailleur*. En nous attardant aux observations des collaborateurs du journal quant à l'état des institutions franco-américaines ainsi qu'aux indices d'une prétendue renaissance culturelle franco-américaine dans leurs écrits, nous démontrerons que celle-ci s'est principalement faite en marge des tenants du discours traditionnel de la survivance. Ce renouveau a plutôt été l'affaire d'une nouvelle élite qui a su, d'une certaine façon, tirer profit du contexte et se montrer plus en phase avec les aspirations de la population franco-américaine, desquelles, comme nous le verrons, les défenseurs traditionnels de la survivance franco-américaine auront au final été passablement déconnectés.

4.1. LES FRANCO-AMÉRICAINS FACE À UNE SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE EN MUTATION

Alors qu'elle était jusqu'alors passablement négligée par les collaborateurs du journal, l'actualité québécoise occupe plus de place que jamais dans les pages du *Travailleur* au cours des années 1960, voire plus que tout autre sujet. Confronté à l'effritement irréfrenable du fait français en Nouvelle-Angleterre, *Le Travailleur* déplace son attention vers un Québec alors en pleine effervescence. Les décisions du gouvernement Lesage, la montée du mouvement indépendantiste québécois, l'Expo 67 et les élections québécoises sont analysées et commentées, tant par les chroniqueurs franco-américains du journal que par de nouveaux collaborateurs provenant du Québec.

Pour comprendre le regard que portent les intellectuels de *Travailleur* sur le Québec au cours de ces années, il importe d'abord de présenter la position traditionnelle des élites franco-américaines face au Canada français. Comment évolue le rapport des élites franco-américaines envers leurs origines française et canadienne-française? Comment les intellectuels du *Travailleur* se sont-ils représenté le Québec depuis 1945 et comment se positionnent-ils face à la marche du Québec vers la modernité? S'en inspirent-ils ou s'en détachent-ils? Comment l'évolution du Québec influence-t-elle le propos des intellectuels franco-américains quant à leur propre survivance?

4.1.1. Rapport aux pays d'origine : des références culturelles malléables

Il importe de rappeler que dès les débuts de leur implantation permanente en Nouvelle-Angleterre, les Canadiens français ont un rapport complexe avec leur passé, leurs origines et leur identité. Les références historiques et identitaires telles que présentées par les élites canadiennes-françaises, puis franco-américaines, évoluent

d'ailleurs de façon importante au fil des décennies. Au cours du 19^e siècle, le Canada français reste par la force des choses le référent identitaire et le modèle des migrants. Les contacts sont évidemment encore nombreux entre les Canadiens français des deux côtés de la frontière, qui entretiennent une correspondance et font fréquemment le voyage pour revoir leurs proches. L'État canadien se fait d'ailleurs lui-même présent en Nouvelle-Angleterre, alors que se met en branle au cours des années 1870 une importante campagne de rapatriement, qui ne connaîtra au final que peu de succès. Aux premières générations qui naissent en terre américaine, les élites installées en Nouvelle-Angleterre présentent les Canadiens français des États-Unis comme les descendants d'hommes et de femmes dévoués, travaillants et humbles dont on doit bien préserver l'héritage. Or, on assiste progressivement au rejet du référent canadien au cours du processus de naturalisation américaine des Canadiens français. Aux yeux d'Armand Chartier, « un nouveau nationalisme » se manifeste chez les émigrés canadiens-français au cours des années 1880 et 1890. On insiste d'abord sur une double loyauté, tant envers le Canada qu'envers le pays adoptif, « la fidélité à l'un n'excluant pas la fidélité à l'autre³ ». Cette idée sert en quelque sorte de base à la campagne des chefs de file émigrés pour « la naturalisation sans l'assimilation », dont Ferdinand Gagnon, le père de la presse franco-américaine, se fait le principal promoteur.

Graduellement, c'est la France des ancêtres qui devient le référent identitaire du groupe. En fait, les élites canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre cherchent à légitimer leur présence en terre américaine et veulent profiter de l'image positive qu'ont

³ Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 42.

de la France le gouvernement et la population américaine. André Sénécal nous montre bien que les élites de l'époque, dans le transfert identitaire du tournant du siècle, n'ont pas mis de l'avant le terme « Canado-Américain » pour désigner les descendants des Canadiens français, mais bien l'épithète « Franco-Américain »⁴. Ce choix n'est pas innocent et il y a, de toute évidence, un certain opportunisme derrière la réorientation du discours des élites franco-américaines à la fin du XIX^e siècle. Sylvie Beaudreau et Yves Frenette affirment à cet égard :

On se réclame encore du Canada français, mais on essaie de se donner une identité propre, notamment en adoptant le nom fort révélateur de « Franco-Américains ». En effet, pour plusieurs membres de l'élite, cette nouvelle identité passait par la France [...]. L'intelligentsia avait besoin du prestige et du caractère « antique » de la grand-mère patrie pour rehausser le sien dans une nation américaine qui devenait de plus en plus cosmopolite⁵.

Ainsi, au tournant du XX^e siècle, les émigrés passent progressivement d'une identité de migrants canadiens-français à une identité proprement franco-américaine. Évidemment, une telle transformation dans les mentalités ne se fait que très graduellement, ce que révèlent très bien les études d'Yves Roby et André Sénécal⁶, et passe principalement par les enfants des deuxième et troisième générations. Naissant dans les Petits Canada, ceux-ci ne se définissent pas comme des Canadiens français établis en terre américaine, mais bien comme des Franco-Américains. Armand Chartier avance à juste titre que cette évolution s'accompagne au cours des premières décennies du XX^e siècle d'un

⁴ André Sénécal, « De "Canadiens français aux États-Unis" à "Franco-Américains" : What's in a name? », *Francophonies d'Amérique*, no 2, 1992, p. 209-217.

⁵ Sylvie Beaudreau et Yves Frenette, « Historiographie et identité collective en Amérique française : le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1872-1991 », dans Simon Langlois, dir., *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Québec, PUL, 1995, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 240.

⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Québec, Septentrion, 2000, p. 12; André Sénécal, « De "Canadiens français aux États-Unis" à "Franco-Américains" : What's in a name? », *op.cit.*, p. 209. Mentionnons que Sénécal estime que l'essentiel de cette « métamorphose » s'est réalisé en moins de dix ans.

relâchement des liens entre le Québec et la Franco-Américanie. Selon lui, « malgré sa proximité et en dépit de l’immigration qui se continue, la présence du Canada s’estompe à mesure qu’avance le siècle⁷ ». Chartier est d’ailleurs d’avis que la Première Guerre mondiale représente un exemple probant de cette nouvelle distanciation, estimant que les Franco-Américains ne comprennent pas et prennent leur distance de l’attitude du Canada français à l’égard de la guerre, alors qu’eux cherchent par leur participation au conflit à prouver leur patriotisme et leur fidélité au pays d’adoption⁸. Au retour d’un passage en Nouvelle-Angleterre en 1918, l’abbé George Courchesne, de Montréal, y va d’une affirmation tout aussi révélatrice à cet égard : « le Franco-Américain se réclame avec fierté de ses origines françaises, [...] mais de moins en moins il tient à sa filiation canadienne. Il est un descendant de Français, né en Amérique. Que des générations de sa lignée aient vécu au Canada, c’est un accident transitoire⁹ ». Ainsi, pour faire valoir des racines plus profondes et plus prestigieuses, les élites franco-américaines multiplient les références aux liens les unissant à la France, tout en occultant littéralement la « canadianité » de leurs origines.

Évidemment, quelques nuances s’imposent. Bien que leur affiliation respective varie selon les enjeux – nous sommes à la veille de la crise sentinelliste qui cristallisera l’affiliation des intellectuels franco-américains dans un camp ou dans l’autre –, modérés et radicaux n’entretiennent pas un rapport identique face à la France et au Canada

⁷ Selon Chartier, la jeunesse franco-américaine née en Nouvelle-Angleterre s’intéressera d’ailleurs bien peu au Canada, « perçu comme un pays de misère qu’on a dû fuir ». Cf. Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, *op.cit.*, p. 183.

⁸ *Ibid.*, p. 182-183.

⁹ George Courchesne, « Une soirée d’action française à Boston », *L’Action française*, vol. 2, no 11, novembre 1918, p. 510-511; cité dans François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Éditions Belin, 1989, p. 178; Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 283.

français et ont des conceptions différentes de l'importance du Québec dans le destin franco-américain. Alors que les modérés, par leur désir d'intégration à la société américaine, se distancient du Canada français et prônent une meilleure adaptation du réseau institutionnel à la réalité américaine¹⁰, les radicaux cherchent au contraire à soutenir la survivance en resserrant les liens avec lui¹¹. Ils appellent à une solidarité avec les Canadiens français de toute la diaspora nord-américaine, avec qui « ils poursuivent les mêmes objectifs de vie et de survie » et « combattent les mêmes ennemis¹² ». Les radicaux chercheront d'ailleurs des appuis au Québec au cours de la crise sentinelliste, notamment auprès de Lionel Groulx, qui se gardera toutefois de participer au débat¹³. Elphège-J. Daignault, certainement le principal chef de file du camp des radicaux avant la Deuxième Guerre mondiale, va encore plus loin en affirmant qu'une rupture complète avec le Québec équivaldrait au « suicide national des Franco-Américains¹⁴ ». Il faut également mentionner que les élites franco-américaines, modérées comme radicales, entretiennent des liens intellectuels avec l'élite canadienne-française¹⁵, notamment grâce aux Congrès de la langue française de 1937 et de 1952 et par le biais du Conseil de la vie

¹⁰ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 282-283.

¹¹ Cela dit, les radicaux n'en sont pas moins de fervents admirateurs de la France. Plusieurs d'entre eux sont inspirés par les figures conservatrices françaises que sont Louis Veillot, Maurice Barrès et Charles Maurras. Ils sont les premiers défenseurs de la « grand-mère » patrie assiégée lors de la Deuxième Guerre mondiale, un enjeu qui rassemblera l'ensemble de l'élite franco-américaine. Cf. François Weil, *Les Franco-Américains*, op.cit., p. 175.

¹² Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 281.

¹³ Voir à ce sujet l'étude de Damien-Claude Bélanger, « L'abbé Groulx et la crise sentinelliste », *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 1, no 1, automne 2000, p. 7-36. Cet article est tiré de son mémoire de maîtrise, cf. Damien-Claude Bélanger, *Lionel Groulx et la Franco-Américanie*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2000, 184 p.

¹⁴ Elphège Daignault, « L'école des brûleurs de ponts », dans ACA, *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, p. 157.

¹⁵ Dean Louder avance notamment que « les Franco-Américains les plus visibles étaient des professionnels ou des membres du clergé qui vivaient en symbiose avec le Québec ». Cf. Dean Louder, « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques », dans Eloïse Brière, dir., *Les Franco-Américains et leur héritage québécois. Choix de conférences présentées dans le cadre des Franco-American and Quebec Heritage Series, 1983-1985*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1986, p. 11.

française en Amérique, auparavant connu sous le nom de Comité permanent de la survivance française en Amérique. Bien qu'ayant sa permanence à Québec, le Comité est représenté dès sa fondation en 1937 par trois imminents Franco-Américains : Adolphe Robert de l'Association Canado-Américaine (ACA), Eugène-J. Jalbert de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (USJBA) et Adrien Verrette, prêtre fort impliqué de Manchester¹⁶.

Cela dit, malgré les vœux de certains radicaux et les réunions ponctuelles de quelques membres de l'élite, Armand Chartier affirme qu'à partir des années 1930, « il se rompt plus de liens avec le Québec qu'il ne s'en crée¹⁷ ». Il avance par exemple que « les Francos soucieux de comprendre et d'expliquer aux Anglo-Américains la crise de la conscription au Québec sont fort peu nombreux ». Il y voit un nouvel exemple témoignant du fait que Franco-Américains et Canadiens français « ne partagent plus la même identité et ne vivent plus en symbiose¹⁸ ». Il fait également allusion au fait que des deux côtés de la frontière, les deux groupes s'ignorent et n'ont que trop peu d'échanges. Il cite à cet égard Gérard Saint-Denis, dominicain québécois, qui encourage les deux groupes à mieux se connaître : « Ainsi les Franco-Américains seront moins tentés de considérer les Canadiens comme des arriérés, et les Canadiens ne verront plus dans les Franco-Américains de ces êtres hybrides en qui ils ne reconnaissent rien de leur chair, de leur sang et de leur esprit¹⁹ ». Chartier estime d'ailleurs qu'étant donné l'« usure des liens » entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre depuis la Deuxième

¹⁶ Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, *op.cit.*, p. 301. L'abbé Verrette agira notamment comme président de l'organisme de 1949 à 1953, alors que le père Thomas-M. Landry en assumera la présidence de 1961 à 1965.

¹⁷ *Ibid.*, p. 300.

¹⁸ *Ibid.*, p. 300.

¹⁹ *Ibid.*, p. 304.

Guerre mondiale, « l'essor économique et la montée de l'indépendantisme québécois sont connus et suivis par un nombre infime de Franco-Américains; encore la plupart de ceux-là condamnent-ils l'irréligion et les "idées révolutionnaires" des séparatistes²⁰ ». Dans le même ordre d'idées, François Weil est d'avis que le Québec conservateur, nationaliste et clérical de Duplessis était resté une référence familière pour de nombreux Franco-Américains. Ainsi, il estime que la Révolution tranquille a signifié pour eux « la disparition d'une référence traditionnelle au pays des aïeux », de sorte qu'au même titre que Chartier, il est d'avis que « pour les élites franco-américaines, il devint difficile, sinon impossible de se reconnaître dans ce pays en ébullition qui devenait aussi anticlérical et incroyant qu'il avait été profondément empreint de religiosité²¹ ».

En somme, il ressort clairement dans l'historiographie que le Québec est une référence de moins en moins importante aux yeux des Franco-Américains à mesure qu'avance le XX^e siècle et qu'un fossé est bien installé entre les deux collectivités au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. À la lumière de ce constat, comment se positionne *Le Travailleur*? Comment les intellectuels du journal se sont-ils représenté le Québec depuis 1945 et comment se positionnent-ils face à la marche du Québec vers la modernité? Il ressort qu'au contraire de ce que laisse croire l'historiographie, après avoir porté son regard plus attentivement vers la France que vers le Canada après la guerre, l'effervescence qui caractérise le Québec au cours de sa Révolution tranquille ravive grandement le regard que portent les collaborateurs du *Travailleur* vers leurs cousins d'Amérique.

²⁰ *Ibid.*, p. 365.

²¹ François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980, op.cit.*, p. 204.

4.1.2. Rapport à la France et au Québec après 1945 dans *Le Travailleur*

Comme c'est le cas pour l'ensemble de la presse franco-américaine, la Deuxième Guerre mondiale accapare beaucoup d'attention dans les pages du *Travailleur*, au point où le contenu franco-américain du journal est lui-même mis de côté. Beaulieu attire de ce fait plusieurs collaborateurs ayant un regard porté sur la France et l'Europe, de sorte qu'à la fin du conflit, le contenu du *Travailleur* reste orienté en ce sens. L'admiration qu'éprouvent les intellectuels de la survivance envers la France est clairement perceptible dans les pages du journal. D'ailleurs, la baisse du prestige de la France après la Deuxième Guerre mondiale semble rendre perplexes certains collaborateurs. C'est notamment le cas d'Henri Weitzman, qui est outré du fait que le français puisse être repoussé comme langue diplomatique, aux dépens de l'anglais, de l'espagnol et du russe, à la Conférence de San Francisco²².

En fait, jusqu'en 1960, les sujets liés à l'Europe, couverts par de nombreux collaborateurs, occupent largement plus d'espace dans les pages du *Travailleur* que les thématiques québécoises. René de Messières, Daniel-Rops, Roger Picard, Rémy Roure, Raymond Jégaden, Richard Bak ainsi que le Belge Charles Becquet ont leur colonne régulière dans les pages du *Travailleur* pour plusieurs années et orientent le contenu du journal vers les retombées de la guerre, la montée du communisme et la crainte atomique, ou encore vers les grandes figures de l'histoire et de la vie religieuse en France. Le journal semble d'ailleurs obtenir plus d'écho de lecteurs provenant de France

²² Henri Weitzman, « La primauté de la langue française », *Le Travailleur*, 19 avril 1945, p. 1.

que du Québec, voir même que de la Nouvelle-Angleterre²³. En marge de l'annonce de la « mention d'honneur » que reçoit *Le Travailleur* de la part de l'Association de la presse de langue française de Paris, plusieurs Français écrivent au journal pour lui faire part de leur admiration face à la « résistance » franco-américaine. L'un d'entre eux, à la lecture du numéro du centenaire, s'étonne de découvrir aux États-Unis une « France [qui] semble plus vivante que la nôtre!²⁴ ». D'ailleurs, *Le Travailleur* sera décoré à plusieurs reprises par la France pour avoir contribué au rayonnement de la culture française²⁵, alors qu'aucune décoration ne proviendra du Québec au cours de ces années.

Même si Beaulieu paraît s'enorgueillir de son lectorat européen, il publie divers appels, provenant des deux côtés de la frontière canado-américaine, en faveur d'une relation plus serrée entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre. Le collaborateur Désormeaux se réjouit par exemple des rapprochements qu'ont occasionnés les célébrations du centenaire entre Franco-Américains et Canadiens²⁶. Beaulieu reproduit également un article d'Omer Héroux publié dans *Le Devoir*, qui espère :

le début de relations plus intimes [...] et plus nombreuses, entre Franco-Américains et Canadiens français. Nous y gagnerons tous. Nous ne connaissons pas suffisamment les grandes choses que vous avez faites depuis soixante-quinze ans. Peut-être ne savez-vous pas tout ce qui s'est fait au Canada depuis que vos pères ont quitté notre sol. Peut-être ignorons-nous

²³ À cet égard, Beaulieu affirme avec amertume qu'il reçoit des « témoignages d'admiration de presque partout, sauf peut-être de son propre milieu ». Cf. WB, « Poignée de lettres... », *Le Travailleur*, 1^{er} septembre 1949, p. 1.

²⁴ WB, « Poignée de lettres... "Notre France plus vivante que la leur"??? », *Le Travailleur*, 1^{er} septembre 1949, p. 1.

²⁵ Il reçoit notamment la médaille d'argent de l'Alliance française en 1937, la médaille d'or Richelieu décernée par l'Académie française en 1939, la médaille de la reconnaissance française de l'Académie française en 1947 et le Prix Audiffred que décerne l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France en 1947. Cf. Yvonne Le Maître, « Aux quatre vents », *Le Travailleur*, 28 août 1947, p. 1. Il recevra plus tard l'Ordre national du Mérite, en 1973.

²⁶ Désormeaux, « Entre nous », *Le Travailleur*, 1^{er} septembre 1949, p. 1.

trop, les uns et les autres, le mutuel appui que nous pourrions nous apporter dans la lutte pour la conservation de notre héritage français²⁷.

Ces vœux de rapprochements ne semblent cependant pas avoir de suite, comme si, au bout du compte, les Franco-Américains n’y tenaient pas vraiment²⁸. Autrement, les chroniques littéraires d’Yvonne Le Maître²⁹, du Québécois Harry Bernard, qui écrit sous le pseudonyme « L’Illettré », et plus tard d’Antoine Goulet couvrent la vie culturelle canadienne-française et présentent les plus importants ouvrages publiés au Québec. Beaulieu publie également de longues études de Séraphin Marion concernant différents aspects de la vie intellectuelle au Canada français³⁰ et reproduit des textes divers sur l’histoire religieuse au Canada ou sur l’état du français au Canada³¹. Cela dit, le Québec ne fait l’objet que de rares mentions dans les chroniques et articles à teneur éditoriale du *Travailleur* et l’actualité canadienne n’occupe que très peu d’espace dans les pages du journal au cours des années 1940 et 1950. Quelques événements font exception, comme les élections canadiennes ou encore les célébrations acadiennes à l’occasion du

²⁷ Omer Héroux, « Les groupes minoritaires », *Le Travailleur*, 17 octobre 1946, p. 4.

²⁸ Gustave Lamarche émettra plusieurs années plus tard un commentaire fort pertinent au sujet de l’attitude affichée par les élites franco-américaines à l’égard du Canada français à l’occasion de leur passage à Québec lors du Troisième congrès de la langue française, en 1952 : « Il m’arrivait de leur demander au départ: "Est-ce qu'en vous enveloppant dans les plis du drapeau américain, vous ne vous sentiriez pas un brin plus grands que nous, drapés, nous, dans une étoffe que l'univers entier ignore?" ». Cf. Gustave Lamarche, « Lettre aux Franco-Américains », *Le Travailleur*, 25 juillet 1968, p. 1.

²⁹ Le Maître commente d’ailleurs avec son humour habituel le succès de l’auteure de *Bonheur d’occasion* : « Toute argumentation entre monsieur et madame au Canada français se termine aujourd’hui par le nom de Gabrielle Roy. Vous devinez qui s’en sert. Monsieur contemple mélancoliquement la pointe de ses bottines et se tait. Sexe inférieur? Ha! Ha! Ha! ». Cf. Yvonne Le Maître, « Par toute la Terre », *Le Travailleur*, 12 février 1948, p. 1.

³⁰ Séraphin Marion apparaît dans *Le Travailleur* en septembre 1947 avec la publication en série de son étude sur *La querelle des humanistes canadiens au XIX^e siècle*. Beaulieu reproduit au fil des ans de nombreuses études publiées dans les *Cahiers des Dix* par ce Franco-Ontarien membre de la Société Royale du Canada et professeur à l’Université d’Ottawa, qui restera présent dans les pages du *Travailleur* jusqu’aux années 1970.

³¹ Richard Morfit déplore le lamentable état du français parlé au Canada dans des articles publiés les 8 janvier, 25 mars et 27 mai 1948, ce qui lui vaut un débat avec Arthur Saint-Pierre dans *Le Canada* de Montréal. Cf. Richard Morfit, « À propos du Parler français au Canada », *Le Travailleur*, 7 et 14 octobre 1948. Voir aussi Jacques DuMaine, « Progrès de refrancisation accompli dans le Québec », *Le Travailleur*, 9 juillet 1953, p. 1-2.

bicentenaire du déportement de 1755³². Hormis ces rares cas, en proportion des autres sujets qui occupent les pages du *Travailleur*, le Québec est clairement négligé.

Un article d'Auguste Viatte traitant de l'affiliation identitaire des Franco-Américains explique en partie cet état de fait : « Que devient, en tout cela, le Canada? Entre les devoirs patriotiques d'un Américain et un esprit français dont le foyer reste avant tout la France, il risque d'être sacrifié. [...] Comment en irait-il autrement, une fois disparus les liens de la parenté directe?³³ ». Selon Viatte, les Franco-Américains se définissent désormais comme « des Américains de langue et de mentalité françaises » et n'auraient plus d'affiliation identitaire avec le Canada. En soi, ce passage montre que l'attitude du *Travailleur* avant 1960 correspond essentiellement à ce que dépeint l'historiographie à propos de l'attitude générale de l'élite franco-américaine à l'égard du Canada français.

4.1.3. La rupture des années 1960 et la promotion de l'émancipation

On le constate, le Québec ne semble pas faire l'objet d'une attention particulière chez les intellectuels du *Travailleur* au cours des années 1940 et 1950. On considère les Canadiens français comme de simples cousins avec qui on partage des affinités culturelles originaires de France, dont la référence identitaire semble prévaloir. Or, au tournant des années 1960, le regard que porte *Le Travailleur* sur le Québec change de

³² Madeleine Plouffe, « Toute l'Acadie est en fête! », *Le Travailleur*, 18 août 1955, p. 1-3; Madeleine Plouffe, « Au lieu de renaissance de la radieuse Acadie », *Le Travailleur*, 1^{er} septembre 1955, p. 1, 3, 4; Madeleine Plouffe, « Apothéose mariale et acadienne », *Le Travailleur*, 8 septembre 1955, p. 1-4.

³³ Auguste Viatte, « Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre V », *Le Travailleur*, 24 juillet 1947, p. 1.

façon importante. Rapidement, certains intellectuels de la survivance vont percevoir un lien entre l'évolution du Québec et le sort que l'avenir réserve à la Franco-Américanie.

À l'occasion du décès de Maurice Duplessis, dont il résume la carrière politique et les réalisations, le Franco-Américain Roland Girard, qui tient une chronique hebdomadaire dans *Le Travailleur* depuis le milieu des années 1950 et qu'Armand Chartier présente comme le « bras droit³⁴ » de Beaulieu, vante l'autonomie prônée par Duplessis au cours de son long règne et fait état de l'avancée qu'a connu le Québec au cours des dernières années, notamment au point de vue industriel³⁵. À cet égard, il déplore que les Franco-Américains semblent se représenter, encore en 1960, le Québec comme étant le territoire sans perspective d'avenir que leurs ancêtres ont fui :

Je suis convaincu que si un enquêteur demandait à cent pères de famille franco-américains s'ils désiraient émigrer au Québec, 99 s'empresseraient de dire "Non". Et pour cause! Le Franco-Américain moyen n'a qu'une bien faible idée de l'expansion industrielle actuelle au Québec. L'image qu'il se fait de la vieille province est celle que lui ont dépeint ses parents : routes cahoteuses ou inexistantes, foyers peu confortables, l'école du rang, des salaires de crève-faim, etc. Il tombe des nues quand on parle de grandes usines, de quartiers résidentiels ultra-modernes, d'écoles dernier cri³⁶.

L'évolution récente du Québec pousse même Girard à évoquer une émigration de Franco-Américains vers le Québec, afin de « donn[er] à notre groupe ethnique un regain de vigueur ». Selon lui, un courant d'émigration permettrait d'intensifier les échanges culturels entre les deux collectivités et « ferait disparaître graduellement ce complexe d'infériorité qui existe encore chez les Francos, à savoir de se considérer toujours [...]

³⁴ Armand Chartier, « Wilfrid Beaulieu : L'homme et l'œuvre », dans Claire Quintal, dir, *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 71.

³⁵ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 10 septembre 1959, p. 1.

³⁶ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 11 février 1960, p. 1, 3.

les fils d'un pays pauvre et inculte³⁷ ». Cet avis ne l'empêche cependant pas d'y aller de ce passage particulièrement rude envers les Québécois, doutant qu'ils puissent vraiment prendre leur place face à un Canada anglais dont ils « lèchent la botte » depuis trop longtemps : « Les Québécois sont tellement habitués à faire les moutons que, pour la plupart, ils ne se souviennent même plus qu'un homme doit marcher debout! Ils sont tellement habitués à se faire tondre que, pour la plupart, ils ne connaissent d'autre résistance que le bêlement!³⁸ »

Au tournant des années 1960 apparaît une thématique qui prévaudra pratiquement plus que tout autre sujet dans les pages du *Travailleur*, et ce, pour toute une décennie. Séraphin Marion, par le biais de sa couverture du milieu intellectuel au Canada français, informe les lecteurs du journal de l'émergence d'un mouvement en faveur de l'indépendance du Québec. Dès 1960, Marion décrit les nouvelles revues québécoises qui défendent l'option³⁹ et évoque la percée de plus en plus flagrante de l'idée d'indépendance dans les sphères publiques et politiques québécoises⁴⁰.

Même s'il s'avoue d'abord sceptique, Roland Girard se montrera de plus en plus ouvert à l'idée d'un Québec maître de sa destinée. Répondant à l'argument fédéraliste selon lequel la séparation du Québec représenterait un abandon, voire une trahison envers les Canadiens français hors Québec, Girard y va de cette boutade : « Le Québec *province*, défenseur des minorités?... Quelle blague! [...] Nous, qui constituons la "Franco-Américanie", sommes une preuve vivante de l'inefficacité et de l'inaptitude de

³⁷ *Ibid.*, p. 3.

³⁸ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 4 janvier 1962, p. 1.

³⁹ Séraphin Marion, « Le Québec, État indépendant?... », *Le Travailleur*, 31 mars 1960, p. 1, 3.

⁴⁰ Séraphin Marion, « Le séparatisme québécois et le Canada anglais », *Le Travailleur*, 27 octobre 1960, p. 1-2; Séraphin Marion, « Progrès du séparatisme québécois », *Le Travailleur*, 9 novembre 1961, p. 1-2.

la Confédération canadienne, de même que de l'impuissance du Québec, au sein de cette Confédération⁴¹ ». Le chroniqueur précise son point de vue en 1963, apportant du même coup un éclairage intéressant sur la position du *Travailleur* sur le sujet : « Tant que l'État du Québec, qu'on se plaît à nommer la mère patrie de tous les parlants français d'Amérique, sera un *pays occupé*, il ne sera pas libre d'aider les minorités françaises d'Amérique, comme le ferait une mère patrie libre⁴² ». Il opine en ce sens que, malgré la volonté du gouvernement Lesage de rétablir les liens entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre, « bien peu a été fait depuis juin 1960 pour secourir les minorités françaises d'Amérique ». Il illustre avec ironie que Lesage, malgré de bonnes intentions, n'est en mesure d'offrir que des déclarations sympathiques à leur endroit : « Au *Travailleur*, on nous exprime beaucoup d'admiration pour le travail que nous faisons, à tel point que, l'autre soir, nous avons mangé, au souper, de *l'admiration* rôtie dans le beurre⁴³ ». Girard estime littéralement que la meilleure chose que puisse faire le Québec pour la diaspora francophone du continent est « de devenir un État fort et prospère », ce qui aurait pour effet selon lui d'augmenter le prestige de la langue française et la valeur de l'héritage culturel franco-américain : « En remontant la cote du Québec dans l'esprit des Franco-Américains, ne remonterait-on pas du fait même la cote du français?⁴⁴ »

Ainsi, *Le Travailleur* considère qu'un Québec indépendant serait mieux outillé pour soutenir et venir en aide aux minorités francophones de l'Amérique française. Les avantages à tirer d'une telle possibilité lui semblent nombreux, tant au point de vue

⁴¹ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 25 mai 1961, p. 1.

⁴² Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 4 avril 1963, p. 1.

⁴³ *Ibid.*, p. 1.

⁴⁴ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 19 décembre 1963, p. 1, 5.

financier qu'en ce qui a trait au rayonnement de la culture française en Amérique, susceptible d'engendrer un regain de fierté chez les Franco-Américains et d'aider les institutions franco-américaines. De ce fait, Beaulieu accorde beaucoup d'espace aux thématiques québécoises dans les colonnes de son journal et s'entoure au milieu des années 1960 de nouveaux collaborateurs. Aux textes de Roland Girard et de Séraphin Marion, dont Beaulieu publie toujours les études dans de longues séries⁴⁵, s'ajoutent les articles des sympathisants Joseph Costisella, Pierre Villemure, Rosaire Morin, Joseph-Ernest Laforce et d'autres figures québécoises dont les textes sont la plupart du temps orientés vers l'actualité québécoise, voire presque qu'exclusivement sur la montée du mouvement indépendantiste ou sur les désavantages du fédéralisme canadien pour le Québec⁴⁶. La prédominance du sujet dans les pages du *Travailleur* ne passe d'ailleurs pas inaperçue au nord de la frontière, comme en témoigne un article de Marcel Chaput dans *L'Indépendance*, l'organe du Rassemblement pour l'indépendance nationale, que Beaulieu reproduit dans *Le Travailleur* :

Placé en retrait du territoire québécois, à une distance qui lui assure une juste perspective de la politique canadienne, *Le Travailleur* manifeste une immense sympathie pour la cause de l'indépendance du Québec. Plus que tout journal de chez nous ou d'ailleurs, *Le Travailleur* a ouvert ses pages, et les ouvre encore, à la pensée séparatiste. On peut même dire sans crainte de se tromper que, de tous les journaux français d'Amérique, *Le Travailleur* est le plus fidèle ami de notre cause⁴⁷.

⁴⁵ Voir notamment « Innovations dans l'enseignement de la langue seconde au Canada », à compter du 15 février 1962, « Le pacte fédératif et les minorités françaises au Canada », débutant le 18 novembre 1965, « René Lévesque et les Anglo-Canadiens » à partir du 10 février 1966, « La nation canadienne-française d'après quelques observateurs anglo-saxons », lancée le 14 décembre 1967, ou encore « La domination canadienne-française, obsession du Canada anglais », à partir du 19 septembre 1968.

⁴⁶ Yves Roby souligne que *L'Indépendant* de Fall River, jusqu'à sa fermeture en 1962, accorde tout autant d'attention au progrès du mouvement indépendantiste québécois. Cf. Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, op.cit., p. 444.

⁴⁷ Article reproduit dans « Hommage au "Travailleur" », *Le Travailleur*, 6 janvier 1966, p. 4. Joseph Costisella souligne également « l'appui sans réserve » du journal au mouvement d'émancipation du

Beaulieu voit manifestement d'un œil bienveillant l'effervescence que connaît le Québec et cherche à présenter la vieille province comme une source d'espoir et de fierté pour les Franco-Américains. D'ailleurs, les textes que *Le Travailleur* soumet à ses lecteurs semblent suggérer la réalisation de l'indépendance à courte échéance. Pierre Villemure avance que « chaque jour qui passe, chaque événement qui survient, nous apportent une preuve de plus que la Confédération canadienne n'est plus guère récupérable, qu'elle ne peut plus satisfaire un Québec en marche vers la souveraineté nationale et le plein épanouissement⁴⁸ ». Pierre Bourret estime qu'il ne fait aucun sens que le Québec fasse encore partie de la Confédération canadienne en 1965⁴⁹. Pour Pierre Villemure, fort optimiste après la création du Mouvement souveraineté-association par René Lévesque, « il ne fait plus de doute, dorénavant, que l'émancipation du Québec francophone en terre d'Amérique sera réalisée à plus ou moins longue échéance⁵⁰ ».

Certains collaborateurs franco-américains commencent d'ailleurs à associer le sort de la Franco-Américanie à celui du Québec et semblent estimer que la réalisation de l'indépendance représenterait non seulement une source d'aide, mais bien une solution pour la survivance franco-américaine. Selon Roger Lacerte, jeune franco-américain fort actif, l'avenir de la Franco-Américanie – qui lui semble déjà relever du folklore – dépend littéralement du Québec, dont l'indépendance permettrait l'organisation en

Québec, opinant qu'« aucun journal du Québec, du Canada, de France ou du monde n'a encore posé, à l'égard de la liberté du Québec, les mêmes gestes [que ce] journal américain ». Cf. Joseph Costisella, « Une voix américaine pour un Québec libre : "Le Travailleur" », *Le Travailleur*, 10 août 1967, p. 1.

⁴⁸ Pierre Villemure, « Les marchands d'illusions », *Le Travailleur*, 4 mars 1965, p. 1.

⁴⁹ Pierre Bourret, « L'indépendance du Québec », *Le Travailleur*, 15 avril 1965, p. 1.

⁵⁰ Pierre Villemure, « À travers le prisme de la vie québécoise », *Le Travailleur*, 5 septembre 1968, p. 1.

Nouvelle-Angleterre « d'oasis de vie française » administrées par des laïcs⁵¹. Un Franco-Américain signant sous le pseudonyme Émile Litant avance quant à lui « qu'un Québec autonome serait idéal et salutaire à notre problème de survivance ethnique⁵² ».

Autrement, on se réjouit, à l'approche de l'Expo 67, que la métropole franco-canadienne puisse enfin « jouer son rôle de Paris de l'Amérique⁵³ ». Roland Girard est d'avis que « le Canada français ne sera plus jamais ce qu'il était avant le 28 avril. [...] Il vient d'entrer dans le grand concert des nations adultes et il l'a fait avec l'allure d'un jeune homme fort audacieux et sûr de lui-même⁵⁴ ». La couverture de la venue de Charles de Gaulle au Québec à l'été 1967, « quatre jours de gloire » qui ont engendré « un frisson de ferveur et de fierté française », suscite aussi sa part de réactions enthousiastes chez les collaborateurs du *Travailleur*, qui se réjouissent des répercussions du fameux « Vive le Québec libre » sur le regard que porte le monde entier vers le Québec⁵⁵. Après avoir partagé ses impressions sur les élections provinciales d'avril 1970, Madeleine Plouffe affirme qu'il est « vraiment emballant [de] vivre au Québec, de nos jours. Grâce à monsieur Lévesque, le temps des porteurs d'eau et des cireurs de bottes est fini. Le temps de la peur aussi, pour les Québécois⁵⁶ ».

À l'opposé, les collaborateurs du *Travailleur* sont nombreux à lancer des flèches au Canada anglais. Marion déplore que Pierre Elliot Trudeau, nouvellement élu premier

⁵¹ W.B., « M. Roger Lacerte et "l'heure de français" par jour dans nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 3 mars 1966, p. 1-2.

⁵² Émile Litant, « Quand il n'y aura plus de vieux curés militants... », *Le Travailleur*, 12 mai 1966, p. 1.

⁵³ Paul Gache, « Voilà pourquoi je n'irai pas à Montréal », *Le Travailleur*, 13 avril 1967, p. 1.

⁵⁴ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 4 mai 1967, p. 1.

⁵⁵ Joseph Costisella, « Charles de Gaulle au Québec. Triomphe sans précédent et espoir inouï », *Le Travailleur*, 17 août 1967, p. 1; Séraphin Marion, « Le général de Gaulle et les minorités francophones du Canada », *Le Travailleur*, 10 août 1967, p. 1.

⁵⁶ Madeleine Plouffe, « Lettre du Québec », *Le Travailleur*, 23 mai 1970, p. 2.

ministre, considère le Québec comme une simple province comme les autres : « Imposer un statu quo légèrement modifié à un Canada français qui, aujourd’hui, dans une proportion de 99 pour 100, vomit cette solution : telle est la nouvelle pilule [...] que Pierre-Elliot Trudeau veut faire avaler à ses compatriotes de langue française. Réussira-t-il? Je ne le crois pas⁵⁷ ». Critiquant le refus de Trudeau d’appuyer le Québec à l’annonce de la tenue des Jeux olympiques de 1976 à Montréal, Girard émet que pour tous les dénigreurs du Canada français, « la défaite du Québec est plus importante que la grandeur du Canada⁵⁸ ». Dans une rare note éditoriale, Wilfrid Beaulieu lui-même émet que le Canada anglais « ne cesse de sursauter nerveusement et parfois bien bêtement, chaque fois qu’au Québec on se met en frais de revendiquer et de mettre un frein à l’anglomanie comme à l’anglicisation de la population⁵⁹ ».

Si *Le Travailleur* s’évertue au cours des années 1960 à montrer les beaux jours du Québec, il semble gêné par la crise qui frappe la province à l’automne 1970. Avant la crise, les collaborateurs du journal évitent les références au Front de libération du Québec, si ce n’est pour se réjouir des épisodes où les bombes cessent d’exploser à Montréal⁶⁰. Or, *Le Travailleur* reste silencieux au sujet des deux enlèvements qui marquent l’actualité québécoise en octobre 1970. Après une timide allusion par le biais d’un texte un peu vague tiré du *Figaro* de Paris⁶¹, Beaulieu reproduit un article en

⁵⁷ Séraphin Marion, « Pierre-Elliot Trudeau et la saison des pilules amères », *Le Travailleur*, 25 avril 1968, p. 2.

⁵⁸ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 1^{er} août 1970, p. 1.

⁵⁹ En introduction à la reproduction d’un discours du ministre des Affaires culturelles du Québec, Jean-Noël Tremblay, « La langue française au Québec », *Le Travailleur*, 10 octobre 1968, p. 1.

⁶⁰ Séraphin Marion, « L’indépendance du Québec », *Le Travailleur*, 19 août 1965, p. 1, 7; Joseph Costisella, « La violence va-t-elle éclater? », *Le Travailleur*, 3 mars 1966, p. 1-2.

⁶¹ Yvonne Mallen, « La conspiration du silence, dont souffrent les Canadiens français », *Le Travailleur*, 5 décembre 1970, p. 1, 4.

février 1971 qui tend à excuser les actes commis en les attribuant au « retard historique flagrant, [à] l'étouffement politique, économique et culturel qui a freiné l'évolution du Québec, comprimé son développement et son épanouissement pendant deux siècles » et qui présente Pierre Laporte comme l'innocente victime d'une conjoncture politique⁶². Ceci dit, écrivant à Beaulieu alors que le Canada est « sur un pied de guerre », Séraphin Marion se demande « si le moment n'est pas venu de mettre un frein au séparatisme québécois⁶³ ». Il cesse dès lors d'écrire sur le sujet.

Le tournant des années 1970 semble s'accompagner d'un changement chez *Le Travailleur*. À vrai dire, dès 1969, le Québec attire moins l'attention. Costisella, Marion et Villemure⁶⁴, tout comme Roland Girard, sont de moins en moins présents. Les collaborateurs de la dernière décennie du *Travailleur*, tels que Cyril Lessard, Neptune Marin et Alexandre Goulet, réorienteront le regard du journal vers l'actualité américaine. J.-Ernest Laforce, qui a notamment cumulé les postes de sous-ministre de la colonisation au sein du gouvernement Duplessis et de directeur de la fonction publique, en plus d'avoir été fort impliqué auprès de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, semble être celui qui consacre le plus souvent ses articles aux thématiques québécoises. Cela dit, Laforce ne se colle pas à l'actualité et se contente de rappeler avec nostalgie l'époque du défunt premier ministre ou encore de vanter les mérites de l'habitant canadien-français. Autrement, le journal se montre sévère à l'endroit du joual, qu'on présente comme « un

⁶² Léon Tremblay, « Lettre à un ami parisien, en marge des événements d'octobre 1970 au Québec », *Le Travailleur*, 6-13 février 1971, p. 1-2. Beaulieu prend d'ailleurs bien soin de souligner en note éditoriale à quel point il endosse les propos de Tremblay.

⁶³ Boston Public Library, Fonds Wilfrid Beaulieu – *Le Travailleur*, série I – correspondances, boîte 47, dossier 621, octobre 1970. Lettre de Séraphin Marion à Wilfrid Beaulieu, 23 octobre 1970.

⁶⁴ Villemure revient cependant comme collaborateur régulier en 1971, avec une chronique beaucoup moins politisée.

suicide linguistique »; on s'inquiète même qu'il ait des répercussions sur l'apprentissage du français chez les jeunes en Nouvelle-Angleterre⁶⁵.

Cette relative absence du Québec dans les pages du *Travailleur* au cours des années 1970 s'explique probablement, en premier lieu, par l'élection de gouvernements plus résolument fédéralistes au Québec et d'un gouvernement intransigeant au fédéral, qui aurait ralenti les ardeurs des collaborateurs favorables à l'option souverainiste. En second lieu, l'agonie évidente que traverse le groupe franco-américain semble se refléter par des prises de position moins nombreuses et moins tranchées de la part des collaborateurs du *Travailleur*, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre. Cela n'empêchera cependant pas le journal de présenter l'élection du Parti québécois en 1976 comme « la plus belle victoire du peuple canadien-français depuis deux cents ans⁶⁶ » et de se réjouir du fait que le Québec puisse désormais « se préparer des lendemains qui chantent⁶⁷ ».

À la lumière de notre analyse et de ce qu'a révélé notre survol de l'historiographie, on peut affirmer que *Le Travailleur* semble s'être clairement distingué du reste du milieu journalistique et intellectuel franco-américain quant à sa position sur l'évolution du Québec⁶⁸. Il faut dire qu'après la fermeture de *L'Indépendant* en 1962,

⁶⁵ Conférence de Marron-C. Fort reproduite par Beaulieu, dans « M. Marron-C. Fort chez les professeurs de français », *Le Travailleur*, 14 juin 1975, p. 1-2. Beaulieu se permet même de reproduire un article du Père Gédéon, qui présente le joual comme une pourriture, un déchet culturel et une pollution de l'esprit. Cf. Doris Lussier, « Les progrès de l'ignorance. Veut-on faire du Québec un pays indépendant pour le transformer en république du "joual" ? », *Le Travailleur*, 28 juin 1975, p. 1.

⁶⁶ Ernest Schenck, « La plus belle victoire du peuple canadien-français depuis deux cents ans ! », *Le Travailleur*, numéro de novembre 1976, p. 1, 4.

⁶⁷ Antoine Duchesne, « "Ce Québec est désormais pour toujours français" », *Le Travailleur*, numéro de septembre 1977, p. 1.

⁶⁸ Quelques lecteurs du *Travailleur* affirment d'ailleurs leur opposition, comme le fait l'avocat J.-Édouard Lajoie, à la « politique séparatiste » du journal, ce à quoi Beaulieu répond brièvement en note

qui suit celle de *L'Étoile* en 1957, le journal de Wilfrid Beaulieu devient en quelque sorte le dernier véritable promoteur de la survivance franco-américaine, accompagné des principaux journaux modérés que sont *La Justice* de Holyoke, *Le Messenger* de Lewiston et *L'Action* de Manchester, qui disparaissent respectivement en 1965, en 1968 et en 1971. *Le Travailleur* étant seul dans son camp, on peut comprendre l'historiographie d'avoir généralisé le point de vue très américain qui lui était opposé dans l'ensemble de la presse franco-américaine. Il est aussi juste de penser que nombre de Franco-Américains aient pu voir d'un mauvais œil la disparition, engendrée par la Révolution tranquille, de cette référence traditionnelle et familière que représentait le Québec clérical et conservateur du temps de Duplessis. Or, si les valeurs anticléricales nouvellement prônées au Québec ont pu représenter une source de rejet du trajet québécois auprès de la population et de certaines élites⁶⁹, ce ne fut manifestement pas le cas du *Travailleur* et de son directeur, pour qui l'affirmation et l'essor du fait français en Amérique semblent avoir primé sur le reste. Du symbole de soumission et de misère qu'il représentait, le Québec semble être devenu pour les intellectuels du *Travailleur* une référence, voire un symbole de fierté et d'affirmation culturelle⁷⁰ que le directeur

éditoriale : « Mon cher Édouard, il va falloir que tu l'endures, cette conduite, qui est bien mienne, car je suis et reste plus que jamais en faveur du mouvement séparatiste québécois! » Cf. « Une poignée de témoignages », *Le Travailleur*, 17 mars 1973, p. 3.

⁶⁹ En constatant la réaction du Comité de vie franco-américaine (nouveau nom du Comité d'orientation franco-américaine) face aux positions de Roger Lacerte, interrompu lors d'un exposé à ses membres alors qu'il proposait la laïcisation des organismes franco-américains, on peut penser que les intellectuels de ce qui représente après tout « l'État-Major de la Franco-Américanie » ne partagent pas cet optimisme face au Québec des années 1960, où l'État a suppléé aux fonctions autrefois assumées par l'Église. Cf. W.B., « M. Roger Lacerte et "l'heure de français" par jour dans nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 3 mars 1966, p. 1-2.

⁷⁰ À cet égard, Roger Lacerte y va de la complainte suivante : « Ah, si seulement les Franco-Américains savaient, comme les Acadiens et les Québécois, qui ils sont et où ils vont!... ». Cf. Roger Lacerte, « Question d'identité », *Le Travailleur*, 17 mars 1973, p. 1.

Beaulieu, par l'intense promotion qu'il en a fait, a mis à profit afin d'inspirer la survivance franco-américaine.

Soulignons enfin que la chercheuse Claire Quintal, dont plusieurs textes, comme nous le verrons, ont reçu l'hospitalité de Beaulieu et des pages du *Travailleur* au cours des années 1970, mentionne ces mots révélateurs lors d'une conférence prononcée à Québec en 1980, à l'occasion de la Rencontre des peuples francophones : « Le Québec est *présent* au monde en ce début de décennie. Il rayonne par sa culture renouvelée, par ses énergies créatrices régénérées. Ce pays qui, pour nous Franco-Américains, n'était synonyme que du Passé, d'un passé paisible certes, mais pauvre et humiliant, est soudain devenu un Présent, une actualité vivante et dynamique⁷¹ ». Elle mentionne notamment, à la fin de son allocution, que l'absence du Québec pour les Franco-Américains après 1945 aura été fatale et que, désormais, « la présence du Québec est absolument nécessaire à la survie culturelle de la Franco-Américanie⁷² ». Bien que le texte de son allocution aurait certainement trouvé une place de choix dans les pages du *Travailleur* s'il avait été prononcé avant la disparition du journal en 1978, il aurait contredit l'approche de ses collaborateurs d'antan qui, avant 1960, n'accordaient que bien peu d'importance au Québec. Est-ce à dire que leur ignorance volontaire de l'évolution du Québec et leur rejet, en quelque sorte, de la « mère patrie » auraient contribué dans une certaine mesure à leur propre perte? La question porte à réflexion.

⁷¹ Claire Quintal, « Le Québec et les Franco-Américains – Les limites d'une certaine présence après une longue absence », dans Maurice Poteet, dir., *Textes de l'exode*, Montréal, Éditions Guérin, 1987, p. 470.

⁷² *Ibid.*, p. 469. Elle reprendra d'ailleurs ce raisonnement dans un article subséquent, proposant que la Franco-Américanie a pu se maintenir tant qu'une symbiose religieuse et intellectuelle a existé entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre, symbiose alimentée par un va-et-vient constant de part et d'autre de la frontière : « Les Franco-Américains ne purent maintenir une identité propre comme peuple qu'aussi longtemps qu'ils vécurent en symbiose étroite avec le Québec ». Cf. Claire Quintal, « La survivance par symbiose », *Francophonies d'Amérique*, no 9, 1999, p. 81.

4.2. LE RENOUVEAU CULTUREL FRANCO-AMÉRICAIN DES DÉCENNIES 1960 ET 1970

Bien qu'un contenu abondant soit consacré au Canada français à compter des années 1960, *Le Travailleur* ne cesse pas pour autant de couvrir et de refléter la vie franco-américaine. D'ailleurs, l'effervescence qui caractérise le Québec au cours de cette décennie n'est pas l'unique occurrence dont cherchent à tirer profit les intellectuels de la survivance franco-américaine. Les collaborateurs du journal s'efforcent également d'exploiter la plus grande ouverture que montre le gouvernement américain en faveur de la préservation des caractéristiques culturelles des minorités ethniques sur son territoire, une évolution notamment issue du contexte international et des importants mouvements de revendications civiques qui ont marqué le pays tout au long de la décennie.

Armand Chartier résume d'ailleurs bien l'évolution de l'attitude du gouvernement à l'égard des minorités culturelles au cours du XX^e siècle : « Hostile, en 1920, à tout ce qui est "étranger", indifférent par la suite », le gouvernement s'engage au cours des années 1960 et 1970 « d'une façon sérieuse et soutenue dans le domaine de l'éducation bilingue et biculturelle⁷³ ». Dans un contexte de guerre froide et d'étroite coopération internationale, le Congrès américain entérine dès 1958 le National Defense Education Act afin de procéder à une réforme majeure du système d'éducation américain. Cette loi met notamment de l'avant la nécessité d'assurer un meilleur enseignement des langues étrangères et prévoit plusieurs programmes en ce sens⁷⁴. Grâce à cette mouvance, un institut franco-américain est créé en décembre 1960 au Bowdoin College, au Maine, et confié au professeur Gerard-J. Brault, afin de préparer

⁷³ Armand Chartier, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990, op.cit.*, p. 323.

⁷⁴ Gerard-J. Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover et London, University Press of New England, 1986, p. 172.

du matériel pédagogique et d'assurer une meilleure formation des enseignants de français au niveau secondaire. D'autres instituts sont créés au cours des étés suivants, notamment au Collège l'Assomption, à Manchester, N.H.⁷⁵. Selon Yves Roby, ces instituts, « en plus de favoriser l'émergence de nouvelles élites, [...] ont eu un impact indéniable sur la qualité de l'enseignement du français » aux jeunes franco-américains⁷⁶.

Autrement, l'affirmation des Noirs, mais aussi des populations hispaniques et autochtones des États-Unis au cours des années 1960 a d'abord engendré, à long terme, un renversement progressif du regard des Américains à leur sujet, mais aussi une revalorisation chez les minorités ethniques américaines de leur propre identité culturelle⁷⁷. Ces grandes tendances ont d'ailleurs généré une vague de changements dans les politiques gouvernementales américaines, dont certaines initiatives ont visé à reconnaître la spécificité des cultures ethniques⁷⁸. Ces mesures législatives se sont, par exemple, traduites par la permission d'implanter des écoles bilingues pour les enfants dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, tout comme la mise en chantier de programmes d'études ethniques, au début des années 1970⁷⁹. L'approche du bicentenaire des États-Unis et des célébrations qui y sont reliées permet également aux différentes

⁷⁵ *Ibid.*, p. 173.

⁷⁶ Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 449.

⁷⁷ Outre la mention qu'en font les principaux chercheurs ayant abordé l'histoire franco-américaine après 1945, l'historiographie américaine déborde à ce sujet. Voir notamment les travaux pionniers de Michael Novak et de Stephen Steinberg. Cf. Michael Novak, *The Rise of the Unmeltable Ethnics: Politics and Culture in the Seventies*, New York, Macmillan, 1971, 376 pages; Stephen Steinberg, *The Ethnic Myth. Race, Ethnicity, and Class in America*, Boston, Beacon Press, 1981, 277 pages. Voir aussi les nombreuses études de Gary Gerstle sur l'ethnicité aux États-Unis, dont les principales conclusions sont regroupées dans *American Crucible: Race and Nation in the Twentieth Century*, Princeton, Princeton University Press, 2002, 472 pages.

⁷⁸ François Weil, *Les Franco-Américains, 1860-1980*, *op.cit.*, p. 215.

⁷⁹ Dean Louder, « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques », *op.cit.*, p. 8.

minorités ethniques américaines, en communion avec l'esprit du temps, de faire valoir la contribution historique de leur communauté à leur terre d'accueil.

Les mutations sociales et politiques qui se produisent des deux côtés de la frontière canado-américaine créent de toute évidence un contexte favorable à la préservation du fait français en Nouvelle-Angleterre. Plusieurs chercheurs font d'ailleurs état d'un certain renouveau et d'une renaissance culturelle chez les communautés franco-américaines au cours des décennies 1960 et 1970. Robert B. Perreault avance à juste titre que cette évolution a engendré, tant pour les Franco-Américains que pour les autres communautés ethniques américaines, « la possibilité de renaître au point de vue culturel, de se reprendre après tant d'années de pertes et de déceptions⁸⁰ ».

Comment les intellectuels de la survivance franco-américaine perçoivent-ils ce contexte favorable à une telle renaissance? Comment présentent-ils cette présumée redécouverte, par la population franco-américaine, de son ethnicité et de son héritage culturel au cours des années 1960 et 1970? Nous démontrerons que la renaissance du sentiment culturel, tout comme le contexte favorable qui l'a rendue possible, a eu un écho bien faible dans les pages du *Travailleur* et que le véritable renouveau s'est manifesté en marge du discours traditionnel de la survivance au cours des années 1970.

4.2.1. Un contexte américain favorable : entre espoir et passivité

Suite au doute qui s'est installé dans l'esprit des intellectuels du *Travailleur* au cours de la première moitié des années 1950, plusieurs collaborateurs du journal, dont

⁸⁰ Robert B. Perreault, « Survol de la presse franco-américaine », dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis, op.cit.*, p. 26.

Roland Girard, décrivent comme un coup de pouce inespéré la nouvelle ouverture du gouvernement américain, qui s'est notamment manifestée par la promulgation du National Defense Education Act, en 1958 :

Il y a dix ans... il y a cinq ans même, tout semblait perdu. [...] Puis, tout à coup, comme par miracle, les défenseurs de Sa Majesté la langue française ont vu venir des renforts tout à fait inattendus. Ce sont les Anglo-Américains qui ont relevé le flambeau qui nous échappait. Du Président des États-Unis, en passant par les commissions de l'instruction publique [...], aux journaux, à la radio et à la télévision, on ne cesse plus de faire entendre des exhortations au bilinguisme. Finie l'orgueilleuse ignorance des langues; fini le dédain entretenu à l'endroit des gens bilingues. Partout on ne parle que de langues à apprendre, à parler⁸¹.

Cette situation fait dire à Girard, au lendemain du cinquième congrès organisé par le Comité de vie franco-américaine en octobre 1959, qu'il n'a jamais observé autant d'optimisme chez les chefs franco-américains⁸². Selon lui, en plus de gouvernements qui n'opposent plus « aucune entrave » à la préservation de l'héritage franco-américain, « l'inimitié même d'une partie des chefs religieux semble perdre du terrain⁸³ ». Comme preuves de cette tendance favorable et de la revalorisation du français, Girard estime que des centaines d'écoles élémentaires du pays ont ajouté le français à leur curriculum et se réjouit de la décision d'une chaîne de télévision de Manchester de diffuser une émission hebdomadaire d'une heure en français, animée par le secrétaire général de l'ACA, Gérard Robert⁸⁴. Bien qu'il soit conscient que, cette aube nouvelle, « de gros nuages l'assombrissent encore⁸⁵ », ces derniers constats rendent Girard très optimiste quant à perpétuation du fait français dans le Nord-est américain : « Il n'est plus du tout question de la disparition du français en Nouvelle-Angleterre. En vérité, l'essor du français est tel

⁸¹ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 29 octobre 1959, p. 1.

⁸² *Ibid.*, p. 1.

⁸³ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 7 avril 1960, p. 1.

⁸⁴ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 5 novembre 1959, p. 1.

⁸⁵ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 29 octobre 1959, p. 1.

que nous pouvons dire sans crainte de nous tromper qu'un plus grand nombre de personnes de cette région parleront français dans vingt-cinq ans qu'aujourd'hui⁸⁶ ».

Dans l'un de ses rares articles, Wilfrid Beaulieu cite une partie du discours que sa propre fille, Josette Beaulieu, a prononcé lors des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste, en 1960, pour rendre hommage à la jeunesse féminine franco-américaine. Ses paroles font aussi écho à ce contexte favorable pour la préservation de la culture française en Nouvelle-Angleterre :

Jamais la valeur d'une double culture ne fut mieux comprise qu'actuellement; car jamais la force des événements et l'importance grandissante accordée à l'enseignement du français dans les écoles neutres n'a autant mis en relief le trésor que nous possédons. Les jeunes Francos, donc, ne s'appuient plus seulement sur des raisons d'habitude ou de simple fidélité aux traditions pour prôner la survie de notre élément ethnique. Elles comprennent, à la lumière projetée par ce vingtième siècle progressif, tous les avantages et même la nécessité d'être bilingues⁸⁷.

L'enthousiasme qu'affichent Girard et Beaulieu ne semble cependant pas partagé par tous. Antoine Clément, qui collabore à l'occasion au *Travailleur* depuis la fermeture de *L'Étoile* de Lowell en 1957, estime en 1959 que l'assimilation se poursuit, « comme si la vogue n'était pas à l'enseignement des langues secondes aux États-Unis⁸⁸ ». Selon lui, « le grignotement des belles œuvres du passé continue son chemin destructeur et dévastateur, lentement, mais avec un succès certain⁸⁹ ». Il faut aussi dire que Girard lui-même, s'il se réjouit de l'intérêt général pour le bilinguisme aux États-Unis, présente dans ses chroniques une anglicisation déjà fort avancée, au point où il n'est plus question selon lui de préserver le français, mais bien de re franciser des institutions anglicisées :

⁸⁶ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 12 mai 1960, p. 1.

⁸⁷ Wilfrid Beaulieu, « La Saint-Jean-Baptiste à Worcester », *Le Travailleur*, 30 juin 1960, p. 1.

⁸⁸ Un Lowellois [Antoine Clément], « Dans la voie de la bêtise et de la décadence », *Le Travailleur*, 3 septembre 1959, p. 1.

⁸⁹ Antoine Clément, « Centenaire qui s'apprête », *Le Travailleur*, 11 août 1960, p. 1.

« Puisqu'il est aujourd'hui de bon ton d'être bilingue, il est certes de bon ton pour les institutions françaises qui nous restent de se refranciser⁹⁰ ».

Si les bienfaits des programmes d'éducation de 1958 sont régulièrement mentionnés dans les pages du *Travailleur*, les autres faits saillants de l'actualité américaine dans la première moitié des années 1960 semblent attirer peu l'attention des intellectuels de la survivance. Philippe-Armand Lajoie, qui joint officiellement l'équipe du *Travailleur* après la fermeture de *L'Indépendant* à la fin de 1962⁹¹, est le seul collaborateur du journal à évoquer les mouvements de revendications ethniques américains, du moins au sein des numéros de notre échantillon. Lajoie traite brièvement de la marche sur Washington à l'été 1963, où Martin Luther King prononce son célèbre discours « I Have a Dream » dans la foulée des manifestations liées aux revendications civiques de la communauté afro-américaine. Omettant toute allusion à Luther King, il semble plutôt chercher à retirer toute crédibilité aux Black Muslims, à Malcom X et autres têtes d'affiche du mouvement⁹². Bien qu'il ne considère pas illégitimes les revendications des Noirs, Lajoie dédramatise leur situation et met constamment un bémol sur le portrait qu'ils brossent de la situation. Il déclare, par exemple : « En un mot, l'on exige pour le Noir, qui s'en prétend dépourvu, la dignité humaine ». Il décrit l'enjeu de la déségrégation comme « la libération du Noir des ghettos réels ou imaginaires dans lesquels ils [sic] se dit enfermés⁹³ ». Enfin, il estime que les manifestations autour de la question des droits civils, auxquelles s'ajoute selon lui le

⁹⁰ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 6 juillet 1961, p. 1.

⁹¹ Wilfrid Beaulieu, « M. Philippe-A. Lajoie collabore au "Travailleur" », *Le Travailleur*, 28 février 1963, p. 1.

⁹² Philippe-Armand Lajoie, « Ça et là », *Le Travailleur*, 22 août 1963, p. 1.

⁹³ *Ibid.*, p. 1.

comportement des syndicats ouvriers, tiennent le pays « dans l'eau chaude » et nuisent au prestige des États-Unis à l'étranger⁹⁴.

Manifestement, Lajoie, au même titre que les autres intellectuels de la survivance qui restent silencieux sur le sujet, semble s'identifier davantage aux tenants de la droite conservatrice américaine qu'aux minorités cherchant à prendre une plus grande place dans le grand tout américain. Comme le révéleront quelques discours prononcés au cours des années 1970, les collaborateurs du *Travailleur*, tout comme l'ensemble de la population franco-américaine, restent somme toute relativement passifs face à l'effervescence américaine propre aux années 1960.

4.2.2. « La Franco-Américanie s'en va chez le diable! »

Si un sursaut d'optimisme est perceptible au tournant des années 1960, les intellectuels qui militent pour la survivance franco-américaine se heurtent rapidement à la réalité. À partir du milieu de la décennie, les élites franco-américaines multiplient les constats négatifs sur la situation des institutions francophones et de la Franco-Américanie en général. Les textes des collaborateurs du *Travailleur* laissent progressivement paraître un certain défaitisme, voire une résignation face à une situation hors de contrôle à laquelle on ne cherche désormais même plus de solutions.

Dès 1963, Antoine Clément couvre le 125^e anniversaire de la presse franco-américaine en cachant mal son découragement. Les principaux organes de la presse franco-américaine ferment les uns après les autres, ce qui fait dire à Clément que la

⁹⁴ Philippe-Armand Lajoie, « Ça et là », *Le Travailleur*, 18 juillet 1963, p. 1.

Nouvelle-Angleterre est devenue « un cimetière de journaux franco-américains⁹⁵ ». À ses dires, les centres franco-américains dépourvus d'organe de presse ont été « les premiers à succomber à l'assimilation », si bien que selon lui, « sans presse demain, la Franco-Américanie est [...] vouée à l'extinction⁹⁶ ». Philippe-Armand Lajoie prévoit quant à lui à courte échéance « la disparition (à toutes fins pratiques) de la paroisse nationale, de l'enseignement du français à l'école paroissiale, et du journal publié en langue française », ce qui ne laissera selon lui « plus grand' chose pour nous identifier dans la masse américaine⁹⁷ ». Les intellectuels franco-américains répètent les allusions à une « ambiance assimilatrice constante », ou encore à « l'installation insidieuse de l'anglomanie » dans les paroisses franco-américaines⁹⁸. Un collaborateur anonyme du *Travailleur* opine quant à lui qu'« il n'y a pas une seule école franco-américaine où on a à cœur de voir à ce que nos enfants apprennent à parler le français⁹⁹ ». Approuvant ce fait, Girard va jusqu'à « prôner l'abolition pure et simple de toutes ces écoles paroissiales qui sont bilingues de nom seulement¹⁰⁰ ».

Hormis ces mentions ici et là, Thomas-M. Landry, dans un rapport adressé en octobre 1965 au huitième congrès du Comité de vie franco-américaine, dresse un portrait clair de la situation qu'il perçoit en Franco-Américanie. Selon lui, il y a des évidences que l'élite franco-américaine doit reconnaître et accepter, à commencer par le fait que

⁹⁵ Antoine Clément, « C'est le 125^e de notre presse », *Le Travailleur*, 9 mai 1963, p. 1.

⁹⁶ Antoine Clément, « Notre presse de demain », *Le Travailleur*, 9 octobre 1963, p. 3.

⁹⁷ Philippe-Armand Lajoie, « Ça et là : Attitude hostile incompréhensible », *Le Travailleur*, 16 janvier 1964, p. 1.

⁹⁸ Franco Décoré, « Ambiance assimilatrice constante », *Le Travailleur*, 27 janvier 1966, p. 1; Robert A. Beaudoin, « Installation insidieuse de l'anglomanie dans nos paroisses », *Le Travailleur*, 3 février 1966, p. 1.

⁹⁹ Triste et sans espoir, « Triste et sans espoir?... », *Le Travailleur*, 1^{er} juin 1967, p. 1.

¹⁰⁰ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 6 avril 1967, p. 1.

l'élève franco-américain a désormais l'anglais comme langue première et que, pour lui, « le français est devenu une langue seconde, une langue étrangère, additionnelle, qui ajoute à son fardeau d'étudiant ». Landry avance que les écoles paroissiales sont aussi devenues des écoles anglophones, où « il est bien évident que le français n'est plus considéré comme langue d'enseignement, mais tout au plus comme matière d'enseignement¹⁰¹ ». À ses dires, face à ces constats :

L'élève franco-américain doit [...] être considéré comme un candidat privilégié à la maîtrise éventuelle de la langue française; l'école paroissiale franco-américaine doit nous apparaître comme une institution privilégiée où le français puisse s'enseigner et s'apprendre; la langue française enfin doit être envisagée comme la langue seconde privilégiée à faire apprendre à ces jeunes Franco-Américains dans leurs écoles paroissiales¹⁰².

Ainsi, dans la résolution qu'il propose à la fin du congrès, Landry recommande que le français soit, non pas langue d'enseignement, mais bien matière d'enseignement au moins 45 minutes par journée d'enseignement dans les écoles paroissiales franco-américaines. On est bien loin des revendications du manifeste franco-américain de 1949¹⁰³. Si le discours de Landry en dit long sur l'état du français en Nouvelle-Angleterre, il ne se compare cependant pas à une affirmation-choc que prononce Roger Lacerte, jeune professeur fort impliqué qui fut le dernier président de l'Association de la jeunesse franco-américaine avant sa disparition en 1959¹⁰⁴, devant les membres du

¹⁰¹ Thomas-M. Landry, « La crise de l'enseignement du français dans nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 28 octobre 1965, p. 1.

¹⁰² *Ibid.*, p. 3.

¹⁰³ Rappelons qu'à ce sujet, le manifeste commandait notamment que « toutes les matières dont l'enseignement peut se faire en français, sans violer aucun règlement raisonnable de l'État, doivent s'enseigner en français ». Au cœur de cette exigence, le français devait s'imposer pour les cours de religion, les prières, ainsi que pour les rapports des élèves entre eux et avec leurs maîtres. Cf. [Comité d'orientation franco-américaine], « Notre vie franco-américaine », *Le Travailleur*, 9 juin 1949, p. 1.

¹⁰⁴ Lacerte a également cherché à fonder, sans succès, un nouveau journal pour remplacer *L'Étoile* de Lowell, a assumé les fonctions de rédacteur de *L'Action* de Manchester et a ouvert un commerce, La Librairie Populaire, pour rendre disponible la littérature francophone en Nouvelle-Angleterre. Roland

Comité de vie franco-américaine quelques mois plus tard. Le jeune Lacerte avance que, hors du Québec, il n'existe « pas de véritable vie française, sinon une languissante survie folklorique aucunement utilitaire ». Il invite par le fait même le Conseil à accepter « le fait que l'établissement de la "Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre" a été bloqué pour de bon et ne se réalisera jamais en dépit de tout verbiage sentimental du contraire¹⁰⁵ ». Enfin, il réclame que si de nouveaux organismes devaient être créés, « qu'ils soient laïques – n'en déplaise à vos habitudes cléricales de pensée!¹⁰⁶ ». Interrompu avant même d'avoir terminé son allocution, Lacerte envoie son texte à Wilfrid Beaulieu, qui se fait un devoir de le soumettre à ses lecteurs. Visiblement, les membres du Comité de vie franco-américaine n'apprécient pas le ton contestataire du jeune intellectuel. L'attitude de ce dernier, nous le verrons, sera typique des nouvelles élites laïques qui apparaîtront en Franco-Américanie au cours des années 1970. Cela dit, les constats avancés par Lacerte n'en correspondent pas moins à la situation que présentent les collaborateurs du *Travailleur* au cours des mêmes années.

Dans une chronique qu'il publie en 1966 en réponse à la lettre d'un étudiant québécois, Roland Girard vient presque admettre qu'il ne croit plus en l'avenir de la Franco-Américanie. « Alors que je croyais dur comme fer à la survie de multiples "Petits Canadas" en Nouvelle-Angleterre, je crois aujourd'hui beaucoup plus à une survie du rayonnement français en Nouvelle-Angleterre grâce à la fidélité de certains éléments

Girard est fort élogieux à son égard : « Si nous pouvions trouver en Nouvelle-Angleterre dix jeunes hommes ainsi dévoués, aussi énergiques que Roger Lacerte, il y a lieu de croire que la culture française ne disparaîtrait pas de sitôt de notre coin de pays ». Cf. Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 3 août 1967, p. 1. Mentionnons que Lacerte détenait encore, en 2014, sa Librairie populaire à Manchester.

¹⁰⁵ W.B., « M. Roger Lacerte et "l'heure de français" par jour dans nos écoles paroissiales », *Le Travailleur*, 3 mars 1966, p. 2.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 2.

franco-américains appuyés par une élite anglo-américaine bilingue¹⁰⁷ ». On est bien loin de l'idéalisme de la fin des années 1940, voire de l'optimisme que Girard affichait lui-même cinq ans plus tôt.

Antoine Clément, probablement l'un des collaborateurs les plus pessimistes depuis le début de la décennie, avance au cours des années 1965 à 1967 l'idée de célébrer ce qu'il nomme l'« ère des centenaires », alors qu'approchent les anniversaires de nombreuses paroisses nationales créées dans les suites de la première vague majeure de l'exode canadien-français en Nouvelle-Angleterre, à la fin des années 1860. Reliant ces célébrations à celles du centenaire de 1949, dont il était lui-même à l'origine, Clément y voit une opportunité pour renouveler la fierté des Franco-Américains, donner le goût aux anglicisés de se re franciser et veiller à une véritable renaissance d'ici la fin du siècle¹⁰⁸. Dans un sursaut d'optimisme, l'ancien journaliste de *L'Étoile* avance qu'il faut « [voir] avec joie venir l'ère de nos centenaires paroissiaux qui permettra une re francisation de notre peuple¹⁰⁹ ». Couvrant finalement les dernières célébrations de l'an 1969, après en avoir fait la promotion depuis plus de quatre ans¹¹⁰, Clément y va de ce passage : « Au siècle où tout s'éteint en Franco-Américanie, après un siècle et quart d'existence, à cause de l'assimilation à outrance de nos jeunes générations, qui ne veulent plus d'une culture bilingue ou qui en sont privées par leurs aînés, ce fut admirable,

¹⁰⁷ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 12 septembre 1966, p. 1.

¹⁰⁸ Antoine Clément, « Un remède à l'assimilation », *Le Travailleur*, 6 octobre 1966, p. 4.

¹⁰⁹ Antoine Clément, « Jadis la France sur nos bords », *Le Travailleur*, 13 juillet 1967, p. 1.

¹¹⁰ Voir notamment : Antoine Clément, « Le fait français survivra-t-il longtemps? », *Le Travailleur*, 19 septembre 1965, p. 8; « Franco-Américains, rallions-nous! », *Le Travailleur*, 2 novembre 1967, p. 1; « Cent ans de gloire », *Le Travailleur*, 9 mai 1968, p. 1; « En racontant nos centenaires », *Le Travailleur*, 18 juillet 1968, p. 1; « Six centenaires franco-américains en 1969 », *Le Travailleur*, 22 août 1968, p. 1-2; « Une année triomphale », *Le Travailleur*, 2 janvier 1969, p. 1, 8.

épatant, voire même formidable de voir se dérouler sous nos yeux une véritable scène d'apothéose franco-américaine¹¹¹ ».

Malgré les réjouissances et la nostalgie qu'ont pu procurer à Clément ces célébrations, la situation ne s'améliore guère et les collaborateurs du journal, qui espèrent toujours une re francisation des institutions franco-américaines, continuent de rapporter les fermetures d'écoles, de journaux ou encore l'anglicisation des messes et des réunions de sociétés mutuelles. À vrai dire, Clément lui-même rapporte en 1968 que les écoles paroissiales franco-américaines « ne sont plus que des semeuses d'ignorance et d'unilinguisme pour les nôtres¹¹² ». Commentant la même année la disparition du *Message* de Lewiston, Roland Girard déplore l'état de la presse franco-américaine, désormais limitée à *L'Action* de Manchester et au *Travailleur* : « Deux petits journaux au tirage ridiculement faible, voilà tout ce qui reste d'une presse qui, il y a une trentaine d'années à peine était florissante¹¹³ ». Roland Girard rapporte d'ailleurs en 1968 un article de Lysiane Gagnon paru dans *La Presse* où celle-ci, après une visite en Nouvelle-Angleterre où elle n'a pas entendu de français dans les écoles paroissiales qu'elle a visitées, se demande : « Y a-t-il encore des Franco-Américains? ». Girard admet qu'elle a bien raison de se poser la question, et ce, en rappelant la conjoncture favorable qui aurait pourtant dû la rendre caduque et dont les Franco-Américains n'ont selon lui mystérieusement pas su profiter :

En me rendant compte du fait [...] que les Franco-Américains ne parlent plus le français, je n'en reste pas moins perplexe devant ce phénomène de carence et de démission. Je me crois assez réaliste pour saisir que l'ère de la vie

¹¹¹ Antoine Clément, « Apothéose franco-américaine », *Le Travailleur*, 22 novembre 1969, p. 1.

¹¹² Antoine Clément, « La mystique de la Saint-Jean », *Le Travailleur*, 20 juin 1968, p. 5.

¹¹³ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 22 août 1968, p. 1.

française intense qu'ont vécue nos pères dans les Petits Canadas est révolue. Mais devant les efforts que font les gouvernements et les anglophones pour faire revivre le bilinguisme au pays, je ne comprends pas comment il se fait qu'on ait si peu de succès auprès de la gent étudiante franco-américaine. Ça me paraît être un véritable complot pour faire disparaître à jamais toute trace de vie française en Franco-Américanie¹¹⁴.

Dans un discours qu'il livre à l'occasion du onzième congrès organisé par le Comité de vie franco-américaine, le cardinal Humberto Medeiros, archevêque de Boston, s'étonne lui aussi que les Franco-Américains n'aient pas su tirer profit du contexte propice à l'affirmation des communautés ethniques américaines et de l'abandon de la théorie du melting-pot, qu'il présente comme une aberration : « Je trouve regrettable [...] que dans ce renouvellement des valeurs ethniques, les Franco-Américains n'aient pas encore reçu l'attention qu'ils mériteraient. Pendant qu'on parle de la contribution des Italiens, des Juifs, des Irlandais et d'autres groupes au développement de notre pays, on entend très peu parler du rôle des Franco-Américains¹¹⁵ ». Si le cardinal Medeiros enjoint les membres du Comité de vie franco-américaine à remédier à la situation, il y a longtemps que ceux-ci ont cessé le combat. À l'occasion d'un colloque chapeauté par le Québec à Boston en 1972, Landry illustre la direction que prend son groupe ethnique d'une façon qui laisse peu d'équivoque : « la Franco-Américanie s'en va chez le diable! ». Il ajoute des paroles très révélatrices quant à la perception des élites traditionnelles envers l'état du fait français en Nouvelle-Angleterre :

Ce qui se perd chez nous, [...] de plus en plus rapidement, c'est le "Franco" du "Franco-Américain" et de la "Franco-Américanie". Nous l'avons dit cent mille fois, nous avons passé des décennies à le déplorer et à nous lamenter à cause de cela. [...] La course est plus que commencée : elle tire à sa fin. Le peuple

¹¹⁴ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 20 juin 1968, p. 1.

¹¹⁵ Discours cité dans « Le cardinal Medeiros au onzième congrès des Franco-Américains à Manchester, N.H. », *Le Travailleur*, 26 octobre 1974, p. 1.

franco-américain que nous avons connu comme étant "franco" d'abord et par-dessus cela ou avec cela "américain" n'existera jamais plus¹¹⁶.

En somme, après s'être évertués au cours des années 1940 et 1950 à accuser à tort et à travers toutes les franges de la communauté franco-américaine pour la vague d'anglicisation qu'ils constataient et après y avoir proposé maintes solutions, les intellectuels franco-américains ne se font plus d'illusions. Ainsi, l'évolution amorcée au cours des années 1950 quant au ton employé dans le *Travailleur* se poursuit : après avoir abandonné leur ton incisif et polémique pour s'ouvrir aux réflexions et aux débats d'idées, ses collaborateurs laissent paraître leur résignation. En dépit de quelques pointes d'espoir surtout manifestées au début des années 1960, ils semblent tout simplement faire le constat que les signes du déclin ne s'estompent pas, malgré un contexte qui aurait pu les endiguer. Leurs textes, loin du discours enflammé d'antan, ne véhiculent aucune source d'optimisme.

4.2.3. Un renouveau en marge des tenants du discours traditionnel de la survivance

Après la loi bénéfique de 1958, le gouvernement américain entérine au début de la décennie 1970 de nouvelles mesures législatives. Ces lois se sont entre autres traduites par l'implantation de nouvelles écoles bilingues pour les enfants dont l'anglais n'est pas la langue maternelle, ainsi que par la création de programmes d'études ethniques¹¹⁷. Le National Material Development Center (NMDC) est par exemple créé en 1975 avec le

¹¹⁶ Thomas-M. Landry, « La Franco-Américanie en réaction », *Le Travailleur*, 25 novembre 1972, p. 3.

¹¹⁷ Dean Louder, « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques », *op.cit.*, p. 8. Gerard Brault évoque notamment l'impact positif du « Title VII » du Elementary and Secondary Education Act et du Ethnic Heritage Studies Program, tous deux établies en 1972. Cf. Gerard-J. Brault, *The French-Canadian Heritage in New England*, *op.cit.*, p. 172.

mandat de rassembler et de diffuser la culture franco-américaine¹¹⁸. L'approche du bicentenaire des États-Unis et des célébrations qui y sont reliées offre également l'occasion aux différentes minorités ethniques américaines d'affirmer leur rôle et leur contribution à l'histoire du pays. Ces nouvelles conjonctures profitent selon l'historiographie aux Franco-Américains et sont propices à une certaine « renaissance culturelle » en Franco-Américanie au cours des années 1970. Or, il semble que ce renouveau se soit fait sentir en marge des élites affiliées à la conception traditionnelle de la survivance et qu'il ait été réalisé, dans une certaine mesure, par une nouvelle élite laïque, composée d'enseignants, d'écrivains et de chercheurs, qui commence à s'imposer par le biais de nouvelles institutions créées au cours des années 1970¹¹⁹.

Il ressort cependant de notre dépouillement que les nouvelles lois américaines, tout comme le renouveau qu'elles auraient permis, ne sont pas vraiment commentées dans *Le Travailleur*, bien qu'on y trouve quelques allusions à certains nouveaux organismes qui en ont découlé. En fait, les dernières années du journal semblent être une longue agonie¹²⁰. Beaulieu ne signe presque plus aucun texte, si ce n'est pour faire état de la situation financière précaire du journal, exhorter les lecteurs et amis du *Travailleur*

¹¹⁸ Il permettra aussi la tenue de différents séminaires d'enseignement du français et d'échanges entre Franco-Américains, en plus de veiller à la production de matériel pédagogique servant aux quelques programmes bilingues encore présents en Nouvelle-Angleterre. Dean Louder présente le NMDC comme une véritable « usine de culture ». Le centre a cependant fermé ses portes dès 1982, faute de subvention. Cf. Dean Louder, « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques », *op.cit.*, p. 9. L'Institut français du Collège l'Assomption, un centre de recherche et d'étude créé à Worcester en 1979, s'inscrit également dans cette mouvance.

¹¹⁹ Voir notamment : Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, *op.cit.*, p. 457-462; Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 324-337; Yves Frenette, *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, *op.cit.*, p. 57.

¹²⁰ Le journal commence d'ailleurs à étirer ses parutions : après avoir pris l'habitude d'espacer les numéros publiés au cours des étés précédents, le journal devient bimensuel en 1971, avant de paraître mensuellement à partir de 1976.

à faire sa promotion ou encore commenter le décès d'un compatriote. D'ailleurs, les articles informant les lecteurs du décès des figures importantes promouvant la survivance intégrale de la culture franco-américaine s'enchaînent sans cesse dans les pages du journal à mesure qu'avance la décennie 1960¹²¹. Au cours des années 1970, les vieux militants disparus qui se chargeaient du contenu franco-américain du *Travailleur* sont remplacés par les Alexandre Goulet¹²², Antoine Goulet, Cyril Lessard¹²³ et Neptune Marin, des collaborateurs dont le profil n'est pas très éloigné de leurs prédécesseurs. Par ailleurs, lorsqu'ils traitent de la Franco-Américanie, c'est pour poursuivre la couverture « des grandes misères de nos temps¹²⁴ ». Neptune Marin et Alexandre Goulet continuent par exemple de déplorer en 1972 et 1973 les plus récentes fermetures d'écoles paroissiales, tout comme l'affaiblissement des sociétés franco-américaines, qui se contentent essentiellement de leurs fonctions de comptoirs d'assurance¹²⁵. La tendance reste à la résignation et l'amertume.

Or, certains jeunes intellectuels dont Beaulieu publie quelques textes s'opposent à cet état d'esprit et viendront, bien qu'ils admirent le travail fait avant eux et partagent

¹²¹ Après Philippe-Armand Lajoie en 1964 et d'Ernest-R. D'Amours en 1965, *Le Travailleur* annonce les décès d'Adolphe Robert et de Gabriel Crevier en 1966, puis d'Antoine Clément en 1970. D'autres collaborateurs fréquents du journal disparaissent également au cours de ces années, tels qu'Antoine Bernard, Daniel-Rops, Rémy Roure et Richard Bak. Roland Girard disparaît quant à lui des pages du *Travailleur* à l'automne 1970, sans quelque mention que ce soit des raisons pouvant l'expliquer.

¹²² À la lumière de notre survol du fonds Wilfrid Beaulieu, accessible à la Boston Public Library, Alexandre Goulet, professeur retraité ayant notamment enseigné à Philadelphie et à Syracuse, N.Y., et Beaulieu s'échangent une abondante et amicale correspondance, et ce, au moins depuis les années 1940.

¹²³ Dans sa chronique régulière, Lessard se positionne d'ailleurs idéologiquement très à droite, se montrant notamment contre l'avortement, contre les syndicats, les communistes et les « gauchistes » en général. Cf. Cyril Lessard, « La Tour de Babil », *Le Travailleur*, 15 novembre 1975, p. 1-2. On annonce son décès en juillet 1978.

¹²⁴ Neptune Marin, « En tournant mon périscope », *Le Travailleur*, 15 avril 1972, p. 1.

¹²⁵ Neptune Martin, « En tournant mon périscope », *Le Travailleur*, 30 septembre 1972, p. 1; Alexandre Goulet, « Pot-pourri d'infidélité, de regret et de tristesses... », *Le Travailleur*, 26 mai 1973, p. 1.

plusieurs idées de l'ancienne garde¹²⁶, apporter une perspective nouvelle sur les enjeux du temps. Hormis Roger Lacerte, dont les quelques textes publiés dans *Le Travailleur* depuis le milieu des années 1960 apportaient déjà un point de vue rafraîchissant, Claire Quintal et Paul-P. Chassé¹²⁷ refléteront en quelque sorte la vision d'une nouvelle élite laïque et universitaire, qui elle, considère que le combat n'est pas terminé et qu'il y a encore place pour un renouveau en Franco-Américanie. Selon Quintal, présidente de la Fédération féminine franco-américaine et directrice des cours universitaires au Collège de l'Assomption, le français reste encore dans cette décennie une composante essentielle de la culture franco-américaine. Elle suggère même de remplacer le dicton « qui perd sa langue, perd sa foi » par l'expression « qui perd sa langue, perd sa culture¹²⁸ ». Déclarant qu'il ne reste en Franco-Américanie qu'« une langue abâtardie¹²⁹ », elle argue que la préservation de la culture franco-américaine passe par un meilleur enseignement et une meilleure connaissance du français. À ceux qui prétendent que la langue française n'est pas une composante essentielle à la survie de l'âme franco-américaine¹³⁰, elle répond

¹²⁶ À titre d'exemple, Lacerte mentionne lors d'un débat avec Elphège Roy sur les causes du déclin de la presse en 1969 qu'il défend toujours l'idée que la langue est la gardienne de la foi, en plus de justifier les positions du camp des radicaux dans le passé, notamment lors de la crise sentinelliste et lors des épisodes subséquents où Roy a reproché au *Travailleur* un ton brutal et répulsif. Cf. Roger-V. Lacerte, « Une thèse artificielle... celle de M. Elphège Roy », *Le Travailleur*, 21 juin 1969, p. 1, 3, 4.

¹²⁷ Chassé, professeur au Rhode Island College de Providence en plus d'être animateur ou fréquent collaborateur aux émissions radiophoniques et télévisuelles franco-américaines, sera notamment nommé président de la Commission du Bicentenaire de l'USJBA, puis deviendra président du Comité de Vie franco-américaine en 1977.

¹²⁸ Claire Quintal, « Pourquoi avons-nous besoin d'une culture vivante? », *Le Travailleur*, 24 novembre 1973, p. 2.

¹²⁹ Claire Quintal, « Culture française et réalité ethnique franco-américaine », *Le Travailleur*, 29 juin 1974, p. 3.

¹³⁰ Voir à ce sujet les commentaires de Paul Paré et de Madeleine Giguère lors du colloque tenu à Bedford en juin 1976. Giguère suggère notamment que même si la langue ancestrale disparaît, « il y a d'autres aspects de la culture qui se continuent [...] : des valeurs familiales, des aspirations matérielles modérées, une habitude de prévoyance, un sens de l'égalité des êtres humains, un esprit de mission catholique », etc. Cf. Madeleine Giguère, « Commentaire de Madeleine Giguère », dans NMDC, *Les Franco-Américains. La promesse du passé, les réalités du présent. Actes de colloque (Bedford, 10-12 juin 1976)*, Bedford, National Materials Development Center for French and Portuguese, 1976, p. 73.

que « le fait de manger de la tourtière à Noël et au Jour de l'An ne suffira pas à maintenir notre identité culturelle, mais le fait de pouvoir exprimer [...] notre manière à nous d'être, de penser, de sentir, dans notre langue à nous, [...] nous permettra de devenir plus entièrement nous-mêmes¹³¹ ». Quintal est d'avis que le groupe franco-américain traverse au cours des années 1970 une période de transition, qui sera marquée selon elle par « l'assimilation pure et simple d'au moins 80 % d'entre nous ». Elle avance par contre qu'on assistera au cours de cette même période « à une participation plus lucide et mieux orientée des 20% qui restent ou qui resteront¹³² ». Considérant l'importance qu'elle accorde à la langue quant à la définition de l'identité franco-américaine, la proportion qu'elle avance correspond bien aux portraits démographiques que dresseront quelques années plus tard Giguère et Veltman, tel que mentionné au chapitre 2.

Cela dit, il importe de mentionner qu'il n'existe pas une unité de pensée parmi cette nouvelle élite qui émerge et s'affirme en Franco-Américanie au cours des années 1970. Quintal et Chassé se veulent en quelque sorte des figures conciliatrices : ils chercheront principalement à établir des ponts entre l'ancienne et la nouvelle garde plus « radicale » qui cherche, par de nouvelles institutions, à prendre sa place en Nouvelle-Angleterre tout en remettant en question l'idéologie de la survivance telle que défendue depuis un siècle par les élites franco-américaines.

¹³¹ Claire Quintal, « Culture française et réalité ethnique franco-américaine », *Le Travailleur*, 29 juin 1974, p. 2.

¹³² *Ibid.*, p. 3.

4.2.4. Une remise en question des élites traditionnelles

Au début de la décennie, quelques étudiants de l'Université du Maine à Orono, cherchant à créer un comité pour soutenir les Franco-Américains en milieu universitaire anglophone, créent le Franco-American Resource and Opportunity Group (FAROG), dont le professeur Yvon Labbé devient le coordonnateur. En 1972, le groupe crée un journal nommé *Le FAROG-Forum*, que Janine Thériault décrit, à juste titre, comme l'antithèse du *Travailleur*¹³³. Aux dires d'Armand Chartier, le FAROG s'est littéralement « donné pour fondement idéologique l'opposition à l'idéologie de la survivance¹³⁴ ». Selon lui, les membres du FAROG, influencés par la Révolution tranquille du Québec et par la contre-culture américaine, rejettent le concept et la réalité de l'élite¹³⁵. Si l'attitude contestataire du groupe ne fait pas l'unanimité, sa mise sur pied confirme assurément une diversification idéologique profonde au sein de l'élite intellectuelle franco-américaine.

Comme autre illustration des efforts qui s'exercent en marge du réseau traditionnel ayant par le passé veillé à la survivance franco-américaine, Beaulieu diffuse en 1973 un communiqué annonçant la création du Conseil pour le développement du français en Nouvelle-Angleterre (CODOFINE), dont l'objectif est de « coordonner entre eux et avec l'extérieur les activités, les ressources et les besoins de la Francophonie de la

¹³³ Janine Thériault, *La survivance dans le journalisme franco-américain : Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1994, p. 153. Voir aussi l'étude réalisée sur la première décennie du journal par Yves Brousseau, *Le F.A.R.O.G. Forum : autopsie d'un journal d'éveil et de combat*, mémoire de maîtrise (géographie), Université Laval, 1985, 210 pages. Toujours publié de nos jours, *Le FORUM* est aujourd'hui une tribune d'expression pour la population d'origine franco-américaine du Maine et du reste des États-Unis. Il est principalement composé de témoignages, de courtes recherches historiques et généalogiques ainsi que de poésie.

¹³⁴ Armand Chartier, *L'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, op.cit., p. 341.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 341.

Nouvelle-Angleterre ». Ce rôle est évidemment très semblable à ce qu'est sensé accomplir le Comité de vie franco-américaine, une ambiguïté que les auteurs du communiqué cherchent à éviter en soulignant « qu'il n'est aucunement question de supplanter ou d'entrer en concurrence avec les sociétés et les programmes qui travaillent déjà dans le domaine de ses objectifs¹³⁶ ». Cela dit, dès le numéro suivant du *Travailleur*, Marthe Biron-Péloquin évoque la volonté du CODOFINE d'assurer une « répartition démocratique des ressources linguistiques », ajoutant que ce qui existe déjà « ne doit pas demeurer l'apanage exclusif et pédantesque d'individus, de familles spéciales ou de cercles fermés¹³⁷ ». Précisant son propos, elle ajoute :

Le but [...] n'est pas de faire table rase du passé et de tout le défilé de grands patriotes qui s'en dégage. Au contraire. Nous avons bénéficié du système qui a produit une élite agissante et influente, mais numériquement trop limitée. Trop de descendants de l'immigré canadien-français d'il y a cent ans ont sombré dans une espèce de sous-culture parce que financièrement incapables de s'accrocher aux cadres éducatifs privilégiés d'où l'élite est sortie alors qu'une répartition démocratique de leur légitime bien culturel aurait pu éveiller leurs virtualités latentes¹³⁸.

On évoque ainsi une certaine déconnexion entre l'élite franco-américaine et la population dont elle cherchait à préserver les caractéristiques culturelles, qui n'aurait pas eu le privilège de bénéficier des plus hautes institutions de l'édifice franco-américain. Paul Chassé avance quant à lui qu'il a existé « un décalage significatif entre les aspirations de l'élite et celles du Franco moyen¹³⁹ ». De fait, plusieurs voix s'élèvent au milieu des années 1970 et remettent en question le réseau institutionnel franco-américain

¹³⁶ Robert-L. Paris, « Le Conseil pour le Développement du français en Nouvelle-Angleterre (CODOFINE) », *Le Travailleur*, 15 septembre 1973, p. 1.

¹³⁷ Marthe Biron-Péloquin, « L'élitisme dépassé », *Le Travailleur*, 29 septembre 1973, p. 2.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 2.

¹³⁹ Paul.-P. Chassé, « Le français et son maintien en Nouvelle-Angleterre », *Le Travailleur*, numéro de mai 1978, p. 4.

et l'idéologie de la survivance sur lesquelles les élites franco-américaines ont fait reposer la préservation de la culture canadienne-française en Nouvelle-Angleterre.

Cette remise en question sera au cœur des débats lors d'un important colloque tenu à Bedford en juin 1976, qui se veut l'un des derniers épisodes symboliques de l'histoire franco-américaine. Les organisateurs du colloque ont veillé pour l'occasion à rassembler, afin de brasser des idées et de trouver de nouvelles voies d'avenir pour la population franco-américaine, certains des derniers intellectuels de la survivance franco-américaine, notamment Thomas-M. Landry, et les membres de cette nouvelle élite qui a émergé au tournant des années 1970. Les échanges rapportés dans les actes publiés du colloque témoignent clairement de cette remise en question du discours et de l'orientation donnés par les élites traditionnelles et les intellectuels de la survivance. Les grandes questions auxquels les organisateurs du colloque soumettent leurs participants sont lourdes de sens. En voici un exemple éloquent : « Comment pouvons-nous former de nouveaux chefs, une nouvelle élite, et cela tout en développant et en augmentant la participation active et nécessaire du peuple?¹⁴⁰ ». Cette question phare semble démontrer le besoin d'une rupture et d'un renouveau dans l'approche par laquelle devrait être orienté le futur de la Franco-Américanie. Elle sous-entend également, d'une certaine façon, que l'ancienne approche aurait échoué à rejoindre la population franco-américaine, dont on croit que la participation doit nécessairement être augmentée. Yvon Labbé y va en ce sens d'un constat nuancé et éclairant : « Les stratégies du passé ont été une réussite. Mais on est arrivé à un point où le Franco-Américain moyen se méfie de

¹⁴⁰ Robert L. Paris, « Qui sommes-nous? Pourquoi sommes-nous ici? Que voulons-nous? Les objectifs du colloque », dans NMDC, dir., *Les Franco-Américains : La promesse du passé*, op.cit., p. 14.

ses institutions (y compris la belle langue française) et des stratégies qui ont été établies pour protéger ce groupe¹⁴¹ ». Labbé croit que ces dernières ne répondent plus aux besoins de l'individu franco-américain. Or, selon lui, « c'est le temps de l'individu [...]. C'est le temps d'une affirmation personnelle franco-américaine¹⁴² ». C'est cette approche qu'il défend dans le *FAROG-Forum*.

Madeleine Giguère estime quant à elle que les institutions qui ont insisté sur l'usage du français ont « mieux servi le groupe qu'elles ont servi l'individu franco ». Selon elle, « les structures sociales franco-américaines ont permis une certaine mobilité sociale aux dirigeants, mais pour la plupart de nos gens qui n'ont pas bien maîtrisé la langue du pays, ces institutions furent un piège qui les a retenus en situation d'ouvriers d'usine¹⁴³ ». Les institutions franco-américaines ont selon elle « rendu un mauvais service à la foule franco-américaine qui voulait améliorer sa condition de vie¹⁴⁴ ». Sur ce même thème, Marcel Bellemare a veillé à démontrer la faible mobilité occupationnelle et éducationnelle des Franco-Américains comparativement aux autres groupes ethniques américains. Il attribue cet état de fait, d'une part, « au maintien des structures traditionnelles de la famille canadienne-française », mais surtout, d'autre part, à la paroisse ethnique qui, en visant « l'auto-suffisance du groupe dans le domaine religieux et social », a tenu ce dernier dans un vase clos « au lieu de pousser la collectivité à s'approprier les ressources qui existaient dans le domaine public¹⁴⁵ ». Grégoire Chabot illustre le défaut qu'il perçoit de cette stratégie : « l'important était de "conserver" plutôt

¹⁴¹ Yvan Labbé, « Commentaire d'Yvon Labbé », dans *ibid.*, p. 129-130.

¹⁴² *Ibid.*, p. 130.

¹⁴³ Madeleine Giguère, « Commentaire de Madeleine Giguère », dans *ibid.*, p. 75.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 75.

¹⁴⁵ Marcel Bellemare, « Les Franco-Américains et la société pluri-ethnique américaine : stratégies d'hier et conséquences d'aujourd'hui », dans *ibid.*, p. 48-51.

que d'avancer. La paralysie qui sortit de cette mentalité fit qu'en 1950, plusieurs Francos perpétuaient encore les idées du 19^e siècle¹⁴⁶ ». Raymond Lacasse estime que les « stratégies de défense » qu'a décrites Bellemare ont réussi leur but principal, soit d'assurer la survivance, non sans cependant isoler l'immigrant du reste de la société et de créer une impression honteuse chez les Franco-Américains. Selon lui, « être Franco-Américain, pour une large portion de notre population, c'est admettre une infériorité », qui découle de cette faible mobilité sociale et des préjugés entretenus à leur égard par la société américaine¹⁴⁷. Lacasse estime enfin qu'« il est difficile d'être fier », car selon lui, « être Franco-Américain c'est, la plupart du temps, un obstacle à la réalisation de nos ambitions légitimes¹⁴⁸ ».

Se questionnant à savoir si une renaissance franco-américaine est encore possible, Thomas-M. Landry répond par l'affirmative, en évoquant cependant qu'elle doit se réaliser sous une nouvelle forme. Il avance d'abord que « tout effort pour revenir "au bon vieux temps" où l'on parlait français d'abord à la maison, à l'église, à l'école, en société, dans nos associations, me paraît absurde et contre nature¹⁴⁹ ». Selon lui, bien que cette renaissance passe par le français, elle doit tenir compte de la vie réelle du Franco-Américain et par conséquent, « il en résultera nécessairement que sa langue première sera l'anglais ou l'américain et le français, sous quelque forme que ce soit, sa langue seconde [...]; il en résultera aussi que sa culture première sera la culture

¹⁴⁶ Grégoire Chabot, « Commentaire de Grégoire Chabot », dans *ibid.*, p. 108.

¹⁴⁷ Raymond Lacasse, « Commentaire de Raymond Lacasse », dans *ibid.*, p. 56-57.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 59.

¹⁴⁹ Thomas-M. Landry, « Une renaissance est-elle possible, dans le cadre de notre langue et de notre culture », dans *ibid.*, p. 84. Landry a fait parvenir le texte de son discours à Beaulieu, qui l'a reproduit dans *Le Travailleur*. Cf. Thomas-M. Landry, « Une renaissance est-elle possible, dans le cadre de notre langue et de notre culture? », *Le Travailleur*, numéro de juillet 1976, p. 1, 5.

américaine, que la culture française sera sa culture seconde¹⁵⁰ ». Répondant à la communication du Père Landry, Paul Paré se prononce sur les possibilités d'une renaissance culturelle basée sur la langue française : « Si on veut une élite franco-américaine qui va parler français, on va l'avoir. Mais si on veut du monde, des masses de grand peuple, qui vivent une vie réelle de Franco-Américains quelle qu'elle soit, il faut peut-être sans doute sacrifier la langue¹⁵¹ ».

Claire Quintal, appelée à clore le colloque, rapporte que les points de vue des vieilles et nouvelles élites semblent irréconciliables et constate que les Franco-Américains se sont créés « des fausses murailles entre les générations, entre les "dirigeants" et ceux qui refusent maintenant d'être dirigés, entre ceux qui acceptent de guerre lasse le statu quo et ceux qui veulent tout chambarder¹⁵² ». Elle montre d'ailleurs son découragement quant à l'attitude de certains « nouveaux prêtres à nous que sont les Ph. D. », qui consacrent, semble-t-il, plus d'énergie à critiquer ce qui s'est fait avant eux par les élites traditionnelles qu'à « trouver des solutions qui nous manquent encore¹⁵³ ». Le commentaire de Chassé va dans le même sens : « Plutôt que d'entendre "chiâler" contre les curés, je m'attendais vraiment à une politique de rebondissement collective en venant ici. [...] Au lieu d'entendre dénoncer les institutions traditionnelles comme dans une nouvelle litanie [...], j'anticipais un appel à l'unité, une concentration d'efforts pour voir ce que, ensemble, nous pourrions faire pour lutter de front¹⁵⁴ ». Visiblement

¹⁵⁰ Thomas-M. Landry, « Une renaissance est-elle possible, dans le cadre de notre langue et de notre culture », dans NMDC, *Les Franco-Américains : La promesse du passé*, op.cit., p. 86.

¹⁵¹ Paul Paré, « Commentaire de Paul Paré », dans *ibid.*, p. 95.

¹⁵² Claire Quintal, « Où il s'agit de discourir, les actes sont à venir », dans *ibid.*, p. 144.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 141-142.

¹⁵⁴ Paul Chassé, « Commentaire de Paul Chassé », dans *ibid.*, p. 112-113. Son texte est reproduit par Beaulieu dans *Le Travailleur* à la publication des actes du colloque. Cf. Paul-P. Chassé, « Ce fameux

contrarié par ce qui ressort du colloque, Chassé se propose de créer une « politique créatrice qui n'a ni le temps ni le luxe de se vautrer dans les abîmes de l'appitoiement [sic] sur "mon pauvre sort de minoritaire défavorisé et incapable d'agir"¹⁵⁵ ». Il est intéressant – et fort révélateur – de constater que, de ce colloque, seules les allocutions de Chassé, de Quintal et de Thomas-M. Landry ont trouvé écho dans les pages du *Travailleur*.

Bref, les jeunes intellectuels qui s'imposent au cours des années 1970 reprochent aux vieux intellectuels de la survivance franco-américaine de n'avoir eu aucune idée de la réalité de la population franco-américaine et d'avoir en quelque sorte entraîné chez les jeunes générations franco-américaines le rejet de leur héritage culturel, notamment par le biais d'un discours dépassé et d'institutions étouffantes empêchant l'amélioration de leurs conditions de vie. Si Paul Chassé et Claire Quintal s'opposent à ces conclusions, celles-ci semblent bel et bien ressortir des études d'histoire orale menées au cours des années 1980.

4.2.5. Le gouffre entre l'élite intellectuelle et la population franco-américaine

Au cours des années 1980, plusieurs chercheurs, comme Dyke Hendrickson, Jacques Rouillard, Maurice Poteet et Claire Quintal elle-même, se sont lancés dans de multiples entrevues ou ont réuni les témoignages écrits de nombreux Franco-Américains aux parcours divers, de façon à découvrir leur cheminement, cueillir l'histoire de leur famille et connaître leur perception de l'histoire de leurs communautés. Or, ces

colloque de 1976 à Bedford, N.H. – Commentaire de Paul Chassé », *Le Travailleur*, numéro de janvier 1978, p. 1-4.

¹⁵⁵ Paul Chassé, « Commentaire de Paul Chassé », dans NMDC, *Les Franco-Américains : La promesse du passé*, *op.cit.*, p. 113.

témoignages nous offrent un regard bien différent quant au déclin de la Franco-Américanie de celui qu'ont porté les intellectuels de la survivance. Les causes avancées par plusieurs interrogés pour expliquer l'anglicisation du groupe franco-américain nous semblent relativement éloignées des cibles de l'intelligentsia franco-américaine.

On évoque par exemple la discrimination vécue par les jeunes franco-américains dans les écoles publiques américaines, dans les universités ou à l'usine, qui les aurait poussés à se rebeller contre un héritage culturel dont ils auraient eu honte¹⁵⁶. Robert Fournier exprime à cet égard que « many Francos entered school with poor self-image, a negative view of themselves¹⁵⁷ ». Chez les collaborateurs du *Travailleur*, nous n'avons croisé qu'une allusion à cet état de fait, alors que Roland Girard rappelait en 1963 un souvenir d'écolier : « Je me souviens avec dégoût de l'institutrice qui me ridiculisait en classe parce que je venais d'une grosse famille et que je ne pouvais pas prononcer le "th" maudit qui sépare les anglophones des autres Américains¹⁵⁸ ». Plusieurs témoignages abordent également la gêne causée par un langage « américanisé », éloigné tant du français dit standard que du français parlé au Québec. Le professeur de français Lucien A. Aubé, racontant ses débuts dans un programme d'études françaises, évoque la situation suivante : « I was made to feel [...] that I spoke an inferior French, to tell the truth, a dialect. Then to add insult to injury, I was obliged to take courses in

¹⁵⁶ Dyke Hendrickson, « Normand Dubé : Proud to be French... finally », *Quiet presence, Histoires de Franco-Américains en New England*, Portland, Guy Gannett publishing, 1980, p. 209-210.

¹⁵⁷ Dyke Hendrickson, « Robert Fournier : The benefits of bilingualism », *ibid.*, p. 198.

¹⁵⁸ Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 5 septembre 1963, p. 1. Le cardinal-archevêque de Boston, Humberto Medeiros, y fait aussi allusion en cherchant à expliquer l'absence des Franco-Américains dans l'espace public américain : « À qui la faute? Je ne saurais trop le dire. Est-ce humilité ou manque de fierté de votre part? Je ne le sais pas. Mais il me semble que vous devriez exercer plus d'efforts pour vous faire connaître, non seulement en Nouvelle-Angleterre, mais dans tout le pays ». Discours cité dans « Le cardinal Medeiros au onzième congrès des Franco-Américains à Manchester, N.H. », *Le Travailleur*, 26 octobre 1974, p. 1.

pronunciation and phonology, just like English-speaking students¹⁵⁹ ». Robert Fournier, devenu consultant auprès du gouvernement du New Hampshire en matière d'éducation, explique quant à lui que son accent « was a source of ridicule¹⁶⁰ ». Ces allusions au fait de ne pas maîtriser « le bon français », fréquentes dans les témoignages parcourus, auraient accentué selon plusieurs cette impression que la culture franco-américaine est une culture inférieure, une impression qui aurait été déterminante pour de nombreux jeunes franco-américains.

Autrement, d'autres interrogés soulignent le rôle de la famille et des parents, à qui revenait la décision de favoriser le français ou l'anglais comme langue parlée à la maison¹⁶¹ dans l'idée d'assurer le meilleur avenir possible à leurs enfants. Évoquant dans son témoignage les problèmes que lui a causés son unilinguisme français à son arrivée au *high school*, une jeune mère franco-américaine se rappelle : « You had to adjust. You had to change your language or be miserable. A lot of students eventually dropped out ». Ce sort, elle a tenu à en éloigner ses propres enfants par une éducation entièrement anglophone : « Believe me, I'm all for the change. These kids today won't have the same problems¹⁶² ». Le témoignage de l'écrivain Robert B. Perreault¹⁶³ semble réunir ces allusions aux facteurs déterminants qu'ont représentés les valeurs familiales et la discrimination vécue par les Franco-Américains. Lui-même mentionne d'abord qu'au

¹⁵⁹ Lucien A. Aubé, « From the Parochial School to an American University : Reflections on Cultural Fragmentation », dans Claire Quintal, dir., *Steeple and Smokestacks. A collection of essays on the Franco-American experience in New England*, Worcester, Éditions de l'Institut Français, 1996, p. 647.

¹⁶⁰ Dyke Hendrickson, « Robert Fournier : The benefits of bilingualism », *Quiet presence, Histoires de Franco-Américains en New England*, op.cit., p. 200.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 197-201.

¹⁶² Dyke Hendrickson, « Lorraine Pomerleau Doyon : Adjusting to "English only" », *ibid.*, p. 176-177.

¹⁶³ Robert B. Perreault, « Réflexions personnelles d'un Québécois d'en bas », dans Maurice Poteet, dir., *Textes de l'exode*, op.cit., p. 453-466.

high school, « une institution catholique diocésaine et pluri-ethnique où professeurs et étudiants irlando-américains dominaient par leur nombre et aussi par leurs attitudes anti-franco-américaines, il nous fallait ne pas faire trop de bruit à propos de notre héritage si nous voulions vivre en paix¹⁶⁴ ». Ce qui semble avoir fait la différence dans son cas, c'est la fierté de sa famille envers son héritage canadien-français. Bien qu'il ait fréquenté un *high school* anglophone, les parents et les grands-parents de Perreault ont veillé à ce que ne soit pas dit un seul mot d'anglais dans leur maison. S'assurant à son tour que ses propres enfants apprennent et maîtrisent le français, il est fier de mentionner que ces derniers représentent la sixième génération de la famille Perreault à maintenir l'esprit français en Nouvelle-Angleterre. Force est d'admettre cependant que les cas de ce genre ont fait exception dans l'histoire franco-américaine.

Enfin, en ce qui a trait au Québec, les mentions sont bien rares dans les témoignages que nous avons analysés. Les allusions concernent principalement une famille lointaine avec qui on garde quelques contacts, mais l'évolution sociale et politique du Québec ne semble avoir que peu d'impact sur la perception qu'ont eu les Franco-Américains envers leur propre héritage culturel. Robert B. Perreault, dont plusieurs proches ont été fort impliqués dans les institutions franco-américaines¹⁶⁵, admet lui-même que, « comme bon nombre de Franco-Américains, j'ignorais l'existence d'un Québec moderne, libéré, évolué et politisé¹⁶⁶ ». Selon lui, « à part une poignée d'intellectuels, d'émigrés récents et de personnes du troisième âge, on ne s'est guère

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 458.

¹⁶⁵ Il est le petit-fils d'Adolphe Robert et le neveu de Gérald-J. Robert, qui furent tous deux présidents de l'Association Canado-Américaine.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 461.

aperçu de la Révolution tranquille, de la Crise d'octobre 1970, de l'arrivée au pouvoir des Péquistes, de la Loi 101 et du Référendum ». Il ajoute que chez ceux qui étaient plus attentifs à l'évolution québécoise, « on en trouvait plusieurs qui, craignant ce que pouvait impliquer pour eux un Québec trop moderne et trop gauchiste, auraient préféré assister à la résurrection d'un "Canada" fabriqué selon leur image et où auraient trôné le chanoine Groulx, la Bolduc, Duplessis et tout ce qui représente cette époque¹⁶⁷ ». Ainsi, s'il faut en croire Perreault, le mouvement en faveur de l'indépendance, auquel Wilfrid Beaulieu a accordé tant d'importance, aura au final eu bien peu d'échos en Nouvelle-Angleterre.

À la lumière du précédent chapitre, il appert clairement que face aux grandes mutations sociales et politiques qui surgissent au cours des années 1960 et 1970 au Québec et aux États-Unis, la réponse du *Travailleur* aura été en deux temps. D'une part, l'évolution du Québec a grandement influencé le discours du journal, tant à son endroit qu'en ce qui a trait à la survivance franco-américaine. Alors que le Canada français était auparavant présenté comme la terre que les ancêtres des Franco-Américains ont fui et dont la population a été maintenue dans un état de soumission, l'effervescence qui caractérise le Québec au cours des années 1960 et le désir d'affirmation nationale que symbolise la montée du mouvement indépendantiste accaparent l'attention du *Travailleur*. Le directeur Beaulieu paraît voir au Québec un modèle et une source de fierté apte à revigorer le groupe franco-américain. En même temps, l'essor du Québec paraît aussi être un baume pour Beaulieu et les intellectuels de la survivance, alors que les preuves d'effacement et d'assimilation du groupe franco-américain sont accablantes.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 462.

Certains y voient même la seule source d'espoir pour la Franco-Américanie, dont on présente le destin et les possibilités de survie comme étant liés au succès de la marche québécoise vers la souveraineté.

Centrés sur le Québec, les collaborateurs du *Travailleur* n'accordent en parallèle que peu d'attention aux grands mouvements de revendications civiques qui se mettent en branle sur leur propre territoire. Bien qu'ils se montrent optimistes en réaction aux premiers signes d'ouverture du gouvernement américain et aux lois favorables à la préservation culturelle des minorités ethniques des États-Unis, les intellectuels de la survivance voient s'accumuler les signes du déclin et semblent rendre les armes. À l'arrivée de la nouvelle vague de législations favorables des années 1970, c'est une nouvelle élite qui s'affirme et cherche à revigorer le groupe franco-américain, mais dans une forme bien différente de ce qu'ont toujours prôné les intellectuels de la survivance. En somme, les manifestations du « renouveau culturel » que présente l'historiographie sont peu présentes dans les pages du *Travailleur*, qui emploie un ton de plus en plus fataliste et de moins en moins militant, alors qu'un tel contexte d'effervescence et de valorisation des composantes multiculturelles de la société américaine était susceptible de donner un second souffle au groupe franco-américain. Manifestement, ce second souffle, *Le Travailleur* ne le croit plus possible.

Enfin, considérant notre survol des perceptions de la population et de leur non-concordance avec celles qu'ont véhiculées les intellectuels de la survivance, on peut effectivement mettre en doute, comme le soulignent les nouveaux radicaux des années 1970, le réel impact ou l'influence des intellectuels et la portée des idées qu'ils émettent

sur la population franco-américaine. Les réalités poussant cette dernière à délaïsser le français et par extension l'héritage culturel canadien-français semblent avoir été complètement ignorées par les intellectuels de la survivance franco-américaine. Du moins, c'est ce que tend à démontrer notre analyse des pages du *Travailleur*, qui ne laisse pas deviner la discrimination ou l'humiliation vécue par les Franco-Américains, ni les perspectives nulles de mobilité sociale des jeunes Franco-Américains maintenus dans le vase clos de la paroisse nationale. Cela dit, l'approche de la nouvelle élite franco-américaine n'aura de toute évidence pas obtenu plus d'écho ni occasionné un quelconque revirement de situation en Franco-Américanie. Ce qui a pu paraître comme une réaffirmation culturelle dans les années 1970, par le biais des organismes nouvellement créés en Nouvelle-Angleterre, ne semble pas avoir engendré une réelle renaissance du groupe franco-américain. Le côté « franco » de ce dernier, comme le mentionnaient Thomas-M. Landry et Roger Lacerte, relèvera dorénavant du folklore.

CONCLUSION

Si je choisis d'écrire en français aux États-Unis, c'est parce que je ressens le besoin de nourrir mon âme, et c'est là ma seule récompense. En revanche, si je me vois obligé d'écrire en anglais, c'est parce que j'ai besoin de nourrir mon estomac, et c'est là ma seule réalité¹.

Robert B. Perreault

Reflet d'une société et des perceptions qu'en ont ses intellectuels, la presse nous est rapidement parue comme une source de choix pour étudier le déclin des communautés francophones de la Nouvelle-Angleterre. Essentiellement dédié à la survivance franco-américaine, *Le Travailleur* de Worcester, la publication ayant eu le plus d'écho en Nouvelle-Angleterre après la Deuxième Guerre mondiale, représentait la source idéale pour analyser l'effritement graduel du groupe ethnique franco-américain, par le biais de la réaction de ses intellectuels face à leur constat des signes du déclin.

À la disparition du *Travailleur*, à la fin des années 1970, la communauté francophone est dans l'ensemble dissoute dans le grand tout américain et l'ethnicité franco-américaine se vit essentiellement dans l'individualité. Pour imager les dernières années du journal, Claire Quintal illustre que, « in the end, Wilfrid Beaulieu was a sentinel defending a nearly deserted encampment² ». Certes, quelques noyaux francophones subsistent toujours à ce moment; Yves Roby rappelle qu'on peut encore

¹ Robert B. Perreault, « Nourrir son âme ou nourrir son estomac? », dans Dean Louder, dir., *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre. Actes du 1^{er} colloque de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (Québec, 15 au 17 juin 1990)*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 261-262.

² Claire Quintal, « Wilfrid Beaulieu, Sentinel of "Survivance", the man and his work », dans Oda Beaulieu, dir., *Wilfrid Beaulieu et son journal Le Travailleur. Actes du symposium tenu à l'occasion de l'ouverture des Archives Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur sous les auspices conjoints de la Société Historique Franco-Américaine et de la Bibliothèque Publique de Boston*. Manchester, Imprimerie Lafayette, 1982, p. 54.

trouver, à la fin des années 1980, quelques foyers de vie française à Worcester, à Manchester, à Fort Kent, à Woonsocket ou à Orono. Robert B. Perreault évoque d'ailleurs dans ses plus récents travaux les persistances culturelles qui se manifestent encore à Manchester au tournant des années 2010³. Néanmoins, ces quelques foyers semblent isolés et leurs perspectives d'avenir ou de développement paraissent nulles. Ce constat témoigne d'ailleurs du faible impact qu'auront eu les initiatives issues de la « renaissance culturelle » des années 1970, qui se sont révélées, aux dires d'Armand Chartier, comme « un éphémère ensemble de projets incapables de secouer l'apathie des couches populaires⁴ ». Bref, comme le sous-entend Robert B. Perreault, le Franco-Américain moyen a préféré nourrir son estomac et celui de ses enfants en favorisant l'anglais, plutôt que de « nourrir son âme » en assurant la survie du fait français⁵. Cette réalité, omise par les intellectuels de la survivance franco-américaine, aura au final eu raison de la perpétuation du fait français en Nouvelle-Angleterre.

En dépit de ce que les intellectuels de la survivance franco-américaine ont pu avancer, les phénomènes liés à la crise économique des années 1930, à la Deuxième Guerre mondiale et aux mutations socioéconomiques et culturelles de la société américaine qui l'ont suivie ont vraisemblablement représenté les facteurs principaux entraînant l'effritement des communautés franco-américaines. Après la guerre, la population franco-américaine entre dans l'engrenage de l'assimilation, entraînée

³ Robert B. Perreault, « Les Franco-Américains de Manchester, New Hampshire : réalités en 2011 », *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, no 44, 2011, p. 23-32; Robert B. Perreault, *Franco-American Life & Culture in Manchester, New Hampshire. Vivre la différence*, Charleston, The History Press, 2010, 144 p.

⁴ Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 384.

⁵ Robert B. Perreault, « Nourrir son âme ou nourrir son estomac? », *op.cit.*, p. 261-262.

notamment par la plus grande mobilité sociale générée par l'essor économique des Trente Glorieuses, l'exil de centres-villes appauvris vers la banlieue et l'attrait généralisé pour les symboles de l'*American Way of Life*, qui engendrent une baisse d'appartenance au groupe ethnique et l'indifférence des jeunes générations envers l'héritage culturel de leur communauté. D'autres facteurs identifiés par différents témoignages mettent également en cause la discrimination vécue par les Franco-Américains ainsi que leur impression d'être les dépositaires d'une culture inférieure pour expliquer l'abandon d'un héritage dont ils auraient eu honte.

Face à ces phénomènes et à l'anglicisation de leur communauté, les résultats de notre analyse qualitative des pages du *Travailleur* semblent démontrer que les intellectuels de la survivance franco-américaine maintiennent essentiellement leurs positions traditionnelles quant aux idéaux à poursuivre en Franco-Américanie. D'abord, ils semblent ne pas avoir cherché à adapter leur discours au contexte américain des années post-1945, ce qui aurait pu augmenter l'écho de leur pensée auprès d'une population qui cherchait d'abord et avant tout à améliorer ses conditions de vie. À l'inverse, les intellectuels du *Travailleur* durcissent le ton et se raidissent face aux trahisons et aux démissions qu'ils constatent de la part des élites modérées et des dirigeants des institutions paroissiales et laïques, en plus de déplorer sans la comprendre l'indifférence des Franco-Américains, notamment ceux des plus jeunes générations, envers leur héritage culturel.

Autrement, les quelques moyens mis de l'avant par les intellectuels franco-américains pour renverser la situation n'ont rien d'original : regroupement des élites

sous un organisme dont les animateurs s'enferment dans leur tour d'ivoire, valorisation et instrumentalisation du passé par la commémoration et promulgation d'un manifeste dont les échos auront somme toute été bien limités. En manque de solutions et impuissants face à un phénomène dont ils saisissent visiblement mal les raisons d'être, les intellectuels du *Travailleur* voient au milieu des années 1950 le doute s'installer dans leurs esprits quant aux chances de survie du groupe. Le journal s'ouvre alors aux débats d'idées et paraît moins militant, laissant même pénétrer dans ses pages certains raisonnements longtemps associés aux éléments modérés de l'élite franco-américaine.

Enfin, les intellectuels ne semblent pas avoir su tirer profit d'un contexte américain qui leur était favorable dans les années 1960 et 1970. Tournant leur regard vers le Québec au cours des années 1960 après avoir essentiellement ignoré son évolution depuis la création du journal, Beaulieu et ses collaborateurs voient dans l'émancipation de la « mère patrie » une nouvelle source de fierté pour inspirer la Franco-Américanie et estiment que la réalisation selon eux prochaine de l'indépendance du Québec est susceptible de sauver la survivance franco-américaine. En contrepartie, les intellectuels du journal ne s'associent aucunement aux revendications des autres groupes minoritaires et ne cherchent pas à tirer profit des nouvelles mesures gouvernementales pour le maintien culturel des minorités ethniques américaines. Ces mesures ont cependant permis les initiatives d'une nouvelle élite, composée de jeunes professionnels et d'universitaires, qui cherche à prendre sa place en Franco-Américanie par le biais de nouvelles institutions et d'une nouvelle approche faisant fi de l'idéologie traditionnelle de la survivance.

Au final, les intellectuels de la survivance franco-américaine semblent avoir eu du mal à rejoindre une population de laquelle ils ont été passablement déconnectés. Leur recours nostalgique aux idéaux passés et leurs réactions face au déclin auront, selon toute vraisemblance, eu un très faible impact sur le sort de leur communauté. Occupés à blâmer ses chefs et à implorer leur éveil, les intellectuels de la survivance ont abandonné la population franco-américaine dont ils désiraient assurer l'avenir. Les Franco-Américains semblent avoir clairement jugé, pour leurs enfants nés après 1945, que l'anglais devait primer et que le discours de la survivance était à toute fin pratique dépassé, si bien que de nos jours, alors que certains tiennent encore à leur épithète de « Franco-Américain » et s'intéressent à la généalogie d'une famille dont ils ont à cœur l'héritage, la très grande majorité de ces Américains d'ascendance canadienne-française vit son ethnicité en anglais.

Malgré l'imposante présence qu'elle a jadis constituée en Nouvelle-Angleterre, l'histoire de la Franco-Américanie attire peu l'attention de la communauté historique depuis le début des années 2000. Pourtant, les perspectives de recherche et les champs à combler nous paraissent encore nombreux. En ce qui concerne nos seules préoccupations de recherche, il nous semblerait fort pertinent d'effectuer une étude comparative de deux journaux affiliés respectivement aux camps des modérés et des radicaux, par exemple en confrontant leurs points de vue respectifs face à des thématiques ou des événements précis de l'histoire franco-américaine. Autrement, *L'Indépendant* et *L'Étoile*, deux quotidiens renommés ayant tous deux été publiés pendant plus de soixante-dix ans au Massachusetts, n'ont toujours fait l'objet d'aucune étude approfondie, si ce n'est une analyse partielle d'Yves Roby dans le cadre de sa

deuxième synthèse. Le silence persiste aussi quant à la contribution de nombreuses figures franco-américaines d'importance, qu'on pense à Thomas-M. Landry, Adrien Verrette, Adolphe Robert et Philippe-Armand Lajoie, ou encore aux figures modérées que sont Josaphat Benoit et George Filteau. Autrement, bien que nous ayons esquissé brièvement les perceptions des jeunes élites qui s'affirment au cours des années 1970 ainsi que celles du reste de la population franco-américaine face au parcours de leur communauté en terre américaine, des études poussées à leur sujet restent aussi à entreprendre.

Si quelques travaux concernent l'histoire de la presse francophone en milieu minoritaire au Canada, l'étude de l'administration même d'un journal de combat francophone en Nouvelle-Angleterre mérite selon nous d'être considérée. L'imposant fonds d'archives de Wilfrid Beaulieu à la Boston Public Library, qui à notre connaissance n'a toujours pas fait l'objet d'analyses approfondies, pourrait d'ailleurs faire le bonheur des chercheurs à ce sujet. Une série complète du fonds porte sur l'administration du journal et sur les activités de l'Imprimerie Lafayette⁶, gérée par Beaulieu pour parvenir à financer la publication de son journal. Les archives qu'elle contient témoignent ainsi plus particulièrement du combat incessant mené par Beaulieu pour la survie du *Travailleur* en illustrant ses démarches constantes auprès de différentes instances gouvernementales ou culturelles, ses activités entourant la promotion et la publicité du journal ou encore ses stratégies de diffusion. D'autre part, l'ensemble de la

⁶ C'est d'ailleurs sur ses propres presses qu'était imprimée *L'Action* de Manchester, dont le directeur et rédacteur Josaphat Benoit a pourtant eu quelques démêlés idéologiques avec Beaulieu au cours des années 1940 et 1950, ce qui n'a pas empêché selon Girard l'existence d'attaches sentimentales entre les deux journaux. Cf. Roland Girard, « Je butine un peu partout », *Le Travailleur*, 3 août 1967, p. 1.

documentation amassée par le directeur pourrait permettre l'étude du réseau institutionnel propre à la localité de Worcester, un centre franco-américain qui n'a, à notre connaissance, fait l'objet d'aucune étude contrairement aux milieux de Lewiston, de Woonsocket et de Manchester. Enfin, le dépouillement de l'abondante correspondance contenue dans le fonds d'archives de Wilfrid Beaulieu, que nous n'avons à notre grand regret pu qu'effleurer, permettrait également, par les nombreuses relations que le directeur a entretenues des deux côtés de la frontière, d'étudier sous un nouvel angle les réseaux intellectuels de l'Amérique française, ou du moins d'enrichir l'étude des liens unissant les intellectuels de la survivance franco-américaine.

On le constate, les perspectives de recherche sont encore fort nombreuses sur l'histoire des Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre, voire sur la seule histoire intellectuelle du groupe après 1945. Si nous sommes parvenus à défricher une petite portion de ce sol laissé en jachère en mettant en lumière les combats pour la survivance menés par quelques figures majeures de l'histoire franco-américaine récente, leurs idées et celles de bien d'autres personnages notoires mériteraient assurément une plus grande attention dans les travaux d'histoire intellectuelle, voire dans l'historiographie de l'Amérique française tout entière.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

Le Travailleur (1945-1955, 1959-1978)

Fonds Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur. Boston Public Library.

II. OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MONOGRAPHIES

ALBERT, Renaud S., dir. *A Franco-American Overview*. Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979, 256 p.

ANCTIL, Pierre. *A Franco-American Bibliography, New England*. Bedford, National Materials Development Center, 1979, 137 p.

ASSOCIATION CANADO-AMÉRICAINNE, dir. *Les Franco-Américains peints par eux-mêmes*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, 284 p.

BEAUGRAND, Honoré. *Jeanne la fileuse: épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis*. Fall River, Société de publication de l'indépendant, 1878, 294 p.

BEAULIEU, Oda, dir. *Wilfrid Beaulieu et son journal Le Travailleur. Actes du symposium tenu à l'occasion de l'ouverture des Archives Wilfrid Beaulieu – Le Travailleur sous les auspices conjoints de la Société Historique Franco-Américaine et de la Bibliothèque Publique de Boston*. Manchester, Imprimerie Lafayette, 1982, 61 p.

BÉLANGER, Damien-Claude. *Lionel Groulx et la Franco-Américanie*. Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2000, 184 p.

BELISLE, Alexandre. *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens français aux États-Unis*. Worcester, Ateliers typographiques de « L'Opinion publique », 1911, 434 p.

BÉLISLE, Marie. *Warren. Rhode Island. L'évolution d'une petite communauté canadienne-française établie en Nouvelle-Angleterre, 1895-1910*. Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2011, 173 p.

BENOIT, Josaphat. *Ferdinand Gagnon. Biographie, éloge funèbre, pages choisies*. Manchester, Imprimerie de l'Avenir National, 1940, 279 p.

- BENOIT, Josaphat. *L'âme franco-américaine*. Montréal, Éditions Albert Lèvesque, 1935, 245 p.
- BRAULT, Gerard J. *The French-Canadian Heritage in New England*. Hanover et London, University Press of New England, 1986, 282 p.
- BRIÈRE, Eloïse, dir. *Les Franco-Américains et leur héritage québécois, Choix de conférences présentées dans le cadre des Franco-American and Quebec Heritage Series, 1983-1985*. Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1986, 132 p.
- CHARTIER, Armand. *Histoire des Franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*. Sillery, Septentrion, 1991, 436 p.
- CHASSÉ, Paul P. *La presse chez les Franco-Américains*. Cambridge, Centre National de développement de matériel pour les langues française et portugaise, 1979, 91 p.
- DE NEVERS, Edmond. *L'âme américaine*. Tome II, Paris, Jouve et Boyer, 1900, 408 p.
- DE NEVERS, Edmond. *L'avenir du peuple canadien-français*. Montréal, Éditions Fides, 1964 (1896), Coll. « Nénuphar. Les meilleurs auteurs canadiens », 333 p.
- DION-LÉVESQUE, Rosaire. *Silhouettes franco-américaines*. Manchester, Publications de l'Association Canado-Américaine, 1957, 933 p.
- DOTY, Charles Stewart. *The First Franco-Americans. New England life histories from the federal writers project. 1938-1939*. Orono, University of Maine at Orono Press, 1985, 163 p.
- DUMONT, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 1996 (1993), 393 p.
- FRENETTE, Yves, Marcel MARTEL et John WILLIS, dir. *Envoyer et recevoir : Lettres et correspondances dans les diasporas francophones*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, Coll. « Culture française d'Amérique », 298 p.
- FRENETTE, Yves. *Francophonies d'Amérique. Les francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*. Montréal, INRS Urbanisation, Culture et Société, 2001, 71 p.
- HAEBLER, Peter. *Habitants in Holyoke : the Development of the French Canadian Community in a Massachusetts City, 1865-1910*. Thèse de doctorat, University of New Hampshire, 1976, 337 p.
- HAMON, Édouard. *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*. Québec, N.S. Hardy, 1891, 483 p.

- HARBOUR, Steeve. *Le Travailleur, les Franco-Américains de Worcester, Massachusetts, et la Deuxième Guerre mondiale*. Mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 1992, 124 p.
- HAREVEN, Tamara et Randolph LANGENBACH. *Amoskeag. Life and Work in an American Factory-City*. New York, Pantheon, 1978, 395 p.
- HAREVEN, Tamara. *Family Time and Industrial Time: The Relationship between the Family and Work in a New England Industrial Community*. New York, Cambridge University Press, 1982, 474 p.
- HARVEY, Fernand, dir. *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 347 p.
- HENDRICKSON, Dyke. *Quiet presence. Histoires de Franco-Americans en New England*. Portland, Guy Gannett Publishing, 1980, 266 p.
- LACERTE, Roger V. *Une thèse artificielle, celle de Elphège Roy*. [s.l.], [s.e.], 1969, 31 p.
- LAFLEUR, Normand. *Les Chinois de l'Est, ou la vie quotidienne des Québécois émigrés aux États-Unis de 1840 à nos jours*. Montréal, Léméac, 1981, 111 p.
- LAMONDE, Yvan. *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*. Montréal, Nuit blanche, 1996, 120 p.
- LAVOIE, Yolande. *L'Émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930 : mesure du phénomène*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1972, 87 p.
- LAVOIE, Yolande. *L'Émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*. Québec, Éditeur officiel du Québec – Conseil de la langue française, 1979, 57 p.
- LOUDER, Dean, dir. *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre. Actes du 1^{er} colloque de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (Québec, 15 au 17 juin 1990)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, Coll. « Culture française d'Amérique », 309 p.
- LOUDER, Dean, et Éric WADDELL, dir. *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, 292 p.
- MAGNAN, Denis Michel Aristides. *Histoire de la race française aux États-Unis*. Paris, Imprimeries Charles Amat, 1913, 356 p.

- MOULARY, Josiane. *Le Travailleur et les Franco-Américains du Massachusetts de 1930 à 1940*. Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université du Québec à Montréal, 1980, 136 p.
- NMDC. *Les Franco-Américains. La promesse du passé, les réalités du présent. Actes de colloque (Bedford, 10-12 juin 1976)*. Bedford, National Materials Development Center for French and Portuguese, 1976, 177 p.
- PÂQUET, Martin. *Perception de la presse franco-américaine au Rhode Island face à la politique américaine : Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island (1908-1915)*. Mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 1987, 290 p.
- PÉLOQUIN-FARÉ, Louise. *L'identité culturelle : Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*. Paris, Crédif, 1983, 159 p.
- PERREAULT, Robert B. *Franco-American Life & Culture in Manchester, New Hampshire. Vivre la difference*. Charleston, The History Press, 2010, 144 p.
- PERREAULT, Robert B. *La presse franco-américaine et la politique : l'œuvre de Charles-Roger Daoust*. Bedford, National Materials Development Center for French, 1981, 102 p.
- POTEET, Maurice, dir. *Textes de l'exode*. Montréal, Éditions Guérin, 1987, Coll. « Francophonie », 505 p.
- QUINTAL, Claire et André VACHON, dir. *La situation de la recherche sur la Franco-Américanie. Premier colloque de l'Institut français (Assumption College), Worcester, 15 mars 1980*. Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1980, 100 p.
- QUINTAL, Claire, dir. *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*. Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, 162 p.
- QUINTAL, Claire, dir. *Les Franco-Américains et leurs institutions scolaires : Actes du 7^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, mars 1989)*, Worcester, French Institute/Assumption College, 1990, 363 p.
- QUINTAL, Claire, dir. *Religion catholique et appartenance franco-américaine*. Worcester, French Institute/Assumption College, 1993, 202 p.
- QUINTAL, Claire, dir. *La femme franco-américaine/The Franco-American Women*. Worcester, French Institute/Assumption College, 1994, 216 p.

- QUINTAL, Claire, dir. *Steeple and Smokestacks. A collection of essays on the Franco-American experience in New England*. Worcester, Éditions de l'Institut Français, 1996, 681 p.
- RAMIREZ, Bruno. *La ruée vers le sud. Migrations du Canada vers les États-Unis. 1840-1930*. Québec, Boréal, 2003 (2001), 276 p.
- RAMIREZ, Bruno. *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*. Montréal, Boréal, 1991, 205 p.
- ROBERT, Adolphe. *Mémorial des actes de l'Association canado-américaine*. Manchester, L'Avenir national, 1946, 485 p.
- ROBERT, Gérard. *Mémorial II des actes de l'Association canado-américaine*. Manchester, Ballard Bros Inc., 1975, 498 p.
- ROBY, Yves. *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*. Québec, Septentrion, 2007, 148 p.
- ROBY, Yves. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*. Québec, Septentrion, 1990, 434 p.
- ROBY, Yves. *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*. Québec, Septentrion, 2000, 526 p.
- ROUILLARD, Jacques. *Ah les États! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*. Montréal, Boréal Express, 1985, Coll. « Histoire et société », 155 p.
- ROY, Elphège E. *Les causes du déclin de la presse franco-américain*. Mémoire de maîtrise, Manchester, Collège Rivier, 1965, 48 p.
- RUMILLY, Robert. *L'histoire des Franco-Américains*. Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.
- SORRELL, Richard-S. *The Sentinelle Affair (1924-1929) and the Militant Survivance : The Franco-American Experience in Woonsocket, Rhode Island*. Thèse de doctorat (histoire), Buffalo, State University of New York at Buffalo, 1975.
- THÉRIAULT, Janine. *La survivance dans le journalisme franco-américain : Wilfrid Beaulieu et Le Travailleur, Worcester, Massachusetts, 1931-1978*. Mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1994, 175 p.
- TÉTRAULT, Maximilienne. *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre avec une liste chronologique des journaux publiés dans les états de l'Illinois, Michigan, Minnesota, New York et de la*

- Nouvelle-Angleterre*. Thèse de doctorat (histoire), Marseille, Imprimerie Ferran, 1935, 143 p.
- TRUESDELL, Leon Edgar. *The Canadian Born in the United States*. Toronto, Yale University Press, 1943, 263 p.
- VICERO, Ralph Dominic. *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900 : A Geographical Analysis*. Thèse de doctorat (géographie), Université du Wisconsin, 1968, 449 p.
- VIOLETTE, Brigitte. *Formation et développement d'une petite bourgeoisie franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre (Fall River, 1870-1920)*. Thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2000, 357 p.
- WEIL, François. *Les Franco-Américains, 1860-1980*. Paris, Éditions Belin, 1989, Coll. « Modernités XIXe-XXe », 251 p.
- WILSON, Bruno. *L'évolution de la race française en Amérique*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1921, 277 p.

III. ARTICLES DE REVUES SCIENTIFIQUES ET D'OUVRAGES COLLECTIFS

- ANCTIL, Pierre. « La franco-américanie ou le Québec d'en bas ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, no 58, 1979, p. 39-52.
- ANCTIL, Pierre. « Chinese of the Eastern States, 1881 ». *Recherches sociographiques*, vol. 22, no 1, 1981, p. 125-131.
- ANCTIL, Pierre. « L'identité de l'immigrant québécois en Nouvelle-Angleterre. Le rapport Wright de 1882 ». *Recherches sociographiques*, vol. 22, no 3, 1981, p. 331-359.
- BAGATÉ, Mariame, Jodie LEMERY, Véronique MARTIN, Louis STELLING et Nadja WYVEKENS. « Attitudes linguistiques et transfert à l'anglais dans une communauté franco-américaine non homogène : le cas de Bristol (Connecticut) ». *Francophonies d'Amérique*, no 17, 2004, p. 17-33.
- BEAUDREAU, Sylvie et Yves Frenette. « Historiographie et identité collective en Amérique française : le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1872-1991 ». Dans Simon Langlois, dir., *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Québec, PUL, 1995, p. 233-254.

- BÉLANGER, Damien-Claude. « L'abbé Groulx et la crise sentinelliste ». *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 1, no 1, automne 2000, p. 7-36.
- BOUCHARD, Gérard. « Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance ». Dans Yvan Lamonde et Gérard Bouchard, *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995, p. 15-59.
- BOUVIER, Léon F. « La stratification sociale du groupe ethnique canadien-français aux États-Unis ». *Recherches sociographiques*, vol. 5, no 3, 1964, p. 371-379.
- BRAULT, Gérard J. « État présent des études sur les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre ». Dans Claire Quintal et André Vachon, dir., *La situation de la recherche sur la Franco-Américanie. Premier colloque de l'Institut français (Assumption College), Worcester, 15 mars 1980*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1980, p. 9-26.
- CHARTIER, Armand. « Wilfrid Beaulieu : l'homme et l'œuvre ». Dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 30-80.
- CORRIVEAU, Claire. « Informer ou défendre la cause : le dilemme de la presse franco-manitobaine ». Dans Michel Beauchamp et Thierry Watine, dir., *Médias et milieux francophones*, Québec, PUL, 2006, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 47-64.
- DOTY, Charles Stewart. « "Monsieur Maurras est ici" : French Fascism in Franco-American New England ». *Journal of Contemporary History*, vol. 32, no 4, octobre 1997, p. 527-538.
- DOTY, Charles Stewart. « The American Identity of Louis Dantin : More Francophone American than Franco-American ». *Canadian Review of American Studies/Revue Canadienne d'études américaines*, vol. 24, no 3, automne 1994, p. 103-119.
- DOTY, Charles Stewart. « The Intellectual of the Quebec Diaspora: The Case of Henri d'Arles ». *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 24, no 4, hiver 1989-1990, p. 61-71.
- FAUCHER, Albert. « L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle : position du problème et perspective ». *Recherches sociographiques*, vol. 5, no 3, 1964, p. 277-317.
- FOX, Cynthia A. « Franco-American Voices : French in the Northeastern United States Today ». *The French Review*, vol. 80, no 6, mai 2007, p. 1278-1292.

- FOX, Cynthia A. « La variation régionale en français franco-américain: les formes verbales à la troisième personne du pluriel ». *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 37, no 2, 2006, p. 55-71.
- FOX, Cynthia A. Geneviève FORTIN, Véronique MARTIN et Louis STELLING. « L'identité franco-américaine: tendances actuelles dans le sud de la Nouvelle-Angleterre ». *Canadian Review of American Studies/Revue canadienne d'études américaines*, vol. 37, no 1, 2007, p. 23-48.
- FOX, Cynthia A. et Louise CHARBONNEAU. « Le français franco-américain : nouvelles perspectives sur les communautés linguistiques ». *Francophonies d'Amérique*, no 8, 1998, p. 65-84.
- FRENETTE, Yves. « La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880 ». *Historical papers. Communications historiques*, vol. 24, no 1, 1989, p. 75-99.
- HAM, Edward Billings. « French National Societies in New England ». *The New England Quarterly*, vol. 12, no 2, juin 1939, p. 315-332.
- HAM, Edward Billings. « Journalism and the French Survival in New England ». *The New England Quarterly*, vol. 11, no 1, mars 1938, p. 89-107.
- HUDON, Christine. « Les protestants francophones en Nouvelle-Angleterre, 1855-1910 ». *Études d'histoire religieuse*, vol. 66, 2000, p. 49-68.
- LAFLAMME, Simon. « Les médias en milieu minoritaire : les rapports entre l'économie et la culture ». Dans Fernand Harvey, dir., *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 25-36.
- LAMARRE, Jean. « Les Canadiens français et leur enrôlement dans la Guerre de Sécession américaine : une autre dimension de leur migration aux États-Unis ». Dans Yves Frenette, Martin Pâquet et Jean Lamarre, dir., *Les parcours de l'histoire. Mélanges en l'honneur d'Yves Roby*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 263-280.
- LAVOIE, Yolande. « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e et au XX^e siècle : étude quantitative ». Dans Hubert Charbonneau, dir., *La population du Québec : études rétrospectives*, Québec, Boréal Express, 1973, Coll. « Études d'histoire du Québec », p. 73-88.
- LINTEAU, Paul-André. « Les migrants américains et franco-américains au Québec, 1792-1940 : un état de la question ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, no 4, 2000, p. 583-602.

- LOUDER, Dean. « Les Francos au carrefour de deux mutations sociopolitiques ». Dans Eloïse Brière, dir., *Les Franco-Américains et leur héritage québécois, Choix de conférences présentées dans le cadre des Franco-American and Quebec Heritage Series, 1983-1985*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1986, p. 7-16.
- McINNIS, Marvin. « La grande émigration canadienne : quelques réflexions exploratoires ». *L'Actualité économique*, vol. 76, no 1, 2000, p. 113-135.
- NOËL, Mathieu. « *Le Travailleur* de Worcester et la lutte pour la survivance de la Franco-Américanie, 1931-1950 ». *Francophonies d'Amérique*, no 35, printemps 2013, p. 67-78.
- PAQUET, Gilles. « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910 : prises de vue quantitatives ». *Recherches sociographiques*, vol. 5, no 3, 1964, p. 319-370.
- PAQUET, Gilles et Wayne R. SMITH. « L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis, 1790-1940 : problématique et coups de sonde ». *L'Actualité politique*, vol. 59, no 3, 1983, p. 423-453.
- PARÉ, Paul. « A History of Franco-American Journalism ». Dans Renaud S. Albert, dir., *A Franco-American Overview*, Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979, p. 237-260.
- PARÉ, Paul. « Les vingt premières années du *Messenger* de Lewiston, Maine ». Dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 81-96.
- PÉLOQUIN, Louise. « Une langue doublement dominée : le français en Nouvelle-Angleterre ». *Francophonies d'Amérique*, no 1, 1991, p. 133-143.
- PERREAULT, Robert B. « Les Franco-Américains de Manchester, New Hampshire : réalités en 2011 ». *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, no 44, 2011, p. 23-32.
- PEEREAULT, Robert B. « Nourrir son âme ou nourrir son estomac? ». Dans Dean Louder, dir., *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre. Actes du 1er colloque de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (Québec, 15 au 17 juin 1990)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 259-262.
- PERREAULT, Robert B. « One Piece in the Great American Mosaic. The Franco-Americans of New England ». Dans Renaud S. Albert, dir., *A Franco-American*

- Overview*, Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979, p. 7-57.
- PERREAULT, Robert B. « Survol de la presse franco-américaine ». Dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 9-34.
- PERREAULT, Robert B. « The Franco-American Press : An Historical Overview ». Dans Claire Quintal, dir., *Steeple and Smokestacks. A collection of essays on the Franco-American experience in New England*, Worcester, Éditions de l'Institut Français, 1996, p. 315-342.
- PIOTROWSKI, Thaddeus M. « The Franco-American Heritage in Manchester, New Hampshire ». Dans Renaud S. Albert, dir., *A Franco-American Overview*, Cambridge, National Assessment and Dissemination Center, 1979, p. 217-236.
- PODEA, Iris Saunders. « Quebec to "Little Canada": The Coming of the French Canadians to New England in the Nineteenth Century ». *The New England Quarterly*, vol. 23, no 3, septembre 1950, p. 365-380.
- QUINTAL, Claire. « La Fédération féminine franco-américaine ou Comment les Franco-Américaines sont entrées de plain-pied dans le mouvement de la survivance ». *Francophonies d'Amérique*, no 7, 1997, p. 177-191.
- QUINTAL, Claire. « La survivance par symbiose ». *Francophonies d'Amérique*, no 9, 1999, p. 73-85.
- QUINTAL, Claire. « Les institutions franco-américaines : pertes et progrès ». Dans Dean Louder, dir., *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre. Actes du 1^{er} Colloque de la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (Québec, 15 au 17 juin 1990)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 61-84.
- RAÏCHE, Manon. « La presse francophone hors Québec. Une analyse de son contexte et de son contenu ». Dans Fernand Harvey, dir., *Médias francophones hors Québec et identité. Analyses, essais et témoignages*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 59-74.
- RAMIREZ, Bruno. « French Canadian Immigrants in the New England Cotton Industrie : A Socioeconomic Profile ». *Labour/Le Travail*, vol. 11, printemps 1983, p. 125-142.

- RAMIREZ, Bruno et Jean LAMARRE. « Du Québec vers les États-Unis : l'étude des lieux d'origine ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, no 3, 1985, p. 409-422.
- ROBY, Yves. « De Canadiens français des États-Unis à Franco-Américains : discours de l'élite franco-américaine ». Dans Simon Langlois, dir., *Identité et cultures nationales : l'Amérique française en mutation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 207-232.
- ROBY, Yves. « Émigrés canadiens-français, Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et images de la société américaine ». Dans Yvan Lamonde et Gérard Bouchard, *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995, p. 131-156.
- ROBY, Yves. « Les élites franco-américaines et le recours au passé (1880-1940) ». Dans Jacques Mathieu, *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, 1995, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 113-136.
- ROBY, Yves. « La paroisse franco-américaine (1850-1976) ». Dans Serge Courville et Normand Séguin, dir., *Atlas historique du Québec : La paroisse*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 251-263.
- ROBY, Yves. « Les Canadiens français émigrés, des soldats d'avant-garde de l'idée française et catholique : l'autopsie d'un rêve ». Dans Guy Lachapelle, dir., *Le destin américain du Québec. Américanité, américanisation et anti-américanisme*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, Coll. « Prisme », p. 31-55.
- ROBY, Yves. « Les Canadiens français des États-Unis (1860-1900) : dévoyés ou missionnaires ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, no 1, 1987, p. 3-22.
- ROBY, Yves. « Partir pour les "États"... ». Dans Serge Courville, dir., *Atlas historique du Québec. Population et territoire*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 121-131.
- ROBY, Yves. « Un Québec émigré aux États-Unis. Bilan historiographique ». Dans Claude Savary, dir., *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 103-129.
- RODRIGUE, Barry. « Francophones, pas toujours, mais toujours franco-américains ». Chap. 6 de Dean Louder et Éric Waddell, dir., *Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2008, p. 113-135.
- RODRIGUE, Martine. « Les Franco-Américains à Montréal en 1901 : un regard sur le retour au pays ». *Francophonies d'Amérique*, no 9, 1999, p. 107-115.

- SÉNÉCAL, André. « La thèse messianique et les Franco-Américains ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, no 4, 1981, p. 557-567.
- SÉNÉCAL, André. « De "Canadiens français aux États-Unis" à "Franco-Américains" : What's in a name? ». *Francophonies d'Amérique*, no 2, 1992, p. 209-217.
- SÉNÉCAL, André. « Journalisme et création romanesque en Nouvelle-Angleterre francophone, 1875-1936 ». Dans Claude Poirier, dir., *Langue, espace, société. Les variétés du français en Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 145-154.
- SORRELL, Richard-S. « *La Sentinelle* et *La Tribune*. Le rôle joué par ces journaux de Woonsocket dans la *Sentinelle* ». Dans Claire Quintal, dir., *Le journalisme de langue française aux États-Unis : Actes du 4^e colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption (Worcester, 11-12 mars 1983)*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1984, p. 35-49.
- SILVIA, Philip T. Jr. « The "Flint Affair": French-Canadian Struggle for "Survivance" ». *The Catholic Historical Review*, vol. 65, no 3, juillet 1979, p. 414-435.
- VELTMAN, Calvin J. « Le sort de la francophonie en Nouvelle-Angleterre », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 9, no 1, 1980, p. 43-57.
- VIOLETTE, Brigitte. « Entre l'émigration de la misère et l'eldorado mythique : genèse d'une petite bourgeoisie franco-américaine (Fall River, 1870-1920) ». Dans Yves Frenette, Martin Pâquet et Jean Lamarre, dir., *Les parcours de l'histoire. Mélanges en l'honneur d'Yves Roby*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 231-261.
- WADE, Mason. « The French Parish and Survivance in Nineteenth-Century New England ». *The Catholic Historical Review*, vol. 36, no 2, juillet 1950, p. 163-189.
- WEIL, François. « L'espace franco-américain : réflexions sur de nouveaux chantiers ». Dans Yves Frenette, Martin Pâquet et Jean Lamarre, dir., *Les parcours de l'histoire. Mélanges en l'honneur d'Yves Roby*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, Coll. « Culture française d'Amérique », p. 195-205.
- WEIL, François. « Religion et ethnicité franco-américaines en Nouvelle-Angleterre, 1860-1930 ». *Archives de sciences sociales des religions*, 38^e année, no 84, octobre-décembre 1993, p. 189-199.